

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (INaLF)

[Dissertation] [Document électronique] / par Monsieur de Balzac ; [publ. par
Valentin Conrart]

DISSERTATION 1

p283

Puisque vous me jugez digne de vostre commerce, et que vous cherchez en nostre village, ce qui ne se trouve, dites-vous, ni à Seville, ni à Amsterdam ; il ne faut pas que je perde, si je puis, la reputation que j' ay d' estre riche. Il faut que je tasche de contenter vostre belle curiosité. Voicy donc, sans autre ceremonie, les marchandises que vous estimez si fort, et que vous avez tant louées dans l' excellente lettre, que vous en avez escrite à Monsieur Girard. Autrefois on trafiquoit de ces sortes de marchandises à la cour d' Auguste : mais il me semble qu' elles ne sont gueres à l' usage de la nostre ; et je ne pense pas que le Seigneur Lope fust assez hardi, pour me prester vingt escus dessus. Aussi certes se seroient-elles moisies dans mes magasins, si vous ne m' aviez obligé de les en tirer. J' avois presque oublié qu' elles y estoient, et il ne se fust jamais parlé des apologies de Balzac, soit contre le General Phyllarque, soit contre le docteur de Louvain, soit contre celuy de Bezançon, sans la douce violence que vous m' avez faite, en me priant de les publier. Le bon est que c' est en une saison, où elles peuvent estre publiées, avec quelque succes. Le monde estant devenu plus equitable qu' il n' estoit, lors qu' elles furent escrites, il sera plus capable de mes raisons. Vous vous souvnez de la cruelle persecution qui s' alluma contre moy, il y a plus de vingt ans. En ce temps-là un ange du ciel n' eust pas esté escouté, s' il en fust descendu, pour plaider ma cause. La brigade estoit trop forte, et trop passionnée, pour pouvoir attendre un

p284

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

juste jugement du public. Graces à dieu l' orage a cessé, et le calme est venu apres la tempeste. Les choses ayant changé de face, il est à croire que le bon droit changera aussi le destin. à tout le moins, mes paroles, qui se fussent perduës dans la confusion, pourront estre recueillies de quelqu' un, maintenant que la foule s' est escoulée, et que chacun a repris sa place. ç' a esté le sentiment de mes amis d' Italie, aussi bien que le vostre, qui m' ont fait çavoir il y a long-temps, que je devois mes justifications à la bonne posterité, qui seroit peut-estre bien-aise d' apprendre les traverses de ma vie, et la diversité de mes aventures. Apres tout je ne croy point faillir, en faisant une chose que vous m' avez conseillée.

Que si les livres n' estoient de saison que dans la rencontre qui les a fait naistre, comme le voudroit soustenir un docteur moderne, il faudroit rejeter generalement tous les livres des anciens ; parce qu' ils appartiennent tous à d' autres occasions, et à un autre siecle que le nostre. Il n' y auroit que les mauvaises gazettes qui seroient de saison, puisque les bonnes histoires, pour paroistre seurement, paroissent d' ordinaire fort tard, et lors que les interessez ne sont plus au monde. Souvent il n' y a que l' avenir, et encore l' avenir bien éloigné, qui nous face raison de l' injustice presente. La fortune a enfin quelque remors d' estre tousjours contraire, soit à la verité, soit à la vertu. Et cette verité et cette vertu qui estoient odieuses sous la tyrannie, deviennent agreables sous le bon regne, par le changement des hommes et des affaires.

Il n' y a donc point de mal d' attendre la conversion du monde pour agir avecque luy. L' antiquité nous fournit quantité d' exemples de cette patience, qui a reüssi. Il y a eu non seulement des historiens et des philosophes, mais aussi des orateurs et des poëtes, qui n' ayant rien voulu publier durant leur vie, ont laissé cette charge à leurs heritiers par testament, et ont dit (ce sont les termes du bon homme Pline ; Monsieur Voiture le distingue ainsi de Pline le jeune) (...).

Il me semble qu' on ne sçauroit retarder davantage la publication d' un livre qu' on a composé ; et j' iray encore plus viste que ces messieurs, si je me rends moy-mesme, sur mes vieux jours, un office qu' ils ont attendu des autres, apres leur mort.

Mais quand il n' y auroit de fraische memoire que l' exemple de l' apologie de Monsieur De Villeroy, et l' histoire de Davila ; vous sçavez qu' ayant esté renfermées pres d' un demy-siecle, elles ne se sont

gastées, ni par l' âge, ni dans la prison. Elles ont paru avec tous les attraits, et toutes les graces de la nouveauté, bien que leur matiere fust vieille, et que la ligue fust defunte, et que Henry De Valois ne fust plus au monde, non plus que le Duc De Guise. Il y a certaines choses, à qui le temps ne fait point de mal ; et ce qui doit estre eternel, est tousours nouveau.

p285

Je ne parle pas si avantageusement de mes escrits ; ce sera vous qui en parlerez, comme il vous plaira, et selon que vous en serez persuadé. Je parle des philippiques de Ciceron, et des lettres de Brutus, qui ont esté appellées par quelqu' un, les derniers souspirs de la republique mourante. Ces philippiques, et ces lettres ont la vertu d' approcher de nous des objets extrêmement esloignez. Elles nous inquietent des affaires passées d' une republique, qui n' est plus. Elles nous donnent des desirs, et des passions qui antidatent nostre vie, de plus de seize cens ans.

Je mets, si vous voulez, au nombre de cette prose, les vers du poëte Lucain, qui n' avoit pas vingt-neuf ans, quand Neron le fit mourir. Il a bien ozé promettre à sa pharsalie une perpetuelle nouveauté, et la faveur des derniers hommes qui habiteront la terre. Voicy de quelle sorte il en parle, en cét endroit.

(...).

En voilà plus qu' il n' en faut, pour justifier la publication de nos vieilles nouveautez. Le docteur moderne et moy les eussions condamnées à une prison perpetuelle. Mais puisque vostre opposition est intervenüe là-dessus, et que c' est vous qui me demandez leur eslargissement, à la bonne heure, monseigneur, mettons-les en liberté pour l' amour de vous, et laissons-les courir par le monde. Cependant le volume de mes entretiens grossira tousjours.

DISSERTATION 2

p286

Est-ce dureté ou force ? Est-ce pesanteur d' esprit ou solidité de jugement ? La teste du docteur de Louvain a esté impenetrable à toutes mes preuves : on peut le vaincre, mais on ne peut pas le persuader. Dans cette

teste de brabant je n' ay jamais pû faire entrer la raison de France.

Puisque Pau n' est pas de l' opinion de Louvain, je me console, monsieur, du mauvais succes de mes argumens, et du temps que j' ay perdu à crier inutilement un jour tout entier. Je ne suis plus en peine des trois endroits de mon livre qu' on a attaquez. J' avois peur de m' estre mal expliqué : mais vous m' assurez que c' est le docteur qui ne m' a pas bien entendu, ou qui ne m' a pas bien voulu entendre ; je suis fondé en arrest, ayant receû une si favorable parole de vostre part.

Reste maintenant à expliquer par le commentaire que je vous adresse, le jugement que vous avez donné. Ce sera pour vous espargner la peine de faire sçavoir au monde les raisons que vous avez euës de juger en ma faveur.

Le docteur de Louvain m' accuse d' avoir offensé la dignité de la foy, et d' avoir escrit qu' elle est *une speculation serieuse, de laquelle un philosophe payen peut estre capable* . à quoy je vous jure, monsieur, que je n' ay jamais songé : et quiconque prendra la peine d' aller chercher mes paroles dans le lieu où je les ay mises, verra qu' elles en ont esté transportées avec une visible corruption. Je dis que les dogmes du christianisme sont peu utiles aux chrestiens, sans les actions conformes aux dogmes ; et que cette simple, nuë, et solitaire connoissance des mysteres, est une speculation curieuse, dont un philosophe payen peut estre capable. C' est ce que je dis en termes expres. Et en le disant, comme vous voyez, je ne parle pas de la foy, je parle de la theologie : je ne parle pas de la religion, je parle de la science. Je parle de

p287

ce qui a esté revelé aux hommes au commencement, mais qui depuis a esté enseigné aux mesmes hommes, sans revelation.

Il m' a esté impossible de faire comprendre cette distinction au docteur. Je n' ay jamais pû luy persuader que la connoissance dont je parle, fust ce qui s' apprend à l' eschole, par la voye ordinaire des preceptes ; et dequoy non seulement tout philosophe, mais aussi tout homme est capable, pourveu qu' il ait des oreilles passablement bonnes, et qu' il apporte à l' eschole un peu de memoire, et un peu d' attention. J' advouë donc que j' ay dit en ce sens-là, qu' un philosophe payen peut connoistre nos mysteres ; mais

je n'advouë pas que cela veuille dire que le mesme philosophe puisse estre esclairé de nostre foy. Ce seroit vouloir faire luire le jour à minuit, et mesler le soleil avecque la lune. Ce seroit une absurdité trop grossiere, de se figurer qu' un mesme homme fust fidele et infidele en un mesme temps. Qui pourroit s' imaginer, bon dieu ! Que la foy et l' infidelité, deux contraires si opposez et si ennemis, se pussent accorder ensemble ?

Je sçay, monsieur, qu' il y a des connoissances revelées, et des theologiens qui sont particulierement esclairez du ciel. Mais encore une fois, ce ne sont pas de ceux-là de qui il est question : il ne s' agit icy que d' une façon de connoistre purement humaine, encore qu' elle ait pour objet les choses divines, et le mot de connoissance est pris dans sa vulgaire signification. Connoistre les mysteres n' est pas les croire. Remplir sa memoire et sa fantaisie de quelques images agreables, n' est pas assujettir son esprit et sa volonté aux veritez revelées. Lire la sainte escriture, comme histoire, n' est pas la recevoir comme parole de Dieu.

Aussi ce dieu, qui a parlé et qui a escrit pas Moïse, et par les autres prophetes, ne propose pas ses recompenses aux doctes et aux intelligens, mais aux fideles et aux justes. Il ne dit pas dans le levitique, *si vous estudiez mes ordonnances, et si vous connoissez mes commandemens* . Mais il dit, *si vous cheminez dans mes ordonnances, et si vous gardez mes commandemens* . Et en effet, vous le sçavez mieux que moy, monsieur, la plupart des philosophes avoient leû les livres de Moïse. Ils avoient fait des voyages expres en Judée, pour s' instruire des secrets de la religion, et pour s' informer, quel estoit ce dieu qui ne pouvoit compatir avec les autres dieux.

De là vient que Clement Alexandrin appelle les philosophes grecs les larrons des juifs. Il les accuse d' avoir desrobé la verité en Judée, et à son dire Pythagore se fit mesme circoncore, afin de se faciliter ce commerce, et de meriter une plus estroite confidence de ceux dont il vouloit sçavoir le secret. Platon a esté nommé le Moïse athenien. Apparemment il avoit appris des docteurs hebreux, la theologie mystique, que depuis on a reprise de luy. La vie purgative, la vie illuminative, la vie unitive n' ont pas esté ignorées de ce philosophe : il se voit dans ses livres un esbauchement, et comme les premieres

couleurs du christianisme : et sans alleguer le tesmoignage de Saint Augustin, s' il en faut croire Pic De La Mirande, Marcile Ficin, et quelques autres du dernier siecle, ils y ont trouvé la divinité du verbe, la cheute des premiers anges, les peines de l' enfer et du purgatoire. Presupposé que cela soit, Platon estoit escolier de nos premiers maistres : il avoit la connoissance des mysteres, mais il n' avoit pas pour cela la foy. Il trafiquoit en la maison de Dieu ; mais il n' estoit pas des domestiques ; sa connoissance estoit une speculation curieuse, et non pas une science surnaturelle.

Le Philosophe Peregrin, dont il est parlé dans les livres d' Aulu-Gelle, et dans les dialogues de Lucien ; Lucien mesme, et quantité d' autres philosophes voulurent guster de nostre religion au commencement. Ils entrerent dans l' eglise par curiosité ; mais ce furent des traistres et des espions parmi nos peres. Apres qu' ils eurent appris ce qu' ils desiroient sçavoir, ils se separerent d' eux, et retournerent avec les profanes, faire des contes de nos mysteres.

D' autres plus sages et plus moderez, vivans sous des empereurs chrestiens, n' osoient pas offenser l' opinion de leurs maistres. Ils s' accommodoient au temps et au lieu : ils parloient discrettement et avec respect de la religion dominante. On peut dire que ces sages mondains ont reveré ce qu' ils n' ont pas creû. Ils ont fait davantage ; ils ont profité du bien des fideles, et ont tiré de nos livres, ce qu' ils y trouvoient de propre à l' embellissement des leurs.

Par exemple, le Philosophe Themistius allegue dans ses harangues, deux ou trois fois, cette celebre sentence du sage hebreu, et la rapporte aux sages assyriens, le coeur du roy est en la main de Dieu. Et il y a de l' apparence qu' il sçavoit beaucoup d' autres sentences de mesme nature, puisqu' il servoit des princes chrestiens ; qu' il estoit tous les jours meslé parmi des theologiens et des evesques, et qu' il faisoit particuliere profession d' amitié avec Gregoire De Nazianze, comme nous apprenons de plusieurs lettres, que ce saint personnage luy a escrites.

Vous sçavez aussi, monsieur, que le poëte Claudien, qui fleurissoit sous les enfans du grand Theodose, et qui estoit un des plus assidus courtisans de la princesse Serene, a parlé parfaitement bien de Jesus Christ, et en a escrit particulierement ces beaux vers, qui ne peuvent estre d' autre que de luy, parce qu' il n' y a point d' autre que luy, qui en ce temps-là fist de si beaux vers.

(...).

Saint Augustin neantmoins tesmoigne en quelque endroit de ses livres de la cité de Dieu, que ce Claudien vivoit dans une cour chrestienne, sans estre chrestien. Par consequent il estoit ennemi de la divinité qu' il avoit chantée. Et de fait, il se moque des chrestiens,

p289

dans une epigramme, qu' il adresse à un certain colonel de la cavalerie, dont voicy le commencement,

(...).

C' est pour dire au docteur de Louvain, que la foy et la connoissance des mysteres sont deux qualitez distinctes et separées. Claudien sçavoit des choses, dont il n' estoit pas persuadé. Pour plaire à la Princesse Serene, grande catholique et habile femme, il contrefaisoit quelquefois le chrestien, et avoit voulu apprendre de la religion, autant qu' il en falloit pour en discourir et pour en escrire agreablement. Cette connoissance n' estoit-elle pas une speculation curieuse ? Les mysteres n' estoient-ils pas dans la bouche des profanes ? Un payen ne traitoit-il pas de la theologie ?

Et quand Mahomet Second, à la prise de Constantinople, receût des mains du patriarche, un abbrege des principaux poincts de nostre foy ; comme il estoit prince de bon esprit, et qui ne tenoit rien de la rudesse de sa nation, ne pouvoit-il pas sçavoir par là, quelle estoit la creance des chrestiens ? Ne pouvoit-il pas estre informé des affaires de l' eglise, sans participer à sa communion ; estre sçavant, sans estre fidele ; et prendre plaisir à se faire entretenir de la trinité, de l' incarnation, et de l' eucharistie, comme de choses rares et curieuses, comme de nouvelles estranges et incroyables ?

Je m' arreste trop en cét endroit. Si ne faut-il pas que je passe outre, sans vous faire souvenir de ce que feu Monsieur Coëffeteau vous peut avoir dit, aussi-bien qu' à moy, que sous le regne du dernier Philippe, il y eut en Espagne et en Portugal, des religieux de tres-grande reputation, et d' un ordre tres-approuvé de l' eglise, qui au fond du coeur n' estoient ni de leur ordre ni de nostre eglise. Apres avoir dit vingt ans la messe, et avoir mesme enseigné publiquement la theologie, ils declarerent à la mort, qu' ils estoient juifs de creance, bien qu' ils fussent chrestiens de profession.

Ces gens-là avoient disputé toute leur vie, et s' estoient passionnez pour la querelle d' autruy. Ils estoient parmi nous, mais ils n' estoient pas des nostres : c' estoient des declamateurs, et des comediens ; des imitateurs et des charlatans. Ce qu' ils enseignoient estoit leur mestier, et non pas leur opinion. Ils faisoient ce que font les imprimeurs et les peintres de Hollande, qui travaillent pour l' usage et pour l' ornement de l' eglise, encore qu' ils soient du parti contraire. Les uns font des images qui excitent à devotion ; les autres impriment des breviaires et des missels ; mais les uns et les autres se moquent de nostre devotion, et vendent leur marchandise.

Encore ce mot de l' histoire veritable. Dans la mesme Espagne, à l' ouverture d' une assemblée generale de religieux, tenuë peu de temps apres l' institution de leur compagnie, il y eut un pere qui estonna tous les autres peres par ces paroles : *il y a quinze ans que je suis religieux,*

p290

mais il n' y en a que cinq que je suis chrestien, etc. ce qui donna lieu à un decret passé en forme de loy, par l' advis et par les remontrances du mesme pere, qu' à l' avenir on ne recevroit point de novice dans la compagnie, qui ne fust de ceux qu' on appelle en ce pays-là Vecchios Christianos, pour les distinguer des nouveaux chrestiens, qui sont de race juifve ou mahometane.

Dieu fit la grace à ce religieux de devenir chrestien, dix ans apres sa premiere messe. Mais comme Dieu fait grace, ne peut-il pas quelquefois faire justice ? Et je demande si un docteur regent en l' université de Salamanque, voire mesme en celle de Louvain, apres avoir enseigné trois ou quatre cours de theologie, ne peut pas tomber en infidelité, par un secret jugement de Dieu ? Et si cela est, ne peut-il pas perdre la foy, et se souvenir de la theologie ? Ne peut-il pas ne croire plus les mysteres, et connoistre encore les mysteres ? Etc.

Sur ces fondemens, monsieur, ma proposition est establee ; elle s' appuye et se maintient là-dessus. J' ay dit dans la premiere et dans la seconde edition de mon livre, *que sans la foy, animée par les bonnes oeuvres ; que sans les vertus chrestiennes et les actions chrestiennes, la connoissance des mysteres du christianisme est une speculation curieuse, de*

laquelle un philosophe payen peut estre capable .
J' ay dit dans la troisieme edition, *que sans les
bonnes oeuvres, la foy n' est point recompensée de la
felicité ; la connoissance des choses celestes ne
merite point le ciel ; la priere n' est qu' un simple
bruit, et les sacrifices ne sont que des meurtres .*
Voilà tout ce que j' ay dit au premier passage, attaqué
par le docteur de Louvain. Mais à dieu ne plaise que
j' aye dit en suite, comme il me le voudroit faire
accroire, *que le roy n' eust point besoin de se
confesser .*

Ce qui me fasche le plus en cette rencontre, c' est
qu' on me reproche celui de tous les vices, pour lequel
j' ay le plus d' aversion. J' ay ouï dire à Rome, à un
vieux romain, qu' il est encore moins deshonneste de ne
pas bien servir les princes qu' on sert, que de les
flatter en les servant ; et qu' il vaut encore mieux
estre impatient de toute sorte de joug, que d' estre
prostitué à toute sorte de complaisance. La rebellion
montre pour le moins au dehors, je ne sçay quoy de
noble et de genereux, au lieu que la flatterie n' a rien
que de bas et de timide ; elle n' a de coeur ni de
courage que pour se jeter hardiment dans l' infamie,
que pour mespriser Dieu, en se prosternant devant les
hommes. Mais quoy qu' il en soit, et quelque opinion
qu' ait euë le vieux romain de la servitude et de la
revolte ; sous un maistre juste, il faut s' esloigner
esgalement de ces deux extremitez, et je pense l' avoir
fait. Je ne pense pas avoir perdu ma liberté, pour
avoir loüé le plus loüable roy qui fust au monde, avant
les desordres de la maison royale, et l' absence de la
reine sa mere. Ayant eu dessein de faire voir en sa
personne, une idée à tous les princes, j' ay creû que je
devois commencer par la pieté, et que parmi ses
sujets, je pouvois parler en seureté de l' innocence
de sa vie, qui n' estoit pas contestée alors par ses
propres ennemis.

p291

Il est vray qu' ayant bien preveu que certaines gens qui
s' offensent de tout ce qui ne s' accommode pas à la
foiblesse de leur sens et à leur mode de concevoir,
pourroient former des doutes et des scrupules, sur
quelques passages de mon livre, j' en fis faire en
mesme temps deux impressions, et reformay ces endroits
en la seconde, qui fut achevée aussi-tost que la
premiere. Ce que je ne fis pas tant pour la necessité
de mon discours, que pour le soulagement de

l' intelligence de ces gens-là ; ni tant pour contenter les personnes raisonnables, que pour ne point laisser de matiere aux querelleux ; ni tant pour corriger de mauvaises opinions, que pour redresser de mauvais esprits. Vous le verrez, monsieur, dans un exemplaire de cette seconde edition, que je vous envoie ; et vous m' advouërez, je m' assure, que si elle eust esté distribuée conjointement avec l' autre, ainsi que je l' avois ordonné, les plus grossiers eussent esté éclaircis de mon intention, et les plus fascheux satisfaits de mes paroles.

Pourveu donc que mes paroles soient considerées en leur place naturelle, et non pas en un lieu estranger, où mes ennemis les changent en les transportant : pourveu qu' on les lise dans l' ordre et le rang que je leur donne, et non pas dans l' embarras, et la confusion où ils les jettent ; je soustiens que de tout ce discours de la confession, qui semble donner plus de couleur à la calomnie, et plus de prise sur moy, il ne se peut tirer que ces trois innocentes conclusions. La premiere, qu' encore que le roy se confesse fort souvent, il ne s' ensuit pas de là, qu' il soit un fort grand pecheur ; la seconde qu' à juger de son ame par ses actions, et de la racine par le fruit, il semble qu' il ne face point de mal ; la troisieme, que tous les entretiens qu' il a avec son confesseur, ne sont pas des confessions ; mais que quelquefois il peut luy demander, ou des conseils dans les doutes de sa conscience, ou des aides et des soulagemens dans les travaux de son esprit, ou des expediens et des moyens, pour une plus grande perfection de sa vie.

Le premier point ne reçoit, à mon advis, aucune difficulté. Au second, il n' y a que la face de l' oraison, et l' expression de la pensée qui effarouche quelques esprits. Car de dire, *qu' il semble que le roy ne se puisse accuser de mal faire, s' il ne se calomnie soy-mesme*, c' est dire en langue vulgaire, que ses actions sont sans reproche, et qu' il est de vie innocente. Ce qui se dit tous les jours de quantité de ses sujets, sans que le theologien de Louvain le trouve mauvais. Outre que de plus ici, il faut prendre garde aux remparts et aux deffenses que je mets au devant de cette proposition. Il faut remarquer que ces mots, *il semble, humainement parlant, et dans la rigueur de nostre justice*, sont autant de boucliers dont elle est couverte ; sont des adoucissements et des modifications suffisantes, qui pourroient corriger quelque chose de plus rude.

Pour la locution de *se calomnier soy-mesme*, je n' en suis pas l' inventeur, quoy que peut-estre ce soit moy

qui l' ay apportée le premier en

p292

France. Mais certes, je ne m' imaginois pas que cette locution deust surprendre les honnestes gens, et particulièrement les gens de lettres. Je l' avois veü dans les institutions de Quintilien ; qui est un pays, comme vous sçavez, où l' on ne voit gueres que de bonnes choses. Ce grand maistre en l' art de parler, se sert de ces paroles plus d' une fois, pour se moquer de certains orateurs chagrins, qui ne se pouvoient contenter eux-mesmes. Dans l' histoire de Pline, il y a un peintre de mesme humeur que ces orateurs ; plus chagrin encore, et plus difficile à se contenter.

Croyant avoir veü l' idée de la perfection, et desesperant d' y pouvoir atteindre, il effaçoit presque autant de tableaux qu' il en pouvoit faire. Il blasmoit injustement en ses ouvrages, ce que les autres peintres y estimoient avecque raison, et pour cela il fut appellé le calomniateur de soy-mesme.

Le Pere Maphée, dont je suis asseuré, monsieur, que vous approuvez la diction, a creü que cette belle maniere de dire pouvoit entrer dans la religion chrestienne, et estre appliquée à ces scrupuleux, qui s' imaginent que tout est peché, et qui s' accusant à leur confesseur de tout ce qu' ils font, comme s' ils ne faisoient rien qui fust bon, *se calomnient eux-mesmes en se confessant* . Apres des gens qui parlent si bien, j' ay creü que je ne me hazardois pas beaucoup, de parler comme eux, et je vous advouë que je ne sçavois pas que la langue françoise, fust plus severe que la latine : je ne sçavois pas que la fille fust plus sage que la mere.

Je sçay bien d' ailleurs, qu' il n' y a rien de net en la presence de Dieu, devant lequel le soleil est obscur et les estoilles ne sont pas pures. Je sçay qu' il n' a pas trouvé de fermeté en ses anges, et que les hommes sont des vaisseaux de bouë, beaucoup plus foibles et plus fragiles. Mais je n' avois pas creü jusques icy que ces grandes paroles destruisissent ma proposition ; et quand je dis que dans la rigueur de nostre justice, le roy ne se peut accuser de mal-faire, je dis tacitement qu' il se peut accuser de mal-faire, dans la rigueur de la justice de Dieu : quand je dis qu' il est pur devant les hommes, je laisse la liberté de penser que peut-estre il ne l' est pas devant Dieu : quand je le justifie au tribunal de la raison humaine, je n' empesche pas qu' on n' appelle de ce jugement, au

throsne de la sagesse divine ; et quand je rends à ses actions le tesmoignage de nos yeux, et de nostre façon de connoistre, je ne leur donne pas des assurances d' une verité infaillible, ni l' approbation de celuy qui penetre les coeurs et fouille dans les pensées. Au contraire, comme Homere dit quelquefois, *les hommes appellent cela ainsi, mais les dieux le nomment d' une autre façon*, on peut inferer de la profession que je fais de parler humainement, que je reconnois une autre langue que celle des hommes. Il se peut faire que ce que nous appellons vertu sur la terre, n' ait pas le mesme nom dans le ciel. Il se peut que nostre force soit là-haut foiblesse. Peut-estre qu' au pays de la vraye perfection, nostre pretenduë perfection n' est que défaut, que misere et qu' infirmité.

p293

Sainct Paul parle humainement, et fait gloire de son innocence, lors qu' il proteste qu' il ne se sent coupable de rien ; mais lors qu' il adjouste qu' il n' est pas pourtant justifié, il change de langage, et tesmoigne qu' il attend sa justification de Dieu, et qu' il ne la reçoit pas de soy-mesme. Aussi disant que le roy ne peut s' accuser de mal-faire, je donne beaucoup à l' homme : mais adjoustant que c' est dans la rigueur de nostre justice, je n' oste rien à Dieu, et luy laisse sa jurisdiction toute entiere. Je parle, monsieur, de l' evidence des oeuvres, et non pas de l' obscurité des pensées ; des choses que nous voyons, et non pas des secrets qui nous sont cachez ; des merveilles que le roy a faites, dont il a le tesmoignage de toute l' Europe, et non pas de ce qui se passe entre Dieu et luy, en la presence de son bon ange.

Tellement que nous sommes de mesme opinion mes adversaires et moy ; mais nous ne nous entendons pas, non plus qu' en cecy, *il se lave quelquefois pour se rafraischir, et non pas pour se nettoyer* .

En cét endroit je ne parle point du sacrement de la penitence, que je sçay estre un second baptesme, et n' avoir point de lieu où il n' y a point de souillure ; je parle seulement des consolations, et des douceurs interieures que l' ame reçoit de Dieu, par l' entremise de ses ministres, dans ses peines et dans ses desgousts. Tous les bains ne sont pas des purgations : le lavement ne presuppose pas tousjours de l' ordure : l' eau est employée à divers usages ; tant en effet que par metaphore. Et puisqu' il n' est rien de plus frequent dans les livres spirituels, que *l' aridité et la*

secheresse d' esprit , il me semble que le remede de cette secheresse se doit appeller rafraichissement ; et en ce sujet, si on usoit du mot de purifier, on useroit d' un mot, qui peut-estre ne seroit pas assez propre.

Il y a deux clefs dans le royaume de Jesus Christ, qui nous ouvrent les fontaines du salut, la clef de l' autorité et celle de la doctrine ; la puissance qui est dans l' eglise pour remettre les pechez, et la science qui est dans la mesme eglise, pour instruire à la vertu. Les eaux de la premiere fontaine nettoient, purifient et renouvellent : les autres temperent, desalterent, rafraichissent. C' est des premieres que s' entendent ces paroles de David, *vous me laverez, seigneur, et je seray plus blanc que la neige* : et des secondes que s' entendent celles de Jeremie : *enquerez-ous quelles sont les routes anciennes : sçachez quelle est la bonne voye, cheminez-y, et vous trouverez du rafraichissement à vos ames* . Le roy donc se fait montrer ces routes anciennes ; il s' informe de ceux qui ont la direction de sa conscience, quelles ont esté les traces de Constantin, de Charlemagne, et de Saint Louïs, afin de les suivre pas à pas, et de trouver ce rafraichissement, qui luy est promis par le prophete. Il reçoit des instructions et des adresses, par lesquelles je ne pretends pas d' exclure la confession ni la penitence. Au contraire, de ces mots, *il n' a pas tousjours besoin de la puissance du sacerdoce, mais il demande quelquefois de la consolation à la theologie*, on doit tirer cette infaillible

p294

consequence, que le roy a besoin de se confesser. On peut voir que je distingue deux actions separées, qu' il exerce avec son confesseur ; l' une en se confessant, l' autre en se conseillant à luy ; l' une de necessité ; l' autre de perfection ; la premiere qui remede au peché, la seconde qui le previent : celle-là, qui est la table apres le naufrage ; celle-cy qui est l' art de bien et seurement naviger.

Tout cela, monsieur, soit dit pour Louvain ; car à Pau je n' ay pas besoin de plaider ma cause, et vous avez desja prononcé en ma faveur. Mais parce qu' on m' a dit que le docteur doit aller bien-tost en Gascogne, et qu' il y pourroit porter de fausses nouvelles, je me suis avisé de le prevenir par cette petite apologie. C' est afin que vous n' ignoriez pas le particulier de ce

qui s' est passé entre luy et moy, et afin qu' il soit receû en vostre province, comme un homme qui a esté battu et qui s' enfuit, s' il y vouloit faire le brave et le triomphant.

DISSERTATION 3

p295

Je feray aujourd' huy une chose bien nouvelle. Je commenceray ma deffense, en excusant mon accusateur. Ces messieurs ne trompent pas tousjours ; ils sont quelquefois trompez, et s' efforcent seulement de donner aux autres, les impressions qu' ils ont receuës. Il est certain que le plus souvent leur zele est artificiel, et lors qu' on pense qu' ils soient fort esmeus, ils n' ont que des exclamations feintes et une cholere de theatre. Mais aussi en certains lieux, comme en celui-cy, leurs ressentimens sont naturels, et viennent de l' abondance du coeur. Il n' y a plus d' imitation ni de masque, et c' est tout de bon que s' escrie le docteur de la Franche-Comté, copiste du grand Phylarque, (...) ? Sans doute ces grands mots de foy publique, de jurer, d' autels, et d' evangiles, luy ont fait peur. Il a esté frappé de cette subite frayeur, qui saisit les ames les moins religieuses, à l' entrée d' un lieu de devotion. Il s' est scandalisé de voir la parole d' un homme si pres des autels et des evangiles. Mais ne nous estonnons pas, comme luy, à la rencontre de ces termes illustres et specieux. Soustenons un peu l' esclat exterior qui en rejallit. Nous trouverons que quoy qu' ils sonnent, ils ne signifient rien d' extraordinaire, et que ni Dieu n' est offensé en ma comparaison, ni les choses saintes profanées.

La foy publique devrait estre inviolable, je l' advouë. C' est le fondement sur lequel le monde se repose : c' est elle qui oste la cruauté à la guerre, et la foiblesse à la paix : elle est gardienne de ce qui ne peut se deffendre ni par la prudence ni par la force ; et sans elle les estats, qui doivent avoir pour fin une durée eternelle, ne pourroient s' asseurer d' une seule heure de l' avenir. Neantmoins cette foy publique, si necessaire à la conservation du monde, n' est souvent autre chose qu' une publique infidelité. D' ordinaire on n' employe l' entremise de l' eglise, dans les negociations civiles, que pour prendre avantage de la pieté

p296

d' autrui, en donnant le scrupule qu' on n' a pas. On met en oeuvre les anciens sermens ; on en forge de nouveaux, quand il est question de mentir efficacement et de faire les grandes injustices. Il faut estre bien escolier en politique, et bien estranger dans le monde, pour ne sçavoir pas cela.

Toutes les histoires sont pleines de ces dangereuses exemples, et sans sortir de la nostre, ni toucher aussi à l' honneur de nostre siecle, que j' espargne tousjours le plus que je puis : qu' on jette les yeux sur les fatales divisions qui travailloient la France sous le regne de Charles Sixiesme ; on verra que les chefs des deux partis, les orleanois, et les bourguignons jurerent dix fois une mesme paix, sur les mesmes evangiles, et que dix fois ils se moquerent du nom de Dieu, en rompant cette paix, si souvent, et si solennellement jurée.

C' est à dire qu' entre les mains des trompeurs, la religion est un instrument de perfidie, et non pas une assurance de fidelité. Il faudroit voir nostre ame, pour voir des marques certaines de nostre intention ; c' est folie que d' en demander de sensibles et de corporelles. Et si nous manquons de bonne foy, ni la presence de cét arbitre terrible, que nous appellons à tesmoin ; ni la sainteté des autels, que nous touchons ; ni la verité des evangiles ; sur lesquels nous faisons nos sermens, ne les rendent pas necessairement veritables. Tout cela n' accomplit pas les choses que nous avons promises. Sans la bonne foy toutes ces actions pompeuses et solennelles, ne sont que des representations et des spectacles, pour amuser le vulgaire.

Ces paroles, qui s' appellent articles de paix, qu' on grave sur le cuivre, et qu' on autorise du nom de Dieu, sont des paroles, comme les autres, sont des chansons gravées sur le cuivre, quand elles ne partent pas du coeur, et qu' on n' a pas intention de les observer. Ce sont des caracteres mieux formez, et mieux imprimez que les ordinaires ; mais neantmoins des caracteres impuissans, des lettres mortes et immobiles, si la probité ne les anime, et ne leur donne de l' action. Or quelquefois le citoyen a plus de probité que la republique. Des nations entieres ont esté accusée de trahison par l' antiquité : qui n' a point ouï parler des menteurs de Candie, et des infideles liguriens ; de la foy grecque, de la foy punique, mise en proverbe, depuis tant de siecles ? Pour moy, je me serois plus fié à un billet d' un romain, qu' à tous les traitez des carthinois ; et à ce que Regulus m' auroit promis

d' un signe de teste, qu' à ce qu' Annibal m' auroit juré par tous ses dieux, et par toutes ses deesses. Ce n' est pas de la religion publique, c' est de la probité des particuliers, dont il est parlé dans ces belles lignes, sur lesquelles il se pourroit faire de longues meditations, en ce temps-là on faisoit serment par les dieux, quoy qu' ils ne fussent que de terre cuite, et ceux qui avoient juré sur telles images, retournoient vers l' ennemi, afin de ne

p297

luy rompre pas la foy promise. Mais pour un Regulus et pour quelques autres en fort petit nombre ; combien d' infideles et de parjures, en tout temps et en tout pays ? Ne nous imaginons pas que ces gens de bien craignissent ces sortes de dieux ? Je suis asseuré qu' ils ne les estimoient que des marmousets et des poupées. Mais ils se craignoient eux-mesmes. Mais ils reveroient leur conscience : ils luy rendoient compte de leurs actions, dans toute la rigueur de leur devoir. Le serment et la foy publique n' avoient garde d' estre si fermes que la simple parole de ces gens-là. Je ne suis donc pas d' advis de me retracter encore pour cette fois : et tout ce que je viens de dire m' apprend que tout ce qu' on jure sur les autels et sur les evangiles, n' est point plus asseuré que la parole d' un homme de bien. Et certes, traitant avec un prelat, à la vertu duquel les deux premieres cours de la chrestienté rendent des tesmoignages esgalement glorieux, et dont la memoire est sainte dans l' eglise qu' il a gouvernée, je pense que je n' ay point fait un exces, le mettant au nombre des gens de bien ; et je pense encore que la promesse qui m' avoit esté faite par une personne sacrée, mais dont la fidelité ne m' estoit pas moins connuë que le sacre, ne me devoit pas estre en moindre consideration que les promesses qui se font en des lieux sacrez, mais d' ordinaire par des parjures et des sacrileges. Et en cét endroit, je supplie nos amis de ne se laisser point aller aux persuasions de mon ennemi, et de ne se pas imaginer que la parole dont je fais tant d' estat, soit comme il asseure, *une simple parole de compliment, qui se dit plus par civilité que pour intention qu' on ait de l' accomplir* . Ces petits jeux qui sont peut-estre permis au docteur de Bezançon, sont deffendus aux veritables chrestiens, et aux veritables philosophes. Ces gens rudes et de mauvaise humeur aiment mieux estre incivils, que de faire

profession d' une civilité qui approuve le mensonge : tant ils sont simples et du temps passé, ils croient estre obligez de tenir ce qu' ils promettent, et de faire ce qu' ils disent. Mais lors qu' à cette justice si ponctuelle et si scrupuleuse, qu' ils exercent indifferemment à l' endroit de tout le monde, il se joint une parfaite amitié, et qu' outre ce droict des gens, qu' ils estendent si avant, il y a encore une étroite communication d' interests et de pensées, qui les lie ensemble ; alors ils n' ont garde de negliger deux devoirs reünis en un, ni de traiter leurs amis, plus mal qu' ils ne traitent les autres hommes. Pour celuy dont je suis contraint de deffendre la fidelité, laquelle n' ayant jamais esté soupçonnée, n' avoit jamais eu besoin de deffense ; quand il m' eust promis quelque chose dans un desert, et qu' il m' eust parlé à l' oreille, me la promettant, je ne me fusse pas moins assuré en sa parole, que si la presence des juges et du greffier l' eust publiquement autorisée. Et bien que la mort finisse tous les contracts, et

p298

toutes les promesses de cette nature, et qu' il ne me reste rien d' un si excellent ami, qu' une memoire tres-precieuse, que je conserve tres-cherement, je veux croire que du lieu où il est, il jette encore les yeux sur moy, qu' il preside encore à la conduite de ma vie, que je ne m' adresse point à luy inutilement, *et que sa parole demeurera, quoy que le ciel et la terre passent* .

Il ne faut point faire icy tant de bruit, ni redoubler les exclamations tragiques. Ce que j' ay dit, se peut dire de toute affirmation veritable : et si le soleil à cette heure nous esclaire, et que je die il est jour, ma parole subsistera, quoy que le ciel et la terre passent : elle sera vraye, lors mesme qu' il n' y aura plus de soleil ni de lumiere ; et si les choses retournoient en leur premiere confusion, ce desordre universel de la nature ne seroit pas capable de la rendre fausse. La verité n' est sujette, ni à la vieillesse, ni à la mort : elle doit durer plus que le temps : elle se conservera dans les ruines du monde : et quand le ciel et la terre ne seront plus, deux et deux seront quatre, le tout sera plus grand que ses parties, les lignes tirées du centre à la circonference seront esgales.

Mais la verité n' est pas seulement eternelle dans les mathematiques ; elle l' est aussi ailleurs, et une

proposition conforme à son objet, et qui exprime une chose vraie, survivra sans difficulté, à tout ce qu' il y a de matériel et de corruptible. Tellement que la promesse qui m' a esté faite, n' estant point fausse, elle doit demeurer, quoy que le ciel et la terre passent ; et je réserveray à une autre fois, et contre une autre personne que celle d' un evesque, l' advertissement que me donne le docteur de Bezançon de la part du Roy David, *qu' il n' est point d' homme qui ne soit menteur* .

Il a mal pris l' intention du Saint Esprit, qui à mon advis, ne nous veut pas obliger par là, à nous deffier de tout le genre humain, et à croire faux tout ce qui se dit comme veritable. Si cela estoit, et si les hommes ne pouvoient jamais dire la verité, nous serions tous barbares les uns aux autres. On ne s' entendroit pas mieux qu' on faisoit, quand les langues furent confonduës. La societé civile se dissoudroit de soy-mesme ; et s' il y avoit encore quelques-uns qui habitassent la terre, il n' y auroit plus pourtant ni de citoyen, ni de famille, ni de republique.

Il me semble donc que le mensonge, auquel tous les hommes sont sujets, n' est pas tant un defaut de leur volonté que de leur entendement, ni tant un vice qu' une ignorance. Ils sont plustost blasmez de ne pas sçavoir la verité, que de la corrompre, et de se tromper eux-mesmes, que de tromper leur prochain. On n' entend pas que les principes de tout bien soient si alterez en eux, qu' ils parlent tousjours contre leur conscience, mais que la connoissance qu' ils ont des choses

p299

est si petite, qu' ils ne peuvent gueres parler sans erreur.

Où certes ce mensonge doit estre pris pour une simple inclination à mentir, et non pas pour une habitude formée de mentir tousjours. Tout homme est menteur, de la mesme sorte que tout homme est injuste, que tout homme est intemperant ; mais non pas de la mesme sorte que tout homme est raisonnable. Les candiots peuvent dire quelquefois la verité ; et il n' est point de poëte si fabuleux, qui ne devienne veritable historien, s' il escrit *qu' il y a un dieu, et que le monde est la creature de ce dieu* .

Cette objection renversée, il ne peut en cecy rester qu' un scrupule, que j' espere de lever sans beaucoup de

peine. C' est qu' encore qu' il soit certain qu' une proposition veritable demeurera, quoy que le ciel et la terre passent, il n' est pas bon toutefois de l' exprimer en ces termes, qui sont comme consacrez à la parole de Dieu ; et dont par consequent il ne se faut pas moins abstenir en nostre langage ordinaire, que des vases de l' eglise au service de nostre maison.

Je ne doute point que la profanation des mysteres, et du texte des livres saints, ne merite l' indignation des fideles. Cette sorte d' impieté est d' autant plus dangereuse, qu' elle est plus desguisée et plus difficile à reconnoistre ; car quoy qu' on tesmoigne n' estimer pas saint ce qu' on employe indifferemment à tous usages, et quoy qu' on nie tacitement en la religion les choses qu' on ne revere pas ; si est-ce que cette licence a tousjours le visage plus doux, et plus modeste que l' atheisme : elle se coule avec moins de difficulté dans l' ame des hommes, que ne feroit une negation absoluë et decouverte.

Il n' y a gueres de gens qui ne soient soldats en temps de guerre, et qui ne se mettent en devoir de deffendre les veritez de la foy, lors qu' elles sont ouvertement combattuës : au contraire, quand on ne les dispute ni on ne les nie, et que seulement on les profane, ceux qu' on ne pourroit vaincre, se laissent quelquefois gagner : ils resistent aux argumens, et sont foibles contre la raillerie : ils se rendent plustost à qui les chatouille, qu' à qui les attaque de vive force. Et le malheur est que nostre siecle est fertile en ces esprits, qui ne considerant pas les choses de la religion dans leur naturelle majesté, et ne les voyant que comme on les leur fait voir, en conçoivent du mespris, si elles ne sont pas assez honorées : apres en avoir perdu le respect, ils viennent peu à peu à en perdre la creance.

Tout cela est vray ; mais tout cela regarde un autre que moy. L' ombre mesme des lieux saints touche mon esprit de quelque sentiment de pieté, et j' adore jusqu' aux poincts et jusq' aux syllabes de l' escriture : c' est la profaner que de s' en servir à deffendre le mensonge, à faire entendre des choses sales, esloignées de la chasteté de son sens, et de la dignité de son stile : c' est en abuser que de luy donner des interpretations ridicules, et d' appliquer à des personnes infames, les paroles qu' elle a dites de Dieu et des saints : mais de rapporter ces mesmes

paroles à d' autres saints ; à ceux qui sont assis sur les thrones des apostres, aux princes de l' estat du fils de Dieu, sur les levres desquels il a mis sa verité, et à qui il a dit, *quiconque vous entendra, il m' entendra ; quiconque vous mesprisera, il mesprisera ma personne*, je ne pense pas que ce soit violer l' escriture sainte, ni la destourner fort loin de son vray et de son legitime usage.

Je ne suis pas le premier qui employe la sainte escriture de cette sorte, et qui prend la hardiesse de m' en servir, pour exprimer mes pensées, en des choses serieuses. Les peres de l' eglise m' ont montré le chemin que je tiens : et si le docteur dit que je me suis esgaré, il faut qu' il die par consequent que les peres de l' eglise sont des guides dangereux ; que leur exemple est mauvais ; que l' imitation n' en est pas bonne.

Il semble en effet que les saints ayent creû avoir droict de s' approprier toute l' escriture sainte ; vous diriez qu' ils ont eu dessein de se faire une langue particuliere de ses termes, et de ses locutions. Ils sont reconnoissables à cette marque parmi les auteurs du mesme temps qu' eux, et ce caractere les separe des profanes. Encore aujourd' huy la pluspart des contemplatifs escrivent ainsi ; ils sement, comme ils disent, leurs escrits, des fleurs qu' ils cueillent dans les jardins de l' espouse. De ces belles fleurs on voit mille bouquets, et mille couronnes dans l' antiquité ecclesiastique, et nos bons predecesseurs en ont composé de longs discours, où souvent ils n' ont rien apporté du leur que la façon de les attacher ensemble. Seray-je anatheme, pour avoir escrit une ligne de leur stile ; pour avoir dit en des termes qui ne sont pas populaires, que la parole d' un evesque estoit vritable ?

Saint Gregoire De Nazianze, qui par excellence a esté nommé le theologien, fait bien quelque chose de plus que de comparer sa parole à celle du fils de Dieu ; car il se prend luy-mesme pour le fils de Dieu, et met son confident en la place de Saint Pierre. C' est dans un discours, où il se plaint de ses disgraces, et où il dit entre autres choses, *que ses plus chers amis se sont esloignez de luy ; qu' ils ont tous souffert scandale en cette triste nuit de sa mauvaise fortune ; que Pierre mesme l' a renié ; et qu' il ne pleure point amerement, pour laver sa faute de ses larmes* .

Si j' estois aussi grand traducteur que mon adversaire, l' eglise latine et l' eglise grecque me donneroient à l' envy dequoy le confondre, et je luy pourrois faire

un livre de pareilles allegations. Je pourrois le faire fuir au seul nom de mes tesmoins, et l' accabler de leur multitude. Mais il ne faut pas imiter la rapsodie que nous reprenons. Et pour ne luy rien donner que ce que je prens dans ma memoire, il me suffira de luy alleguer un saint du mesme pays que luy, celebre ouvrier de semblables pieces. Ce saint bourguignon, c' est Saint Bernard, qui ne parle presque jamais aux papes, ni aux evesques, que par la voix des prophetes et des apostres. En l' epistre 327 au Pape Innocent, il dit de l' evesque d' Arras, ce

p301

que le prophete dit expressément de Jesus Christ : et au mesme Innocent, luy escrivant pour ceux de Milan, qui s' estoient brouillez avecque luy, il les nomme en la langue de l' escriture, *le peuple de l' acquisition*, comme si le Pape Innocent estoit mort pour le salut de ceux de Milan. En beaucoup d' autres lieux il ne fait point de difficulté de communiquer aux hommes les paroles que l' escriture a premierement adressées à Dieu : mais en ces lieux-là, et en celuy-cy son intention n' a pas esté de prendre ces termes en toute l' estenduë de leur signification, ni de leur faire plus dire que ce que la vertu d' un homme peut recevoir, laquelle estant infiniment inferieure à la grandeur de Dieu, n' est pas capable d' une si haute elevation que celle où se trouvent ces passages en leur premier sens.

Il a donc pû appeler ceux de Milan à l' esgard du pape, *le peuple de l' acquisition*, qui sont les mots dont use Saint Pierre, parlant du peuple chrestien, racheté par le sang de Jesus Christ : mais il ne les a pû appeler ainsi, au sens de Saint Pierre. Car l' un parle du rachapt du salut, et de la redemption de l' ame ; l' autre parle d' une faveur temporelle, et d' une grace purement humaine. Aussi quand je dis que la parole d' un evesque demeurera, quoy que le ciel et la terre passent, je ne pretends pas de comparer la parole d' un homme à celle de Dieu ; mais j' abbaisse ces termes jusques à mon sens, et n' en prens que l' exterieur et l' escorce pour y enfermer ma conception, qui n' est ni profane ni ridicule.

Ce fascheux, qui trouve tout profane et tout ridicule, qu' eust-il dit de l' apostrophe que fit un predicateur de la ligue, à l' ame de Monsieur Le Duc De Guise, s' adressant à Madame La Duchesse De Nemours sa

mere qui estoit à son sermon, *ô saint et glorieux martyr de Dieu, benit est le ventre qui t' a porté, et les mammelles qui t' ont allaité ?* Qu' eust-il dit du compliment de cét ambassadeur d' Espagne en Angleterre, qui receût une visite du Roy Jacques, avec ces paroles de la messe, (...) ? Qu' eust-il dit encore de cét autre ambassadeur d' Espagne, resident à Rome, qui voyant passer la princesse de Sulmone par une ruë, s' escria comme s' il eust esté transporté d' une divine fureur, (...) ? Qu' eust dit le docteur de Bezançon, de ce prince de Bretagne, qui prit pour devise, (...), et creût seulement exprimer par là, l' antiquité et la noblesse de sa maison ? Qu' eust-il dit efin, s' il eust ouï dire, *Et Homo Factus Est*, de cét autre prince, qui estant parvenu à l' empire, se relascha de la severité des maximes qu' il avoit tenuës, estant personne privée, et laissa adoucir sa vertu sauvage aux affections du sang et aux tendresses de la nature ?

Je n' approuve ni l' apostrophe du predicateur de la ligue, ni le compliment du premier ambassadeur, ni l' entousiasme du second, ni la

p302

devise du prince, ni la licencieuse application des paroles tirées du symbole des apostres. Mais ce n' est pas à dire que je desapprouve generalement toutes les autres applications. Je ne rejette pas tous les complimens qui sentenè le stile de l' escriture sainte ; je ne condamne pas l' usage de certains mots, qui peuvent passer de Dieu aux hommes, sans que l' honneur que les hommes doivent à Dieu, en souffre pour cela de diminution.

Dans les livres saints, Jesus Christ n' est-il pas appellé par similitude, lion, panthere, ours, et aigneau ; et Saint Denis n' a-t-il pas fait cette remarque avant moy ? La theologie, neantmoins, ne respecte point ces mots, comme s' ils avoient esté vouëz à Dieu par ces similitudes : elle ne reserve point les images de ces choses pour la personne du fils de Dieu, ni ne nous deffend d' en tirer des comparaisons humaines, pour nostre usage. C' est plustost la parole de Dieu qui nous oste ce scrupule, si nous l' avons ; et c' est l' eglise, interprete de cette parole, qui se sert du mesme nom, et de la mesme figure, en des occasions extremément differentes. Car comme nostre seigneur est le lion de la tribu de Juda, nostre ennemi est le lion rugissant, tousjours prest à

devorer les fideles. Aussi la malediction donnée au serpent, et sa teste brisée par la semence de la femme, n' empeschent pas que le serpent d' airain du desert ne soit l' embleme du dieu du calvaire.

L' infinité n' appartient qu' à Dieu, et la creation est un droit qui luy est si propre, que mesme il ne le peut communiquer à un autre ; il n' y a personne qui en doute. Les hommes pourtant s' appellent tous les jours infiniment bons, ou infiniment meschans ; s' aiment ou se haïssent infiniment ; ont un nombre infini de vices ou de vertus. On crée aussi tous les jours dans les assemblées civiles et militaires, des magistrats, des syndics, et des officiers. Les princes font tous les jours des creatures, je dis les plus chastes princes, et ceux qui ne se marient point.

à Rome les cardinaux qui sont obligez de leur promotion au Cardinal Barberin, se nomment vulgairement les creatures de Barberin. Et la premiere fois qu' un nouveau venu en ce pays-là se trouve aux ceremonies publiques, où le pape assiste et les cardinaux ; pour luy donner quelque connoissance de la cour, on luy montre parmi ces princes de robe-longue, les creatures d' Aldobrandin, les creatures de Borghese, celles de Ludovisio, etc. Les jurisconsultes et les theologiens, les seculiers et les prestres parlent ainsi : c' est l' usage de la cour ; c' est la langue du consistoire et du conclave. Mais le docteur de Bezançon est plus regulier en ses paroles, que la cour, que le consistoire, et que le conclave. Il condamne les coustumes, les usages et les langues. Les locutions les plus receuës luy sont suspectes d' impieté : les plus nobles luy semblent pleines d' extravagance, comme nous allons voir tout à l' heure.

DISSERTATION 4

p303

Voicy une de ces nobles locutions, et il faut la soustenir contre les forces de mon ennemi. Si je ne me trompe, ce sera un lieu funeste à sa reputation, et devant lequel il recevra un affront. S' il prend la peine de bien considerer mes deffenses, je ne pense pas qu' il ait jamais envie d' attaquer.

Il trouve estrange que j' aye dit du premier ministre de la chrestienté, *que pour en voir un pareil à luy, il est besoin que toute la nature travaille, et que Dieu le promette long-temps aux hommes, avant que*

de le faire naistre . Mais vous qui lisez des livres et qui en faites, que trouvez-vous de si estrange en ce que j' ay dit d' un homme, qu' on appelle extraordinaire à Paris, à Rome, et à Madrid ? Quel excès remarquez-vous en une façon de parler, qui est si commune à ceux qui parlent avec ornement ? Je sçay bien qu' à prendre les choses à la rigueur, et dans la tyrannie de l' eschole, les effets que nous voyons dans le monde ne desirent pas un plus grand travail en Dieu, les uns que les autres. Il est certain que la sagesse de Dieu n' a pas operé avec plus d' effort en la creation du soleil, qu' en celle du moindre feu de la nuit ; et que les hommes ne luy coustent pas plus que les insectes ; mais parce que le merite de ces pieces du monde si differentes nous touche diversement, il est certain aussi que nous les considerons d' une differente sorte. Nous remarquons en quelques-unes, comme des ombres obscures, et une faculté espargnée, et en d' autres, des images parfaites, et une plenitude de puissance. Il nous semble que cette souveraine force se relasche en certaines actions, et qu' en d' autres elle se roidit ; qu' elle n' est pas si dignement occupée en cét ouvrage qu' en celuy-là ; que l' employ de la creation est quelquefois plus noble et quelquefois moins.

Par tout et tousjours, sans excepter Rome, depuis mesme qu' elle a abjuré l' idolatrie, et qu' elle s' est fait chrestienne, le soleil a eu des adorateurs et des hymnes : j' ay veû des homilies qui s' en plaignent, et qui reprochent ce reste de superstition aux chrestiens de Rome. Ceux qui n' avoient pas connoissance de l' incarnation du verbe, ont creû, et ont dit que le soleil estoit *le fils visible du pere invisible* . Et pour ne point parler des beautez et des richesses de l' ame de l' homme, la

p304

seule composition du corps humain a esté trouvée si ingenieuse et si pleine d' art, que le prophete s' escrie en quelque lieu de ses pseumes, *que c' est par elle que la science divine se rend admirable* ; comme s' il disoit que l' homme est la merveille de Dieu. Et de fait en la naissance du monde, Dieu ayant commandé absolument que la lumiere fust faite, et que la terre produisist, on a remarqué qu' il changea de termes, quand il vint à l' homme. Il ne dit pas qu' il soit fait, mais faisons le. Comme s' il eust voulu entrer en deliberation, et prendre du temps et du

loisir, pour se résoudre sur la structure de ce superbe animal, qui devoit estre le roy des autres. Non pas qu' au respect de Dieu il faille ni plus de temps, ni plus de conseil, ni plus de peine, pour produire le grand que le petit, et les creatures animées que celles qui n' ont point d' ame ; mais l' escriture sainte a eu esgard à nostre façon de concevoir et de dire : elle a voulu exprimer l' excellence de l' effet, par une action plus étudiée, et plus serieuse, qu' elle semble attribuer à la cause.

Or puisque nous ne sçavons pas la langue du ciel, et que les saintes lettres mesmes traitent en termes humains des choses divines : puisque dans la genese Dieu se repose le septiesme jour, ce qui semble presupposer qu' il a travaillé les six precedens : puisqu' il est fait mention du doigt de Dieu, en quelques evenemens estranges, comme s' il y laissoit son impression et ses marques, et qu' aux effets communs il ne poussast que legerement les choses : puisqu' ailleurs il est parlé de son bras estendu, comme s' il le retiroit et le desployoit selon l' exigence des occasions, et que tous ses coups ne fussent pas d' une esgale force : puisque quelquefois il paroist moins de difference de l' homme à la beste, que de l' homme à l' homme, et que Mercure Trismegiste, ou quiconque fut auther de l' astronomie, ne semble pas estre de mesme fabrique que meletides, qui ne pût jamais compter que jusques à trois, et qui ne sçavoit de son pere ou de sa mere, lequel des deux estoit accouché de luy : puisque sur tant de bons fondemens, un illustre italien du temps de nos peres a escrit que *l' entendement eternal estoit en une haute pensée, et avoit un grand dessein, lors qu' il fit le Cardinal*

Hippolyte D' Est : pourquoy ne meslant point Dieu en mon discours, et m' abstenant de ce redoutable mot, ne pourray-je user d' une liberté beaucoup plus modeste ; et dire d' un cardinal tout-puissant, avec lequel il n' y a point de cardinal qui puisse entrer en comparaison, sans recevoir de la faveur, *que la nature a travaillé davantage en sa personne qu' en celle des hommes ordinaires ?*

je n' apporte rien de nouveau, ni de prodigieux dans le monde ; je ne me mets point à quartier du chemin public. Ce sont des locutions familiares aux poëtes, aux historiens, et aux orateurs ; et pour estre surpris de ces vieilles nouveutez, il faut avoir peu de communication avec ces messieurs du temps passé. On ne voit dans leurs ouvrages que la nature mere, la nature marastre, la nature qui forme les

uns avecque soin, qui jette les autres sur la terre, comme par despit ; la nature qui se jouë en des operations extravagantes ; qui fait son apprentissage par une fleur de moindre beauté, avant que d' entreprendre le lis ; qui est tantost maistresse de l' art, et tantost imitatrice ; qui se lasse, qui s' efforce, qui devient sterile, qui reprend sa fecondité, qui vieillit, qui rajeunit.

Personne n' a appellé Averroës en jugement, pour avoir dit qu' avant qu' Aristote fust né, *la nature n' estoit pas entierement achevée ; qu' elle a receû en luy son dernier accomplissement, et la perfection de son estre ; qu' elle ne sçauroit plus passer outre ; que c' est l' extremité de ses forces, et la borne de l' intelligence humaine* . Un autre philosophe a encheri sur Averroës, et a dit depuis, qu' Aristote estoit une seconde nature.

Nous souffrons ce mauvais mot d' un autheur romain, que Caton et la probité sortirent tout à la fois, comme deux jumeaux, du ventre de la nature. On lit dans les harangues d' un grand personnage de nostre temps, que la nature se donna trop de licence, et entreprit plus qu' elle ne devoit, en la naissance d' un autre grand personnage, dont il fait le panegyrique. *il luy semble qu' elle pouvoit estre plus retenuë et plus moderée.*

mon stile n' est-il pas lasche, en comparaison de celui-là ? Si on considere le vol que prend le philosophe Averroës, et l' autre philosophe qui a esté encore plus loin que luy, mes conceptions ne sont-elles pas basses et languissantes ? N' ay-je pas esté trop timide dans la liberté du genre demonstratif, veu les exemples de ceux qui ont escrit devant moy, qui en semblables occasions ont esté hardis jusqu' à l' insolence, et n' ont rien refusé à leur matiere ?

Il y a des ames fatales, n' en doutons point, qui sont d' un ordre superieur ; qui naissent maistresses et souveraines des autres ames ; qui viennent renouveler le monde, et changer la face de leur siecle. Ces ames ne viennent ni en foule, ni par tout, ni tous les jours. Un ancien a dit d' elles, *que tout le ciel estoit occupé à faire leur destinée* . Thebes a esté mere d' un capitaine, mais ce fut un fils unique.

La Scythie porta un philosophe, et apres cela elle fut sterile. Un âge n' est souvent remarquable que par un homme ; et il y a quelquefois un homme si regardé dans le monde, qu' il se peut dire l' objet et a fin des

autres hommes. Ceux dont je parle ne sont donc pas les plus communes productions de la nature : ce ne sont pas ses actions les plus negligées. Quoy que die le docteur de Bezançon, ils peuvent bien estre promis avant que d' estre donnez.

Il s' imagine pourtant qu' il n' y a point de moyen que je me puisse tirer de ce mauvais pas, et il pense tout de bon m' avoir pris. Mais si cela est, il sera bien-tost emmené par son prisonnier : et s' il me demande, croyant me proposer un enigme, qui sont ceux-là, outre Jesus Christ et son precurseur, qui ont esté promis, avant leur naissance, je luy respondray, me renfermant dans les bornes de l' escriture

p306

saincte, qu' Isaac a esté promis ; que Samson a esté promis ; que Samuël l' a esté ; que Josias l' a esté encore.

Mais je luy demande à mon tour, qui luy a dit, que Dieu n' ait que ce seul moyen de nous faire entendre sa volonté, et que toutes ses promesses soient escrites. N' a-t-il rien promis aux hommes depuis la mort des premiers fideles, et depuis la publication de l' evangile ? N' a-t-il pas un nombre infini de messagers ? Ne se sert-il plus de l' entremise des anges ? N' envoie-t-il plus de songes et de presages, qui annoncent ses graces et ses bienfaits ? Combien se lit-il de saints dans l' histoire ecclesiastique, qui ont esté promis à leurs meres ? Combien voyons-nous de fils de leurs larmes, de fils de leurs prieres, de fils de leurs voeux ? L' eglise n' a jamais manqué de personnes divinement inspirées. Elle a tousjours eu des apostres, des martyrs et des prophetes ; et si le docteur de la Franche-Comté, avoit leû avec attention la seconde lettre que Saint Paul escrit aux corinthiens, il ne me feroit pas de ces mauvaises objections.

J' ay pitié d' un homme si foible et si querelleux, qui trouble la paix, et ne sçait pas faire la guerre. Il me fasche que ce soit le grand ami d' un de nos amis, qui m' oblige à l' instruire sur des choses si communes. Ô que je traiterois mal un homme qui luy seroit indifferent, s' il avoit besoin d' une si vulgaire instruction. Ce n' est pas tout neantmoins, car sa doctrine est encore plus grande que son jugement. Comme la calomnie est imprudente et mal-avisée, il se brise en me touchant ; il s' enferme de ses propres armes. Le docteur trouve mauvais ce que j' ay escrit de

Monsieur Le Cardinal De Richelieu ; et ne considere pas qu' il a escrit luy-mesme dans le mesme livre, où il trouve mauvais ce que j' ay escrit, que Monsieur Le Cardinal De Berule, et Monsieur L' Evesque De Nantes, sont ces deux chandeliers ardents, predits et figurez par les saintes escritures. Je parle en termes generaux d' une chose possible, et qui arrive extraordinairement, quand il vient au monde des ames extraordinaires : mais luy passe bien outre, et me laisse bien derriere luy. Il assure de ces deux dignes prelatz, qui se sont mocquez de luy, et de ses loüanges, que les propheties ont parlé d' eux en individu, c' est-à-dire en leur propre personne ; et que Saint Jean les a veûs, les a marquez, et les a presque nommez dans l' apocalypse. Il veut à toute force qu' ils ayent esté promis à l' eglise, en l' isle de Patmos, environ quinze cens ans avant qu' ils soient nais ; et ne veut pas qu' il y en ait d' autres, dont la naissance puisse estre signifiée, ou par un songe, ou par un presage, ou par quelque autre advertissement du ciel.

Vous voyez la licence de ce scrupuleux, et vous avez veû l' ignorance de ce docteur. Celle-cy est si lourde et si espaisse, que de luy donner un autre nom, ce seroit la nommer trop improprement ; ce

p307

seroit parler trop ouvertement contre sa conscience. La civilité a des limites qui ne s' estendent pas jusques-là ; et d' ailleurs il m' a deffendu l' usage de l' ironie, dans laquelle il eust peut-estre trouvé son compte. à parler donc tout de bon quelle ame fut jamais plus aveugle naturellement, et moins éclairée de dehors ; qui eust creû que le docteur de Bezançon eust ignoré assez de choses, pour me faire paroistre sçavant ? Qui se fust imaginé qu' il eust pû faillir si grossierement en sa profession, que je pusse remarquer ses fautes ?

Il peche, ce grand docteur, contre les principes des lettres saintes ; il est estranger chez les saints peres. Il s' esgare dans l' antiquité ecclesiastique ; il me donne mille moyens de le combattre, en des lieux où il devoit avoir tous les avantages de son costé. Or apparemment il doit encore moins sçavoir la rhetorique que la theologie. Celle-cy est son affaire, et sa possession ; et je ne sçay comment il s' est trouvé engagé dans l' autre : il y a esté jetté par une tempeste : ce luy est une region inconnuë.

De cela il est aisé de tirer la consequence, et de juger de mon adversaire grammairien et orateur, par mon adversaire philosophe et theologien. N' est-ce pas un prejuge pour le bon succes des paroles et du stile, de voir qu' il reüssit si mal, contre la doctrine et contre les choses ? N' est-ce pas avoir deffendu le tout que d' avoir deffendu cette partie ? Et à quoy serviroit la publication de l' examen que j' ay fait de sa chicane, qu' à lasser des esprits qui sont satisfaits, et à replaider un proces qu' il a perdu ? Il n' y a pas beaucoup d' apparence qu' il sçache mieux mon art qu' il ne sçait le sien ; ni qu' il face des objections raisonnables, en des matieres qui sont à autrui, puisqu' il en fait de si absurdes en celles qui luy sont propres. Et si un maistre d' escrime est battu en sa salle et de ses fleurets, quel avantage peut-il esperer ailleurs, et que doit-il devenir estant hors de là ?

Je m' en rapporte aux françois, et aux bourguignons, à Monsieur Brun, le Demosthene de Dole, aussi-bien qu' à Monsieur Le Maistre, le Ciceron de Paris. Je n' en veux pas moins croire les amis du docteur que les miens. J' en croirois mesme le docteur, s' il pouvoit obtenir du ciel un intervalle de lumiere, pour voir que souvent il y a grande difference entre un docteur et un animal raisonnable. Nous serions d' accord luy et moy, s' il s' estoit reconcilié avec le bon sens ; mais c' est une querelle qui n' est pas aisée à accommoder. Achevons donc de dire la verité, et disons-la avec la confiance qu' elle nous donne, apres avoir combattu pour elle. Tout ce qu' il y a de raisonnable sur la terre ; tout ce qui sçait parler ; tout ce qui sçait lire, s' eslevera contre ce lasche corrupteur des paroles de l' escriture. Il sera condamné par tous les hommes du siecle present : mais j' espere de plus que difficilement trouvera-t-il de la faveur chez

p308

les hommes de l' âge avenir. Sans doute la posterité me fera raison.

Cette bonne posterité ne sera ni envieuse ni partielle : il n' y aura point de faction ni de brigue, pour corrompre son integrité à mon prejudice. Le moins que j' en doive attendre, c' est qu' elle me mettra au nombre des innocens, qui ont eu des delateurs, et qui ont souffert persecution ; et le plus qu' elle puisse faire pour mes ennemis, ce sera de les adjoûter à ces temeraires, qui se sont precipitez par vanité, et qui

ont cherché de la reputation par leur cheute. Si le libelle de celui-cy va jusques à elle, elle en jugera d' un esprit desinteressé, et libre de passion. Elle ne sera esblouïe ni de l' esclat de ses dorures, ni des promesses de son titre, ni de la qualité de son auteur.

Elle prononcera, mais elle prononcera souverainement, que c' est dans cette satyre, ou l' on voit en mesme lieu, l' audace de l' ignorance, et le peu d' adresse de la calomnie ; les efforts qu' elle a faits, et l' impuissance qu' elle a montrée. Que c' est icy, ou l' on trouve du serieux a faire rire ; de la raillerie a faire pitié ; une deplorable dialectique, une plus malheureuse grammaire ; une extreme foiblesse, soustenuë par une extreme presumption. En un mot que le docteur de Bezançon est le vray homme de qui Pline a dit, qu' il n' est rien de plus superbe, ni tout ensemble de plus miserable.

(...).

DISSERTATION 5

Je dis que dans la corruption de ce siecle, où presque tous les esprits se revoltent de la foy, je ne veux rien croire de plus veritable que ce que j' ay appris de ma mere, et de ma nourrice . Mais je le dis afin que l' on sçache que je ne veux point estre ingenieux où il faut estre docile, et qu' aux choses de la religion je ne cours pas apres les docteurs subtils, ni n' ay de curiosité pour les nouvelles doctrines. C' est le vray et le naturel sens de mes paroles : ce qui suit le confirme, et ce qui precede l' a designé ; et dans un passage si clair, il ne devoit point y avoir de lieu à la supercherie du chicaneur. Il faut neantmoins qu' à son ordinaire, il dissimule, ou qu' il corrompe

p309

mon intention. Afin de me mieux viser, il me met en la posture qui luy semble la plus commode pour luy. Ne trouvant pas mes paroles criminelles, il m' accuse de mes pensées, et comme dit le poëte, *il cherche un coupable dans mon coeur* . Parce que je ne veux rien croire de plus vray que ce que j' ay appris de ma mere et de ma nourrice, à son dire je conseille à ceux qui sont nais dans les erreurs de ce siecle, de ne rien croire de plus vray que les opinions que l' eglise a condamnées, parce qu' ils les ont apprises de leur mere,

et de leur nourrice.

Voyez comme d' une proposition singuliere il pretend d' en former une generale : comme il me fait sortir de mes termes qui sont bons, pour me faire passer à une these qui ne l' est pas. Il me tire d' un lieu de seureté, pour me jeter dans une campagne pleine d' embusches : quoy que neantmoins la dialectique permette quelquefois aux hommes de parler par supposition ; et que me tenant au particulier, dans lequel reside la verité, il n' ait point de droict d' estendre à d' autres personnes, ce que j' arreste en la mienne seule.

Sans doute il n' ignore pas que ce qui se dit de l' universel, se verifie bien de tous les particuliers que l' universel embrasse ; mais que ce qui se trouve veritable en l' un des particuliers, ne l' est pas tousjours universellement, et ne regarde souvent qu' un objet, sans faire de consequence pour les autres. Il n' ignore pas cela, et neantmoins il ne laisse pas de dire, *il ne veut rien croire de plus veritable que ce qu' il a appris de sa mere et de sa nourrice* : donc si sa mere et sa nourrice eussent esté heretiques, etc.

Si je ne combattois que pour la necessité de ma deffense, et si un grand prince n' avoit desiré que cette action fust un spectacle pour luy, et pour ses amis, je pourrois d' abord mettre mon ennemi hors de combat, luy niant la consequence, qui peche en la forme et en la matiere : parce qu' elle est tirée d' un principe particulier, qui par les regles de la logique, ne peut pas estre distribué legitimentement ; et parce qu' il ne m' est pas deffendu de croire, que Dieu m' eust preservé des mauvaises opinions de ma mere, si la doctrine que suit ma mere, n' eust pas esté la bonne doctrine.

Mais ce n' est pas assez d' esclaircir les yeux du chicaneur, et de luy faire voir les choses ; il veut les toucher ; il veut les prendre avecque les mains. Il luy faut des exemples, qui sont plus sensibles et plus populaires que les raisons. à cela ne tienne : cherchons-luy encore des images et des ressemblances, et rapportons-nous-en à son sens commun, comme nous fismes dernièrement.

Si un françois ou un italien avoit dit qu' il ne veut rien faire que ce que les loix de son pays luy permettent, aurois-je raison de conclure de la sorte : donc s' il eust esté parthe, il n' eust point fait de difficulté de coucher avec sa mere : donc s' il eust esté scythe, il n' eust point eu horreur de manger son pere : donc il eust commis des incestes et des

parricides, que les loix de son pays luy eussent permis ? Si j' argumentois

p310

ainsi, je serois un mauvais faiseur d' argumens, et on me reprocheroit avec raison, d' avoir appris au college à n' estre pas sage.

C' estoient bien les coustumes de ces nations barbares ; et il y a encore quelques endroits de la terre, qui n' ont pas esté esclairez de nostre lumiere, où la nature est tous les jours violée, et où les hommes font publique profession de ces vices brutaux, que les philosophes opposent à la vertu heroïque. Mais un italien ou un françois, declarant le sentiment qu' il a pour les loix de son pays, n' a pas fait une declaration de celuy qu' il auroit des autres loix, si la fortune luy avoit donné un autre pays que le sien.

Il n' y a personne qui puisse douter de son intention, et qui ne se moque de mes consequences : elles sont pourtant, vous le voyez, de mesme fabrique que celle du chicaneur : elles s' appuyent sur le mesme fondement ; je les ay puisées dans la mesme source.

Il ne s' est point advisé que cette sorte de propositions est bornée par la nature du sujet qui les a fait naistre, et qu' on ne les avance que sur la verité de certaines choses, ou presentes ou passées, sans lesquelles on ne les peut soustenir, ni leur donner une nouvelle application qui ne soit mauvaise. Il ne considere pas que ce françois, qui proteste de garder inviolablement les loix de son pays, suppose la connoissance qu' il a de leur equité ; et que moy quand je fais profession de ne rien croire de plus veritable que ce que j' ay appris de ma mere et de ma nourrice, j' ay devant les yeux les oracles d' eternelle verité que l' eglise a prononcez, qui sont les choses qu' elles m' ont apprises.

Si j' avois dit, que je croiray tout ce que ma mere me dira, et que je veux que sa creance soit la regle de la mienne, encore que jugeant de l' avenir par le present et par le passé, je le puisse dire sans crime, je ne pourrois pas le dire sans imprudence. Je ne trouverois pas estrange qu' on m' accusast de temerité pour m' estre proposé en une affaire si importante que celle de la foy, une regle qui n' est pas infaillible.

Et puisque l' infaillibilité appartient à cette seule personne, qui doit veiller sur tout l' empire du fils de Dieu, et pour la foy de laquelle, le fils de Dieu luy-mesme a prié, lors qu' il a prié pour la foy de

Saint Pierre, le chicaneur penseroit-il que je voulusse partager la monarchie de l'eglise entre ma mere et le pape ? Penseroit-il que j' eusse dessein de mettre une femme vis-à-vis du successeur des apostres ? Mon sens est bien esloigné de celui-là. Ma proposition n' a pas pour objet une matiere, comme ils disent, contingente : elle se fonde sur le passé, et il est hors de doute que cette sorte de temps et cette nature de choses ne sont point capables de changement. Le present est incertain. L' avenir l' est encore davantage : il n' y a que le passé d' immobile, et sur qui la fortune n' a point de puissance. C' est pourquoy si ce que ma mere m' a appris estoit veritable, il sera tousjours veritable : il ne peut devenir faux, et mon chicaneur a tort de vouloir que j' en parle avec les mesmes doutes et la mesme deffiance, que si j' estois né

p311

en Canada, et que j' eusse esté nourri au Japon. De tout temps on a fait beaucoup de cas de la bonne naissance, et de la bonne nourriture. On n' a pas creû que la vertu pust venir indifferemment de toutes sortes de semences, ni qu' elle deust estre cultivée par toutes sortes de mains. Platon remercioit les dieux de ce qu' ils l' avoient fait naistre grec plustost que barbare ; et parmi les grecs ceux qui avoient un soin plus particulier de la nourriture de leurs enfans, leur choissoient des nourrices de Lacedemone. Les astrologues jugent de nous par le point de nostre nativité : mais les sages ne vont pas si avant, et se contentent d' en juger par les commencemens de nostre vie, qui suit d' ordinaire le train qu' elle a pris, et ne fait gueres de progrez qui ne se rapportent à cette premiere disposition, qui luy a esté donnée au bien ou au mal. De sorte que ce n' est pas un petit avantage à un homme, de n' avoir point à combatre des exemples domestiques, et des ennemis qu' il doit reverer ; de n' avoir point à faire de guerre à sa patrie, pour se faire homme de bien ; de n' estre point en peine d' estudier en la plus difficile science de toutes, qui est celle de desapprendre les choses mauvaises. Cela estant, il me semble qu' il me doit estre permis de reconnoistre ma bonne fortune, et de louer Dieu, de qui j' ay receû l' avantage dont je parle. Car en effet Dieu m' ayant donné une mere catholique, à qui je suis obligé d' une seconde naissance, beaucoup plus noble que la premiere, ne m' a-t-il pas fait une faveur qu' il a refusée à plus de la moitié du monde, et dont

il prive des peuples entiers en Asie, en Afrique, et en plusieurs parties de l' Europe ?

Je puis donc protester hardiment que je ne veux rien croire de plus veritable que ce que j' ay appris d' une personne qui m' a mis dans l' eglise, apres m' avoir mis au monde, et m' a appris qu' il y avoit une autre vie, avant que je connusse celle-cy. En matiere de religion, je ne veux point estre plus sçavant ni plus sage que ma mere : quand le chicaneur me devoit appeller petit garçon, je ne suis point honteux d' estre escolier de ma mere. Un des deux Aristippes l' a bien esté de la sienne, et je ferois gloire d' estre nommé, comme luy, (...), si on parloit grec en ce royaume ; comme on faisoit du temps des druides, s' il en faut croire un fameux docteur.

Et en cecy, au lieu d' offenser la foy d' un chrestien, un ennemi raisonnable devoit louer son humilité ; par le moyen de laquelle il ne retourne pas seulement à l' eschole, mais il rentre presque dans le berceau ; il se sousmet pour le moins à la discipline et aux instructions de ses premiers docteurs et de ses premiers theologiens ; c' est à sçavoir de sa mere et de sa nourrice.

à mon advis il n' est pas possible de suivre plus ponctuellement l' intention de Nostre Seigneur, qui demande de nous aux choses de la religion, plus de volonté que d' entendement, et plus de simplicité

p312

que de discours. *si vous n' estes faits, dit-il, comme petits enfans, vous n' entrez point au royaume des cieux.* et comment estant hommes, nous pouvons-nous faire semblables aux petits enfans, que par une docilité pareille à la leur ; que par une entiere dépendance de la conduite d' autruy ; qu' en nous rendant sans combatre, et croyant sans disputer ?

C' estoit l' usage de la primitive eglise de donner du lait et du miel à gouter à ceux qui recevoient le baptesme, en quelque âge qu' ils se presentassent ; et cela se faisoit pour signifier la perpetuelle enfance des ames chrestiennes ; et pour advertir les vieillars mesmes, de devenir petits enfans, et de reconnoistre encore une mere et une nourrice. *escoute, mon fils, la discipline de ton pere, et ne quitte point la loy de ta mere.* voilà de quel stile Dieu escrit. Ce passage est repeté en deux differens endroits des proverbes : et s' il s' adresse à ceux qui le lisent, il s' ensuit par les regles du chicaneur, qu' il est

deffendu à un homme dont la mere est heretique, de quitter son heresie, puisqu' il luy est deffendu de quitter la loy de sa mere.

Ainsi en me poursuivant, ce galand homme ne regarde point par où il passe. Il ne voit pas Dieu entre luy et moy, qui le devoit arrester tout court, et qui semble luy crier, pourquoy me persecutes-tu ? Ce sont les precipices où le fait tomber l' aveuglement de sa passion. Pour effleurer quelques lignes de mes escrits, il exerce sa tyrannie jusques sur les ouvrages du Saint Esprit. Il ne pardonne pas à la majesté de la sainte escriture. Il trouve à redire en son langage, apres lequel j' ay failli, si c' est faillir que de parler par supposition.

DISSERTATION 6

Mais ce ne luy est pas assez de s' en prendre à la parole de Dieu, quand elle me favorise, et de renverser l' asyle, dans lequel je pensois estre en seureté. Il ne se contente pas d' aller querir ses consequences hors de la logique ; de changer l' estat de la question, et de m' accuser de ce que je ferois, si je n' estois pas ce que je suis. Apres avoir deviné mes mauvaises opinions, il veut encore me rendre coupable de celles d' autruy, et m' attribuer les erreurs que je rapporte d' un tiers. C' est bien se fier en la bonté ou en la negligence de ses lecteurs : il pense sans doute qu' ils ne chercheront pas la verité plus loin

p313

que son livre, et que si je les mene sur les lieux où elle a esté indignement outragée, et que je leur montre les playes qu' elle y a receuës, ils croiront plustost que je me suis servi d' illusion, qu' ils ne s' imagineront qu' il use de mauvaise foy.

Il est pourtant tres-asseuré qu' il *suppose* , mais plus dangereusement que je ne faisois tantost ; et pareilles subtilitez ne sont pas permises par les dialecticiens, elles sont punies par les magistrats. En effet son procedé n' est pas autre que celui de ces philosophes sensuels, qui veulent mettre leurs opinions à couvert, sous le nom de Salomon, et luy faire accroire qu' il a nié l' immortalité de l' ame, à cause qu' ils trouvent dans ses livres, les objections de ceux qui la nient. Le chicaneur me traite de la mesme sorte. Et quoy que ma façon d' escrire ne soit pas si obscure, qu' il puisse dire qu' il s' esgare parmi les

tenebres, et qu' il n' est pas tenu de m' entendre, il soustient contre la foy de ses yeux et le tesmoignage de sa conscience, que c' est moy qui ay prononcé affirmativement, *que le sage meurt en la religion de sa mere ; qu' il ne change jamais d' opinion ; qu' il ne se repent point de sa vie passée .*

En cét endroit je demande à un de mes amis, des nouvelles d' un homme de ma connoissance, qui avoit changé de religion, et s' estoit separé de nous, pour se jeter dans le parti de nos adversaires. *vous me ferez plaisir, luy dis-je, de m' esclaircir du sujet qu' il a eu de nous quitter, et de se despartir des maximes qu' il m' a si souvent débitées ; que le sage meurt en la religion de sa mere ; qu' il ne change jamais d' opinion ; qu' il ne se repent point de sa vie passée.*

et afin que les yeux les plus endormis ne prennent icy l' un pour l' autre, et que des paroles apportées d' ailleurs ne soient contagieuses aux miennes, j' ay voulu les rendre remarquables, par la difference du caractere, contre l' ordinaire de mes premiers escrits, qui sont tous imprimez d' une mesme lettre. Mais je l' ay fait pour empescher que le voisinage du mal ne corrompist le bien qui le touche ; et à dessein de resveiller l' attention du lecteur, en l' advertissant de ne point mesler des choses que je distinguois, et de ne confondre pas l' estrangier avecque le naturel, et l' emprunté avecque le propre. Tellement que je n' avance pas ces opinions, comme estant de moy, mais je les allegue d' un autre : je m' estonne qu' il s' en soit desparti, parce qu' il s' y attachoit : je les luy oppose comme siennes, et non pas comme veritables. On sçait assez que cette façon d' argumenter, qu' on appelle à *la personne* , en la langue de l' eschole, est receuë de l' usage, et pratiquée en toute sorte de disputes. Il y a cette difference entre les argumens qui se font pour establir la certitude de quelque chose, et ceux dont on se sert pour presser quelqu' un, que les premiers doivent estre tirez de l' essence de la chose mesme ; ne supposer rien qu' ils ne prouvent ; et ne prendre leur force ni de l' autorité ni de l' exemple. Ceux-cy, au contraire, peuvent estre plus lasches et moins violens, et ne laisser pas

p314

de servir à la victoire. Et dautant qu' agissant contre quelqu' un, on se propose plustost de luy faire changer d' advis, que de luy donner une pleine instruction, il

est permis en telles rencontres d' employer des moyens de plusieurs façons. Il n' est pas deffendu de convaincre le mensonge par le mensonge. On est toujours à temps de travailler à l' établissement de la verité, quand de quelque sorte que ce soit, on luy a fait entrée dans un lieu qui ne vouloit pas la reconnoistre.

Les docteurs orthodoxes ont ainsi agi dans les conferences qu' ils ont euës avec ceux du parti contraire. Ils n' ont point fait de difficulté de se servir de quelques-unes de leurs erreurs, pour combattre les autres ; et s' ils en trouvoient deux qui fussent incompatibles ensemble, ils en supposoient une comme veritable, pour destruire la seconde, qui ne pouvoit subsister avec la premiere, et pour ruiner le royaume de l' heresie en le divisant.

Les raisons essentielles ne sont pas tousjours les plus propres à persuader, bien qu' elles soient tousjours les meilleures ; et un argument plausible, quoy qu' il soit faux, fait souvent plus d' effet qu' un qui n' a que la simple et grossiere verité pour se faire croire. Or est-il qu' il nest rien de si plausible à un homme que son propre sens ; et que pour le desgouter d' une nouvelle creance, on ne se peut servir d' un meilleur moyen que de le flatter en ses vieilles opinions, et de rafraischir des idées qui tiennent encore, mais que d' autres impressions veulent effacer.

à tout le moins on partage son esprit ; on met son jugement en desordre : on confond ses affections : on l' interesse contre soy-mesme : et quand il voit que de quelque costé qu' il se tourne, il faut necessairement qu' il se contredise, il se resout quelquefois à condamner le present, pour ne pas condamner le passé. Il quitte une maistresse qui l' a charmé, et qu' il a gardée contre les loix, pour reprendre une femme que les loix luy ont donnée, et qui a eu sa premiere et son innocente inclination. Il conclut qu' il vaut encore mieux advouër que l' on l' a surpris trois ou quatre jours, que de confesser qu' il s' est trompé luy-mesme toute sa vie.

Par cette raison, il me semble que je puis opposer à un deserteur, les maximes qu' il m' a si souvent debitées, et appeller de celui qui s' est fait heretique, à celui qui faisoit le philosophe. Et pour cela on ne me peut pas accuser d' approuver ses maximes en elles-mesmes, encore que je m' en serve contre luy, ni de les estimer absolument bonnes, quoy que je les estime bonnes à cét usage.

Je sçay que la science de l' evangile n' a rien de commun avec la doctrine des payens, et que nos dogmes

sont fort differens de leurs principes. Ceux qui tenoient que la religion estoit une dépendance de l' estat, et faisoit partie de la police ; et qui sçavoient que chez les barbares, Anacharsis avoit esté tué par son propre frere, pour avoir sacrifié à la grecque, et que les grecs avoient puni Socrate, pour n' avoir

p315

pas eu assez bonne opinion de leurs dieux, pouvoient bien dire qu' en quelque religion que soit né le sage, il y doit mourir, puisque ne connoissant point de plus grand, de meilleur, ni de plus ancien dieu que la patrie, ils croyoient que la premiere loy de la religion estoit de luy obeïr, et qu' il n' y avoit autre mal à l' impieté ni au sacrilege, que le mespris des ordonnances publiques.

Ceux aussi qui tenoient que le seul sage estoit beau, encore qu' il eust la taille gastée, et le visage mal-fait, qu' il n' y avoit que luy qui se portast bien, encore que la fièvre le bruslast, et que la goutte luy donnast la gesne ; qu' il n' y avoit que luy de riche, quoy qu' il demandast l' aumosne, et qu' il fust logé à l' hospital ; finalement qu' il estoit le seul roy de la terre, quoy qu' il n' eust pas un valet sur qui exercer sa royauté : pouvoient bien apres avoir porté leur esprit à de si hautes extravagances, descendre à quelque chose de plus raisonnable, et dire que le sage ne se repentoit jamais, et qu' il ne changeoit jamais d' opinion.

Premierement, desarmant leur sage comme ils faisoient, de toutes ses passions, et arrachant de son ame, ce qu' ils se devoient contenter d' y cultiver, ils n' avoient garde d' y laisser le repentir, qui est une passion, ne sçachant pas que la penitence fust une vertu.

Ils donnoient outre cela à ce fantosme de sage, une connoissance universelle de toutes les choses qui sont en la nature ; et d' un homme dont l' esprit est borné, et le jugement sujet à faillir, ils faisoient une creature aussi parfaite en intelligence que les anges. Or nous croyons que les anges voyent d' abord en l' objet qui leur est présenté, toutes les qualitez qui l' accompagnent, et toutes les raisons de douter et de resoudre qui en peuvent naistre. D' où vient que leur resolution estant une fois prise, ils ne la quittent jamais, parce que ne pouvant plus trouver en cet objet une nouvelle apparence de bien ou de mal, qui leur face

changer d' affection, ni rien qui augmente leur connoissance, il faut de necessité qu' elle demeure tousjours la mesme, et que leur entendement et leur volonté soient inseparablement attachez à leur premier acte.

Les philosophes stoïques avoient à peu pres une semblable opinion de leur sage, et l' idée qu' ils en concevoient estoit si sublime, qu' elle n' a aucune proportion avec la bassesse de nostre nature. Il est vray que quelques-uns voulant expliquer favorablement l' intention de ces philosophes declamateurs, et mettre leurs maximes dans le sens commun, ont dit que le sage ne se repent jamais, et qu' il ne change jamais d' advis, à cause qu' il ne fait jamais de resolution absoluë, et qu' en tous ses conseils et en toutes ses promesses, il conclut tousjours avec cette tacite exception, si la chose demeure en l' estat ou elle doit demeurer, et si elle tient le droit chemin.

Faites donc que la chose ne se destourne point du cours qu' elle a

p316

pris : arrestez tous les accidens qui y peuvent survenir : conservez-la tousjours dans les mesmes circonstances : et si vous le faites, ne craignez point que le sage manque de son costé, ni que ce soit luy par qui commence le changement. Mais si le sujet varie, et s' il devient autre qu' il n' estoit, ne vous estonnez pas aussi que le sage le considere d' une autre façon qu' il ne faisoit pas, et qu' il quitte la constance, lors que la constance n' est pas bonne ; lors qu' elle cesse d' estre vertu ; lors qu' elle n' est plus rien qu' une obstination à faillir, et une dureté de courage. Cette mutation qui se fait en la matiere, et non pas en l' artisan, luy rendant sa foy, et le dispensant de sa parole, le met en liberté de changer d' advis, sans qu' il condamne pour cela son premier dessein, qui estoit tres-bon en sa saison, et qui l' est encore aujourd' huy, puisque la mesme chose retombant sous son eslection, et se representant à son jugement, il ne sçauroit encore ni mieux deliberer ni mieux se resoudre.

De cette sorte on peut sauver le paradoxe des stoïciens, et rendre plus humaine leur orgueilleuse philosophie : quoy qu' apres tout, je ne me mesle point des affaires de Zenon, ni de celles de Chrysippe : je ne pense pas estre obligé de garantir toutes les folies qu' ils ont dites de leur sage. Je demeure dans le portique, tant que le portique est raisonnable ; mais

j' en sors, quand il commence à extravaguer. Je puis alleguer les opinions des autres ; mais je ne suis responsable que des miennes, et ce sont celles-là qu' il me sera aisé de deffendre contre les attaques du chicaneur.

DISSERTATION 7

Il dit que je permets à Hydaspes de mal faire, à cause que je luy dis *que sur toutes choses il doit donner sa volonté à Dieu, et avoir pour le moins de bons desseins, s' il n' est pas en sa puissance de faire de bonnes oeuvres* . Il s' imagine que je luy donne permission d' aimer les femmes, à cause que je n' use point du droict de mari, ni n' entreprends sur le commissaire du quartier. Mais quoy qu' il die, et quoy qu' il s' imagine, je prie les equitables lecteurs de ne croire ni à ses paroles ni à ses imaginations. Chercher des exemples à Hydaspes, pour luy montrer que la vertu

p317

n' est pas impossible, et le renvoyer, comme je fais, à son confesseur, à qui appartient le gouvernement de sa conscience et la correction de ses moeurs, est-ce luy permettre de mal faire ? Se rendre agreable à un malade et ne le pas traiter d' abord avec le fer et le feu, est-ce estre d' intelligence avecque le mal ? Implorer le secours d' autruy en quelque entreprise, est-ce tesmoigner qu' on la veut rompre, ou faire voir qu' on ne la veut pas manquer ? Je suis à peu pres en semblables termes ; et me desfiant de mes forces, j' appelle à mon aide un plus fort que moy, entre les mains duquel je resigne Hydaspes. Je laisse à un autre l' honneur d' une conversion, dont je n' ay pû concevoir que le desir.

Cette conduite ne scauroit estre trouvée mauvaise d' un homme advisé, et personne ne me peut blasmer de ce que j' imite la nature qui va par degrez en la production de ce qu' elle fait, et ne forme pas les fruicts, avant que les semences soient jettées. On ne passe gueres d' une extremité à l' autre, sans sejourner quelque temps par les chemins : une parfaite vertu n' est pas l' ouvrage d' une journée : il est difficile qu' un seul coup puisse couper plusieurs testes. C' est pourquoy qui s' étonnera de voir que j' observe de l' ordre en l' affaire que j' ay entreprise, et que je commence par les bons desseins, pour venir aux bonnes oeuvres ? Qui

s' estonnera que je combatte aujourd' huy le vice contraire à la sobriété, et que je reserve l' incontinence à demain ? Je separe des ennemis, qui me donneroient trop de peine en foule, et dont j' auray meilleur marché, si je les attaque l' un apres l' autre. Je n' approuve point le peché, mais je souffre quelque chose de l' infirmité humaine. J' use de la police de Rome : je tolere ce que je ne puis corriger. Je ne descouvre à Hydaspes que la plus aisée partie de son devoir, et luy cache toute l' austerité de la vertu, afin de ne le pas rebuter dez la premiere leçon. Je ne donne point l' alarme à celuy que je veux prendre ; je l' avertirois de s' enfuir. Je l' embarque, sans luy declarer où je le mene ; et je luy feray faire un voyage, quoy qu' il ne pense que faire une promenade. C' est ainsi que la vertu se glisse et s' insinuë en l' ame des hommes. Il faut les tromper pour leur propre bien, et les engager par une action. Ce sera pour le moins un gage que nous aurons d' eux, que peut-estre ils ne voudront pas perdre, et qui les obligera d' achever le reste.

Discourons, puisque nostre prince le veut ainsi. Disons qu' il n' y a que ces philosophes extravagans que nous venons de quitter, qui puissent estre de contraire avis au nostre. Depuis la mort de Juste-Lipse, et de monsieur le garde des seaux Du Vair, il nous est permis de parler librement de Zenon et de Chrysippe, et de dire que les opinions de ces ennemis du sens commun, estoient quelquefois plus estranges que les plus estranges fables de la poésie. Selon leurs principes, non seulement tous les pechez sont esgaux, mais aussi ils sont inseparables, et ne marchent jamais que de compagnie. Parmi eux

p318

qui est larron est adultere ; qui est adultere est homicide ; qui est intemperant, est cruel. Il est impossible d' avoir une vertu, sans avoir toutes les autres ; d' estre juste sans estre vaillant ; d' estre liberal, et n' estre pas chaste. Ils meslent ce qu' ils devoient distinguer. Ils attachent par force des qualitez qui sont libres. C' est oster dans la morale les bornes que la raison y a mises, pour marquer la difference de chaque chose.

Nostre philosophie est moins entreprenante et moins ambitieuse. Nous tenons qu' il y a du plus ou du moins en quoy que ce soit. Nous croyons que la vertu fait un genre, qui comprend plusieurs especes ; qu' elle ne se

communique qu' avecque reserve, qu' il n' y a eu encore personne, à qui elle se soit donnée toute entiere. Mais en ce siecle, particulièrement, qui est la lie et l' impureté de tous les autres, n' appellons-nous pas parfaits ceux qui ont le moins d' imperfection ; ne mettons-nous pas les petits maux au nombre des biens ? Je reconnois le malheur de ma naissance, et nomme bienheureux ceux qui sont venus en un meilleur temps : il m' est advis pourtant que je ne suis pas le plus coupable de la corruption de celui-cy. J' ay de bons desirs, qui peuvent produire de bons effets : j' exhorte mon prochain à la mesme chose : autant de vices que je luy fais quitter, sont autant de pas que je luy fais faire vers la vertu ; de laquelle il sera tousjours moins esloigné au deuxiesme degré qu' au premier, et lors que son affection commencera à se remuër, que quand elle demeuroit immobile. Il faut que nostre volonté soit vertueuse, et nos moeurs suivront nostre volonté : il faut que le coeur reçoive la vie, pour la communiquer aux autres parties. Nous devons avoir de bons desseins, s' il n' est pas encore en nostre puissance de faire de bonnes oeuvres. On me reproche neantmoins d' estre tombé par là dans l' erreur des heretiques, qui tiennent que nous sommes inutiles à tout bien : et je ne le desadvouë pas, si donner sa volonté à Dieu, et avoir de bons desseins, sont choses qu' il faille appeller mauvaises, et qui soient hors de l' estenduë de ce bien, auquel les heretiques tiennent que nous sommes inutiles. Il y en a qui ont perdu le remors ; l' esprit de ceux-là est incurable : il y en a d' autres, dont le fonds de l' ame n' est pas gasté, et qui conservent au milieu du mal, la volonté de bien faire : ceux-cy sont capables des remedes, et dans la voye de salut ; et il me semble que je conseille à Hydaspes de ne point sortir de cette voye, quoy qu' il ne s' y avance pas, quand je luy dis qu' il doit avoir de bons desseins, s' il n' est pas en sa puissance de faire de bonnes oeuvres. Que si parmi les advis que je luy donne, il se trouve quelques termes peu serieux, et messeans à une personne grave : s' il est dit *qu' estre chaste c' est entreprendre sur la profession des femmes : que si Dieu nous vouloit empescher d' aimer ce qui est beau, il nous devoit faire aveugles*, etc. Je supplie le lecteur equitable de ne me vouloir rendre en cette occasion que justement ce qui m' appartient. Il considerera, s' il luy plaist, que je ne

puis pas estre tout ensemble moy et un autre. Il y a bien de la difference entre les objections qui me sont faites, et les sentimens que je puis avoir. Les difficultez que me propose un pecheur, ne sont pas des raisons dont je me sers, pour le confirmer en son peché. Et icy, comme ailleurs, le chicaneur use de sa bonne foy, et met en avant des accusations que je pourrois refuter par un desmenti, si je n' avois plus de civilité pour sa personne, qu' il n' a de respect pour la verité.

DISSERTATION 8

Vous me demandez de la part de six provinces, la relation de mes disgraces ; et voulez sçavoir de moy qui est cét homme qui court le monde sous un nom de guerre, et qui s' est masqué afin de faire du desordre plus seurement. Je vous accorderois, Menandre, ce que vous me demandez, quand vous ne seriez le solliciteur de personne, et vous auriez tout seul, le divertissement que vous desirez en compagnie. Il m' est pourtant bien doux de recevoir aujourd' huy avec vos prieres, celles de la moitié de la France. Ce m' est de la gloire d' estre plaint de tant de gens ; et quoy que principalement je me propose vostre satisfaction, je ne dois pas mespriser la curiosité de nos amis qui sont au delà de Loire. Puisqu' ils souffrent impatientement mon silence, et que vous dites qu' en premier lieu tout le Languedoc attend que je parle, il n' y a pas moyen de se taire plus long-temps, et je ne puis refuser aux souhaits de mon ancienne patrie, ce qu' on croit que je doive d' ailleurs à la consideration de mon propre honneur.

à la verité ce n' est pas une entreprise, ni commune, ni peu difficile, dans laquelle je m' engage. Il faut que je renonce à mes plus cheres et plus naturelles affections, et que je me separe en quelque façon de moy-mesme, pour me considerer comme personne estrangere. Il faut que je mette ensemble l' indifference avec l' interest, et que j' accorde deux choses contraires, pour vous rendre un fidele tesmoignage de ce qui se passe. J' espere toutefois de le faire, quelque difficulté que j' y trouve ; et de le faire, Menandre, quoy que sans chagrin en ce qui me touche, et sans trop de gravité où la matiere

n' en desire pas, neantmoins serieusement en ce qui regarde la verité, et dans l' extrême rigueur des loix de l' histoire.

Je ne veux pas dire que vous serez tout mon peuple et tout mon theatre : ce mot n' exprime pas assez l' estime que je fais de vostre merite : mais vous serez toute ma cour, et tout mon senat. J' auray perpetuellement les yeux sur vous, et m' imagineray aussi que vous m' observez sans cesse, de peur de mal user de la liberté de la solitude, et de faillir en vostre presence. Vous verrez mon ame jusques au fond ; et j' ose me promettre que vous ne la verrez pas en mauvais estat, et n' y trouverez pas beaucoup de desordre. Je tascheray de conserver dans le progres et jusqu' à la fin de cette relation, le mesme temperament d' esprit que j' y apporte en la commençant. Je garderay, s' il est possible, la neutralité en ma propre cause, et ne vous dissimuleray point d' abord, que cét ennemi qui m' a declaré la guerre ne soit un puissant et redoutable ennemi ; n' ait du credit et des forces, sans parler de ses artifices et de ses ruses.

Il regne, Menandre, deçà et delà les Alpes. Il commande à un grand peuple ; qui jusques icy s' est conservé sans tache dans la corruption des derniers siecles, et a fait plus particuliere profession de ces vertus secrettes et cachées, qui sont connuës de Dieu seul, que des autres esclatantes et publiques, qui sont estimées des hommes. La science de ces gens-là estoit de sçavoir Jesus Christ crucifié. Ils se servoient de leurs mains, pour les lever au ciel dans l' ardeur de la priere, et non pas pour escrire des satyres. Toutes leurs guerres se faisoient contre leurs propres passions, et leurs autres ennemis invisibles. Ils s' abstenoiënt mesme des viandes permises ; tant s' en faut qu' ils voulussent devorer les innocens. Ils ne disputoiënt pas de la gloire du bien dire avec les polis, ni du raffinement du point d' honneur avecque les braves : mais ils pouvoient disputer de la simplicité avec les enfans, et de la pureté avec les anges.

Je pense qu' à les considerer en general, tout ce que je viens de dire est encore. Les choses presentes n' ont point receû parmi eux de visible alteration ; et je parle seulement du passé, à cause qu' on en peut parler avec certitude, et que rien n' est assuré sur la terre que ce qui n' est plus. Je croy qu' ils n' ont changé ni de loix ni de coustumes, qu' ils ne se sont point relaschez de l' ancienne vigueur de leur discipline, et que leur legislateur n' a rien eu de plus parfait en son intention, que ce que nous remarquons en leur vie.

Il est vray que depuis quelque temps quelques-uns d' entre eux ont voulu plus faire que leur devoir : ils ont voulu allonger un peu leurs chaisnes ; et embellir leur solitude ; et resjouir leur severité ; et s' apprivoiser avecque le monde. Ils ont essayé d' adjouster à la solidité de leur vertu les graces et les ornemens qu' ils ont creû manquer à la rudesse de leurs premiers peres. Diray-je nettement ce qui en est ? Il leur a semblé que la meditation des divins mysteres, la lecture des saintes

p321

escriptions, et les autres exercices de pieté, ne les occupoient pas suffisamment, et qu' apres avoir satisfait à toutes les obligations de leur regle, ils avoient encore des heures de reste, pour faire des vers, pour lire des comedies, et pour examiner mes ouvrages.

Un d' eux particulierement a eu le loisir d' en compter toutes les lignes ; et ne pouvant souffrir cét esclat je ne sçay quel, qui me rend plus visible que je ne veux, et cette reputation incommode, que je changerois de bon coeur avec le repos de ceux qui ne sont connus de personne, il s' est resolu de me la faire perdre, comme une possession mal acquise, et que j' avois usurpée, ou sur luy, ou sur quelque autre grand personnage de nostre temps. Il a entrepris de supprimer un nom, dont on luy rompoit la teste ; et de parler plus haut que la renommée ; et d' obliger tout un royaume de se desdire.

Pour cét effet, Menandre, apres avoir consulté ses lieux communs, et pris les advis d' un homme, qui n' avoit gueres de commerce avec les bons religieux, et de qui on peut dire sans l' offenser, que la memoire n' est pas en benediction parmi les justes, il envoya par ce mesme homme à Paris, l' inventaire de beaucoup de pieces qu' il disoit que j' avois prises : il fit une amitié tres-estroite avecque luy, ou plustost une conspiration contre moy ; et se servit de ce fameux delateur, pour publier que je jouissois du bien d' autruy ; et que si j' estois obligé de rendre tout ce qui n' estoit pas à moy dans mon livre, il ne me demeureroit que les si, les car, et les mais, ce sont ses mesmes termes, dont la propriété ne me pût estre debatuë, et que quelqu' un n' eust droit de me demander. L' excellent homme, qui embrassa en ce temps-là ma deffense, à qui on ne sçauroit rien reprocher que d' avoir eu des sentimens trop relevez d' une personne

fort mediocre, et de m' avoir aimé avec plus de passion qu' il n' en faut, pour juger sainement de ce qu' on aime, respondant aux objections de mes autres adversaires, ne manqua pas de faire voir à cettuy-cy, par la montre et par la conference des choses saisies, que j' estois innocent du vol dont il me vouloit accuser. Il luy fit voir la difference qu' il y a entre les exemples qui se trouvent en ce monde, et les idées qui ne se trouvent qu' au ciel ; entre les simples copies, et les seconds originaux ; entre la servitude de la dépendance, et la noblesse de l' emulation ; entre suivre quelqu' un pas à pas, comme son valet, et courir dans la mesme carriere, comme son rival.

Il luy expliqua fidelement les auteurs qu' il avoit alleguez au hazard, et qui souvent ne disoient rien moins que ce qu' il vouloit leur faire dire. Il luy montra que par la lecture indiscrete de force livres il avoit fait force hostes et peu d' amis ; et qu' il devoit plustost passer pour vagabond, que pour homme qui a beaucoup veû, et pour confus que pour docte. Il l' obligea enfin d' advouër, si l' illusion luy a pû laisser quelques raisonnables intervalles, que ses yeux charmez luy representoient

p322

deux Thebes et deux soleils ; que tous les objets luy paroisoient doubles ; que la pluspart du temps dans cette fausse conformité qu' il s' estoit imaginée, il n' y avoit rien, qui fust ni le mesme, ni le semblable, ni l' approchant ; et qu' il falloit ou qu' il fist semblant presque tousjours d' ignorer sa propre langue, ou qu' il n' eust pas une parfaite connoissance des estrangeres.

Voilà, Menandre, la source et le principe de tous mes maux : voilà l' estincelle qui a fait un embrasement. Voilà ce qui a noirci l' innocence de ma vie passée ; ce qui m' a rendu coupable de mille crimes ; ce qui m' a mis un general en teste, et ses troupes sur les bras. Il s' est pris à moy de la passion de mon ami : il a creû que son autorité avoit esté violée en la personne d' un de ses sujets. Et comme c' est l' ordinaire des souverains, d' estre plus delicats et plus sensibles que les autres hommes, et d' estimer beaucoup les moindres injures qui leur sont faites, il a relevé d' un esprit ennemi, deux ou trois mots indifferens tombez sur le papier sans mauvais dessein, et en a poursuivi la reparation par des voyes estranges. Si estranges certes, et si inouïes, qu' à considerer, sans

me connoistre, l' horreur des supplices qu' il me destine, et le peu de soin qu' il a de retenir son ressentiment dans les bornes qui sont prescrites par l' evangile à la cholere chrestienne, on s' imaginera que mon ami et moy avons voulu mettre le feu à toutes les maisons de son ordre, ou empoisonner toute l' eau de leurs fontaines.

Parce que je ne suis pas encore mort, il fait des exclamations continuelles contre le temps et contre les moeurs. Il implore le secours des loix, et demande qu' est devenuë la severité des jugemens, et se plaint de l' indulgence et de la molesse des magistrats. Il crie tant qu' il peut, que l' autorité publique n' a plus de force ; que l' espée de la justice n' a plus de tranchant ; que je dois mon salut à la corruption de mon siecle. à chaque feuillet il s' arme de nouveaux aiguillons, et une nouvelle fougue l' emporte. Depuis que l' on parle et que l' on escrit, il ne s' est point veü d' eloquence si aigre, ni d' orateur si piquant. Les plus mesdisans poëtes iambiques ont esté des flateurs comparez à luy. Il fait profusion de toutes les figures injurieuses, et de tous les termes scandaleux. Il en a un magasin, qui ne se vuide jamais, quoy qu' il en prenne tousjours.

Mais parce que vous n' avez pas eu la curiosité de considerer ces belles choses au lieu où il les a estalez, je suis d' advis d' en desplier icy quelques-unes. Et certes elles m' appartiennent si peu, que je ne craindray point de vous en faire un extrait, sans rien desguiser, comme j' ay resolu de vous rapporter de la mesme sorte ses principales accusations ; afin, Menandre, que leur extravagance me justifie ; et que le recit en soit la refutation ; et que vous ayez sujet de vous escrire à toutes les lignes ; c' est le roman mesdisant, et non pas l' histoire veritable de mon ami.

p323

Il m' appelle execrable, detestable, abominable ; et me donne pour epithetes ordinaires, quatre ou cinq de ces vilaines rimes, dont le seul son pourroit effrayer les bonnes gens, et mettre l' allarme en mon voisinage. Il fait de moy un impie, un ennemi du genre humain, un corrupteur de la jeunesse, un perturbateur du repos public, un criminel de leze majesté divine et humaine. Outre cela, afin d' esviter, à mon advis, la repetition des mesmes termes, et de changer la face de son discours, il me traite d' infame, de profane, d' epicurien, de Neron, de Sardanapale. Sa cholere passe plus avant :

elle va jusqu' à furieux et jusqu' à demoniaque. Et quand quelquefois il veut s' adoucir, et apporter du temperament à la violence de son esprit ; apres que la grande esmotion est passée, et qu' il semble que le calme soit revenu, pour se reconcilier avecque moy, il dit que je suis un sot et un ignorant.

Cette moderation, Menandre, de laquelle fort peu de gens se louëroient, ne luy dure pas long-temps. Il ne peut estre entierement satisfait que je ne sois l' objet d' une persecution universelle, et que sa passion particuliere ne devienne la cause publique. Il suscite donc des pays et des nations entieres, pour attaquer un homme seul, et tirer raison d' une offense qu' il n' a point receuë. Pour quelque mot, ou mal entendu, ou expliqué malicieusement, ou allegué de mauvaise foy, il propose une ligue generale contre moy, dans laquelle il pretend de faire entrer le pape, le roy, les venitiens, et les autres potentats de la chrestienté. Et tout cela luy manquant, comme il n' y a gueres d' apparence que de si justes puissances se remuënt pour une si mauvaise querelle, plustost que de me laisser vivre, il passe du costé des protestans, et prend le parti des vrais et naturels ennemis de nostre eglise, afin de les avoir favorables à son dessein : tout prest encore d' appeller le turc, et de s' allier des infideles, pourveu qu' il me perde, et qu' il se venge.

Ce n' est pas assez, Menandre, et sa vengeance n' est pas satisfaite de tant de guerres. Outre l' estrangere et la civile, il a entrepris de m' en donner une domestique, et d' adjouster mon propre pere à mes autres ennemis. Pour m' oster l' esperance de cette unique protection, il m' accuse de l' avoir offensé, et tasche de me rendre aupres de luy les plus mauvais offices qu' un bon fils pourroit recevoir d' une marastre. Il ne tient pas à luy qu' on ne commence mon proces par l' exheredation, et que d' abord je ne sois frappé de cette foudre de la puissance paternelle, comme la nomment les jurisconsultes. Quelle pitié, s' il en estoit creû, d' estre ainsi chassé de ses foyers domestiques ; de ne trouver point de seureté parmi les siens ; de n' avoir point de retraite, ni de lieu de franchise en toute la terre !

J' escriis une lettre de galanterie, que je datte d' un pays perdu, où je declare qu' il n' y a que de l' air, une riviere, et d' autres choses qui ne parlent point. Je le represente comme une partie condamnée par la

nature, et retranchée du reste du monde. Je dis que pour trouver un homme il faut faire plus de dix journées hors de ce pays. Mais au mesme endroit en termes expres je nomme ce pays les antipodes ; et partant je laisse à conclure à qui sçait lire, qu' il doit estre beaucoup plus esloigné de la France, que la coste de la mer glaciale, et que les deserts de l' Arabie. Mon accusateur franchit toutes ces precautions, que j' oppose à ces mauvaises pensées. Il soustient en despit de mon sens et de mes paroles, que ce lieu inconnu et si esloigné de la France, c' est la maison de mon pere ; que ces antipodes sont en Angoumois, et que cherchant un homme hors de là, je veux dire finement que mon pere n' est pas homme.

Jamais docteur entendit-il mieux que luy l' art des consequences, et en tira-t-il de plus droites et de moins forcées ? Bien m' en prend que je ne sois pas marié ; et je croy que ce fut mon bon ange qui m' inspira le desir du celibat. Asseurément si j' avois changé de condition, il me mettroit mal avecque ma femme, et le divorce seroit le moins que j' aurois à craindre de ses artifices. Mais il se propose bien pis que de brouiller une petite famille : une femme luy manquant pour me donner de la peine, il anime et sollicite toutes les autres à m' oster la vie.

Vous sçavez, Menandre, qu' il ne fust jamais d' estat bien réglé, où elles ne fussent dispensées d' aller à la guerre, et qu' estant exemptes des fonctions civiles, elles doivent l' estre beaucoup plus raisonnablement des actions militaires. La nécessité publique mesme, qui a mis quelquefois les armes entre les mains des prestres et des vieillards, n' a point encore enrollé les femmes, et les a toûjours laissées au logis, pour faire des voeux, et pour demander à Dieu la victoire. Mon ennemi n' a point d' esgard à cela. Il les arme en France, apres une si longue et si legitime paix dont leur sexe jouïssoit, et s' imaginant que son interest leur doit estre plus cher que la liberté de leurs maris, et la deffense de leur patrie, il desire que pour l' amour de luy, elles pechent contre toutes les regles de la bienséance ; qu' elles perdent les vertus qui leur sont propres ; qu' elles renoncent à la douceur de leur naturel, et à la tendresse de leur complexion ; et qu' elles viennent en troupe me crever les yeux avec la pointe de leurs aiguilles.

Vous direz peut-estre, qu' il est trop cruel : mais il se reprend bien-tost d' avoir esté si clement, et de s' estre contenté de si peu de chose. Cette premiere peine, dont il conseille l' execution à des personnes

extrêmement douces, luy paroissant trop legere, il change incontinent d' advis. Il trouve plus à propos que ces mesmes personnes me mettent en pieces ; et pourveu que cela soit, il ne se soucie point que je passe pour Orphée, ni qu' elles soient prises pour des bacchantes.

En quoy il faut advouër que sa passion l' aveugle d' une estrange sorte, puisqu' il outrage celles qu' il a dessein de favoriser. Il ne prend pas garde sans doute au tort qu' il leur fait par une si desavantageuse comparaison ;

p325

et ne voit pas qu' il leur propose à imiter une action odieuse à tous les siecles, et que l' antiquité a estimée si noire et si criminelle, qu' encore du temps de Plutarque, les thraciens battoient leurs femmes un certain jour de l' année, pour venger l' enormité de ce meurtre, et pour faire satisfaction à la memoire d' Orphée. Apres un exemple si illustre, et si judicieusement allegué. Jugez, Menandre, qui est le plus civil en cette occasion, et qui oblige le plus les dames, de luy ou de moy ; luy qui les appelle sorcieres et furieuses, et moy qui à son dire ne les appelle pas belles et sçavantes ?

Je suis toutefois digne de mort : il n' y a point moyen d' esperer de grace, parce que j' ay donné mon approbation aux esprits et aux visages de delà les monts, et que j' ay plus loüé les italiennes que les françoises. Ce candiot en fut bien quitte à meilleur marché, pour avoir adjudé à Thetis l' avantage de la beauté, qu' elle disputoit contre Medée. Car celle-cy picquée de l' injustice qu' elle creût avoir receuë, se contenta de s' en plaindre, et de dire ces paroles, qui depuis ont eu force de proverbe, les candiots sont tousjours menteurs. Et ce poëte qui perdit la veuë, pour avoir mesdit de la belle Heleine, la recouvra aussi-tost qu' il s' en fut desdit ; reconnoissant veritablement par là que la beauté est sacrée, et qu' on ne peut l' offenser sans estre profane ; mais esprouvant aussi qu' elle n' est pas vindicative, et qu' on peut l' appaiser par la repentance. Il n' y a point pour moy de ces bontez-là, et il ne me serviroit de rien de crier mercy, ni de m' offrir à chanter palinodie. On veut mes yeux et ma vie pour l' expiation de la faute que j' ay faite.

Or, Menandre, vous considererez icy, s' il vous plaist, combien la pensée de l' homicide devroit estre

esloignée d' une profession, qui dans ses premiers commencemens n' approuvoit pas mesme le meurtre des bestes. Vous remarquerez, sans prendre les choses de si haut, que celuy qui me veut faire tant de mal ; qui est si alteré de mon sang ; qui conclut tant de fois à la mort d' un innocent, porte un caractere, qui ne luy permet pas mesme de condamner les coupables. Et si les saints canons declarent un clerc irregulier, pour avoir assisté à l' execution d' un criminel ; dites-moy, je vous prie, quel nom doit avoir un religieux, qui de son autorité privée s' establit juge de la vie des hommes ; qui prononce et signe des arrests de mort ; et se rend ingenieux à inventer de nouveaux tourments pour me punir ; moy qui vis dans l' ordre de la police, et qui au pis aller, ne suis coupable que de certains mots qui ne luy plaisent pas, et de quelques mauvaises hyperboles ?

Il me semble qu' en pareils crimes la volonté demeure innocente. Ce ne sont pas pechez d' injustice, ce ne sont que pechez d' infirmité. Et considerant les hommes en leur profession, plustost qu' en leurs moeurs ; me prenant aujourd' huy pour orateur, quoy que tres-indigne, et vous regardant au nombre des poètes, où vous avez un rang honorable, je

p326

soustiens que ni mes fautes, ni les vostres, ni celles des peintres, ni celles des musiciens mesmes, quoy que Platon puisse dire, ne sont pas fort dommageables à la republique. Comme les conseillers des princes, et les generaux de leurs armées n' en sçauroient faire de petites, il ne nous est pas permis d' en faire de grandes.

Nous pouvons faillir deux fois, Menandre, et deux mille fois, si vous le voulez, sans que la société civile en reçoive de prejudice, ni que la consequence en soit dangereuse. Rien n' empesche qu' un mauvais orateur ne soit un bon citoyen. L' autorité d' Hermogenes n' est point reconnuë en ce royaume, et encore moins celle de Dionysius Longinus. Ce n' est pas estre rebelle que de leur desobeir : ce n' est pas violer les edits que de faillir contre leurs preceptes. Et si j' ay heurté par mesgarde quelques regles de peu d' importance d' un art que les enfans des hommes ont inventé, il ne falloit pas pour cela que le successeur de tant de saints choquast de dessein formé les maximes fondamentales d' une doctrine, que le fils de Dieu a enseignée ; ni qu' il oubliast les loix d' amour

et de charité, dont toutes les escritures sont pleines ; ni qu' il se dispensast des constitutions de l' eglise, qui luy deffendent toute sorte de violence, voire mesme la juste et legitime.

J' ay tort neantmoins de m' arrester sur de si legeres considerations, et de vouloir mettre dans le droit commun une personne privilegiée. Les loix n' ont pas esté faites pour ceux qui les font, et s' ils leur avoient obey, ils croiroient que de princes ils seroient devenus sujets. Cetuy-cy n' ignore pas l' estenduë de son pouvoir, et les avantages de sa condition. Il luy a esté dit à son avenement à la couronne que rien n' oblige les souverains. Sur ce fondement il tient que la franchise, la sincerité, la bonne foy sont des vertus d' une personne privée, et laisse au vulgaire toute cette partie de la morale, comme la moins noble et la plus basse. Et bien qu' il soit vray, que si nous ne voulons faire de courtoisie à nos ennemis, nous leur devons pour le moins quelque justice ; et qu' il y a un certain point, au delà duquel la prudence se change en tromperie, et la vaillance degenerate en cruauté : il ne sçait ce que c' est de s' assujettir à de si scrupuleuses maximes. Il pense que les mauvais moyens sont bons, s' ils le peuvent conduire à sa fin ; que tout est juste pour la victoire ; et qu' il n' importe qu' on use de trahison, qu' on m' assassine, qu' on me tuë par derriere, pourveu que je meure.

Il est certain qu' il ne s' est jamais ouï parler, je pourrois dire d' une infidelité, mais je laisse les mots les plus propres, pour prendre les plus doux, aimant mieux m' expliquer imparfaitement, que de ne pas porter assez de respect à la qualité de mon ennemi : il ne s' est point, dis-je, ouï parler d' une hardiesse à se servir de toutes sortes d' avantages pareille à la sienne.

Les sophistes n' ont point d' argument captieux ; les chicaneurs n' ont point de surprises ; les basteleurs n' ont point de tour de souplesse,

p327

qu' il n' employe contre moy en cette occasion. D' une proposition veritable il tire le plus souvent une fausse consequence. Il est toujours mauvais interprete de mes bonnes intentions. Il donne à tout ce que je dis, un sens contraire à celui que j' ay, et fait par tout l' embarras qu' il ne trouve point. Il ne se souvient pas que dans le deuteronomie il y a une

expresse malediction de Dieu, contre ceux qui mettent des pierres dans le chemin des aveugles ; et ne songe pas par consequent quel compte il aura à rendre à la justice divine, pour avoir esté cause que ce qui estoit uni, est devenu raboteux ; pour avoir fait d' un chemin un labyrinthe ; pour avoir mis des pieges de tous costez, afin de faire choir tous les simples.

Vous connoissez bien une figure, qu' on nomme vulgairement ironie. C' estoit la bien-aimée et la favorite de Socrate ; et on a dit que c' eust esté sa propre fille, il n' eust pas eu plus de passion pour elle qu' il en avoit. Il est tres-asseuré que nos plus tristes philosphes l' ont soufferte, je parle des philosphes chrestiens ; que pas un d' eux ne l' a condamnée, et que quelques-uns en ont laissé des exemples. Si toutefois il m' arrive par malheur de m' en servir apres eux, mon accusateur en prend acte à l' heure mesme, et appelle des tesmoins, afin que je ne m' en puisse pas desdire. Il pretend que j' en dois garentir la verité en toute son estenduë, et que je dois faire bonnes toutes mes paroles, comme si toutes mes paroles estoient des articles de ma confession de foy, ou des clauses de mon testament.

Il exerce une inquisition à Paris, qui seroit insupportable à Madrid. Et quoy que le rire soit presque aussi propre et aussi naturel à l' homme que le raisonner, et qu' ainsi la raillerie ne luy doive gueres estre moins permise que le stile serieux ; ce fascheux reformateur de nos moeurs et de nostre usage, ne me donne jamais cette permission. Il veut m' obliger à une eternelle gravité ; et prenant tousjours au criminel ce que j' escriis de plus innocent, il me traite avec tant de rigueur, qu' à moins que de devenir muet, ou de se faire entendre par signes, il seroit impossible à un beaucoup plus adroit que je ne suis, de ne pas tomber dans les filets d' une si nouvelle dialectique.

Encore que cette severité soit extrême, il n' a garde de s' arrester là : il se permet bien d' autres choses non seulement contre l' equité, et contre l' honneur, mais aussi contre le droit des gens, et contre la justice naturelle. Vous vous souvenez, Menandre, de ce pauvre innocent de l' année Mdcxx dans les hardes duquel on avoit mis de la fausse monnoye, pour le convaincre d' un crime qu' il n' avoit point commis. Je suis aujourd' huy en la mesme peine : mon calomniateur tire de je ne sçay où un manuscrit deshonneste, qu' il feint d' avoir trouvé parmi mes papiers, et le produit sous mon nom, afin que je porte la peine du peché d' autruy. Il me donne un enfant, qui n' est ni à moy ni à mes

amis, ni à mes voisins ; et par une estrange
supposition de part, contre laquelle crient toutes les
loix, il m' attribué le

p328

monstre dont peut-estre il est le pere. Que n' ose-t-il
point, et que ne fait-il apres cela ; quel scrupule
peut retenir une ame si entreprenante et si
audacieuse ; une ame, qui prend le vray et le faux, le
permis et le deffendu, pour la mesme chose ?
Il fait un ravage et une desolation dans mes escrits,
qui est au de-là de toute creance. Il renverse, il
arrache, il transporte tout. Il ne laisse rien d' entier
ni de reconnoissable. Il retranche ce qui est bon, et
ajouste ce qui ne l' est pas. Il me couvre tout de
blessures et d' emplastres ; me desfigure de telle
sorte, que j' ay peur de moy-mesme, quand je me regarde
dans son livre.

Que si un sourci coupé change toute la forme d' un
homme, et fait perdre au corps toute sa beauté, quoy
qu' il ne perde pas une seule de ses parties ; et si
une pierre estant destachée de sa voûte, l' edifice
entier tombe par terre, et on ne voit plus qu' une
confusion de materiaux, et de miserables ruines, où
l' on voyoit auparavant des chef-d' oeuvres de l' art, et
une parfaite architecture ; je vous laisse à penser que
peuvent devenir mes pauvres lettres, apres que mon
ennemi les a toutes desmembrées ; qu' il leur a osté
jusques aux moindres traits et à la ressemblance de
leur premier estre ; et que par la nouvelle forme qu' il
leur a donnée, de mon ouvrage il en a fait le sien.
J' ay bien ouï parler de certains frippiers des vers
d' Homere, et de ce que l' antiquité a entendu par
Homerocentons. J' ay appris de Tertullien, que
semblables ouvrages de marqueterie ont eu l' approbation
de leur siecle, et que la Medée que Geta avoit bastie
de l' assemblage et de l' ajustement des paroles de
Virgile, estoit une piece ingenieuse, et qui merita
l' estime publique. Moy-mesme je ne desapprouvay pas
cette sorte de jargon, la premiere fois qu' on la
debita, et ne m' opposay point à la recreation du
peuple, bien qu' on le voulust resjouir à mes despens.
Je ne trouvay pas, à dire le vray, que ce fust une
invention mal-plaisante. Et encore aujourd' huy me
ressouvenant qu' il a esté permis à la poësie, de faire
le corps d' Agamemnon des yeux et de la teste de
Jupiter, des reins et des muscles de Mars, des
espaules et de la poictrine de Neptune, je souffre

que ce que j' ay dit d' un prince estrange, d' un cardinal françois, d' un vieillard et d' un enfant, entre en la structure de cét admirable composé, que represente mon accusateur sur la tribune aux harangues. Mais, Menandre, il y a un degré où la patience estant arrivée, elle a droit de dire, c' est assez. Outre que caresme-prenant ne doit pas durer toute l' année, et qu' on se saoule de la licence ; ce n' est plus mascarade ni passe-temps, quand on cache du fer et du poison sous sa robe. Il ne faut pas que les jeux soient inhumains, ni que la raillerie soit teinte de sang. Il ne faut pas qu' une farce, qui n' a pas esté desagréable, passe pour une legitime accusation ; ni que les visages enfarinez soient receus en tesmoignage ; ni que les honnestes gens me condamnent, parce que mon ennemi les a fait rire.

p329

Si la liberté dont il abuse, estoit receuë dans la commune société, et s' il estoit permis de mettre ainsi en pieces les choses entieres, nous n' aurions plus dans le monde que des mazures, des debris, et de la poussiere. S' il estoit loisible de prendre la doute pour la decision ; de faire l' affirmative de la negative ; de tirer une demy-periode du commencement d' un discours ; de choisir ailleurs une sentence imparfaite ; et d' attacher tout cela ensemble avec une liaison ridicule ; il ne sortiroit rien de si pur de l' esprit humain, qui ne se gastast par un attouchement si contagieux. Il n' y auroit rien de si bien fortifié dans l' empire de la raison, qui fust asseuré de durer un jour, et qui pust tenir devant le general qui me fait la guerre.

Par ce moyen, Menandre, chaque chose deviendra une autre. Personne ne pourra ni se conserver, ni se connoistre : tout s' en va changer de nom. Il n' y aura plus de difference entre l' orthodoxe et l' heretique. Il n' y aura plus de livre qui soit de l' advis de son authour, ni d' authour, qui ne desavouë son livre. à la verité les philippiques de Ciceron feroient une bonne oeuvre, se refutant ainsi elles-mesmes ; parce qu' elles reconcilieroient le proscrit avec le tyran ; mais d' autre part, si on mettoit Plin à une pareille torture, il se desdiroit de ce qu' il a dit du meilleur prince du monde, et Trajan n' auroit plus de panegyrique. Par cette profane et dangereuse licence S Augustin tomberoit encore en sa vieille erreur, et repasseroit du costé des manichéens. L' alcoran mesmes

de cette façon se pourroit trouver dans la bible : et qui ne sçait pourtant que cette-cy est une lumiere descenduë du ciel, et celui-là une vapeur sortie de l' abysme ; que ce sont deux escritures directement opposées ; et que l' une est la parole de dieu immortel, et l' autre le songe d' un meschant homme ? Voulez-vous sçavoir une fois pour toutes le sentiment que j' ay de cét art honteux, et indigne de l' occupation des personnes serieuses ? Ce sont des ruses et des stratagemes de college ; mais la cour qui est si fine, s' y laisse neantmoins attraper. Ce sont des illusions et des enchantemens pour les ignorans ; et le malheur est que ces messieurs remplissent les villes et les provinces. Ce sont des anagrammes des livres, comme il y a des anagrammes des noms. Il se fait une dislocation generale de tout le corps de l' oraison, et un renversement de lignes et de periodes, comme de lettres et de syllabes dans l' autre espace moins estendu. Cela est trouvé beau et mysterieux par les enfans : mais ils ont la mesme passion pour leurs poupées : ils font mystere de tout ; et je ne m' estonne pas que ceux-là admirent les petites subtilitez, qui ne connoissent pas encore les grandes.

Pour moy, Menandre, si de semblables moyens m' avoient reüssi, et si j' avois gagné ma cause par des voyes si peu honnestes, je suis tres-asseuré que je n' obtiendrois pas de ma conscience, la faveur que j' aurois receuë de mes juges ; et que le regret d' avoir fait une supercherie,

p330

ne me permettroit jamais de me resjouir de ce qu' elle m' auroit heureusement succédé. Il me sembleroit que cét ancien auroit parlé à moy quand il dit à cét autre, qui emporta le prix sur luy par brigue et par faction, n' as-tu point de honte de m' avoir vaincu ? Je pourrois avoir persuadé tout le monde ; mais je ne me serois pas persuadé moy-mesme. La verité que je sçauerois, m' osteroit le plaisir d' estre trompé, et de pouvoir croire mon propre mensonge ; et toutes les fois qu' on m' estimeroit habile homme, un secret remors me reprocheroit au dedans que je suis un imposteur. Mon accusateur n' est pas si scrupuleux, ni si difficile à se contenter. Il adjouste foy le premier à la fable qu' il a inventée, et sa fourbe devient incontinent son erreur. Il se laisse flatter grossierement à deux ou trois mauvais poètes de son parti, qui sont les enfans perdus de son livre, et que vous verrez immediatement

apres sa preface. Ils font des vers à faire compassion, et ne seroient pas seulement capables de rendre la verité vray-semblable ; bien loin de pouvoir oster à ce qui n' est pas vray, l' apparence du mensonge. Toutefois sur leur parole il s' appelle luy-mesme sans ceremonie, le premier homme de nostre temps, et se fait imprimer avec cét eloge.

Ce sont eux qui luy ont donné le nom de grand ; et l' ont adjousté aux Alexandres, et aux Pompées ; aux Charles, et aux Henris. Ce sont eux qui l' ont les premiers traité de divin, et ont opposé à mon execrable et à mon detestable, son incomparable et son admirable. Il tient d' eux ses qualitez et ses titres ; il fonde son droit sur leur tesmoignage. Et à cause qu' ils jurent par toutes leurs muses, qu' il est le vray Hercule gaulois, et qu' il n' est point d' autre monarque de l' eloquence que luy, il conclut delà que j' estois un usurpateur, et qu' il m' a chassé de son estat.

Ensuite de cette mauvaise cajollement, il y a plaisir de le voir posseder une idole, et jouir paisiblement de la victoire qu' il a songée. Il reçoit les acclamations de ses sujets, et les complimens de ses alliez, avec des transports de joye, qui ne sont connus qu' aux liberateurs de la patrie, ou aux conquerans du país de l' ennemi. Il attend les remercimens des aveugles et des fous, à qui il pense avoir rendu l' usage des yeux et de la raison, que je ne pensois pas leur avoir osté. On l' a asseuré qu' il avoit gueri un nombre infini de malades ; qu' il avoit desenchanté la cour ; qu' il avoit desabusé les provinces ; et il n' a pas eu beaucoup de peine à le croire.

Le bruit que ses flateurs font autour de luy, l' empesche d' ouïr les reproches que sa conscience luy pourroit faire ; ou plustost il est le pire de tous ses flateurs, et la satisfaction qu' il a de soy-mesme, ne souffre point les reproches de sa conscience. Quelqu' un m' a dit qu' il ne sent pas une seule pointe de synderese, et qu' il a perdu jusqu' aux marques de sa profession, et jusqu' à l' apparence de l' humilité : mais moy qui ne vais pas si avant, je me contente de vous dire, qu' il n' est plus à l' abri

p331

de la vanité du siecle, dans le port de la sainte solitude, ainsi que parlent les anciens peres. Il est bien loin de là, qui s' emporte dans les nuës, et reçoit à pleines voiles le vent que luy donne la

tempeste qu' il a excitée.

Je n' ay rien, Menandre, de secret pour vous : je vous fais sçavoir le serieux, et ne vous cache pas le ridicule. Mais il me semble que la liberté de nostre entretien, et les loix de la narration me le permettent. Il n' est pas necessaire que les accusations soient en cholere par tout, ni que les apologies soient toutes tristes. Et quand j' agirois devant un tribunal plus severe que le vostre, la rigueur du genre judiciaire ne m' obligeroit pas à supprimer les intermedes agreables, qui peuvent se rencontrer dans les matieres tragiques.

Sçachez donc que l' Hercule gaulois, non seulement souffre volontiers qu' on luy ait donné ce nom de guerre, mais se persuade quelquefois dans la complaisance que luy rend son imagination, que c' est luy que Lucien a prophetisé, et non pas un autre qu' il a décrit. Si on parle de l' or de son stile, et des chaisnes de ses argumens, il sousrit à celui qui parle, et consent de la teste à ce qu' il dit. Le moyen de l' obliger en se mocquant de luy, c' est de s' en mocquer en le loüant. Il ne se deffend plus quand on l' attaque par cét endroit de l' ame, où reside l' amour et l' estime propre. Et quoy que ce ne soit gueres la coustume des saints, de se faire peindre, non plus que de se regarder au miroir, neantmoins depuis son memorable combat, se trouvant plus beau qu' auparavant, cette fantaisie luy est venuë.

Son portrait se montre par rareté dans une maison des galleries du Louvre : il est de la main du peintre des heros et des heroïnes, et fait si au naturel, qu' il ne luy manque que la parole. Encore quelques-uns disent que ce silence n' est pas tant un defaut de l' art qu' une des proprietes de mon adversaire ; et que lors qu' il plaidoit au parlement, ou qu' il preschoit dans le chapitre, car il a esté advocat et predicateur, il avoit de coustume de tenir ainsi sa gravité, et de conclure souvent, sans avoir rien dit.

Les mesdisans prennent plaisir de s' esgayer là-dessus, et alleguent entre autres exemples ce rhetoricien muet, si mal traité par le poëte Ausone, et sur la peinture duquel il se jouë ainsi à la fin d' une epigramme.

Qu' est-ce que fait Rufus dans sa chaise ? La mesme chose que dans son portrait. Je n' ay pas creû vous devoir celer cette aventure, qui est arrivée au pays des epigrammes, puisque vous regnez en ce pays-là, et qu' il est juste par consequent de vous rendre compte de toutes les choses qui s' y passent.

Tant-y-a, Menandre, qu' il faut n' estre pas de la cour, et n' avoir point de belle curiosité, pour n' avoir pas

veût la figure de ce redoutable prince. Ceux qui ont des cabinets, ou qui sont touchez de l' amour des choses rares, en prendront un de ces jours des copies : elle aura bien-tost rang parmi celles des neuf preux ; et on n' attend que l' autre

p332

tome dont il me menasse, c' est-à-dire, le coup de la mort qu' il me doit donner, pour y faire mettre cette superbe inscription, au prince tel, le dompteur des monstres.

Ne pensez pas que je me mocque, ni que je vous en veuille faire accroire. En tous les lieux de son obeïssance je ne m' appelle plus que le monstre ; les novices et les freres lais ne me connoissent que par ce nom-là ; et ces ames bonnes et faciles, qui sont capables de toutes les impressions que leur donne leur superieur, et prennent à la lettre tout ce qu' il leur dit, croient pieusement que j' ay deux testes et quatre bras, et que je suis nay au fond de l' Afrique, à-cause que S Jerôme a escrit que la France ne produisoit point de monstres.

Il me semble pourtant que je suis encore celuy que j' estois avant tout cecy ; et lors que mon ennemi trouvoit bon que je fusse homme, je n' avois rien qui ne fust semblable à ce nouveau prodige qui a paru depuis. Le changement s' est fait en son imagination, et non pas en ma personne, et c' est bien le mesme objet, mais ce ne sont pas les mesmes yeux qui le considerent. Et veritablement il ne seroit pas besoin pour la conservation du monde, que le ciel exauçast tous les souhaits et toutes les imprecations des personnes ennemies ; ni qu' il fust en la puissance de la calomnie, de changer et de pervertir les hommes, aussi aisément qu' elle salit et barbouille leurs escrits. Les dieux des fables sont morts, et Circé ne fait plus de metamorphoses. On ne devient ni meschant ni vertueux tout d' un coup ; et si je valois quelque chose l' année passée, comme en si peu de temps je ne sçaurois avoir acquis les qualitez que je n' avois pas, aussi je ne puis avoir perdu celles que j' avois.

Je me repose donc, Menandre, sur le tesmoignage de ma conscience, qui ne m' est pas si desavantageux que celuy de mon ennemi ; et qui me donne la paix au dedans, tandis que le dehors est en guerre, et qu' on m' assiege de tous costez. Je regarde d' un visage tranquille le trouble et l' agitation qui m' environne ; et soit que je doive à la dureté de mon naturel, ou à l' estude de

la philosophie, le peu de sentiment que j' ay de beaucoup de choses, qui d' ordinaire blessent les autres, je vous advertis qu' en cette derniere disgrace je ne me suis point souvenu de me plaindre, ni n' ay eu besoin d' estre consolé. La bonne intention de mes amis m' a esté tres-agreable, mais leurs bons offices m' ont esté peu necessaires. Ils ont remporté tout ce qu' ils avoient préparé pour me soulager ; et leurs appareils n' ont pas seulement trouvé une esgratignure.

DISSERTATION 9

p333

Mais il est temps, Menandre, que vous en sçachiez davantage, et que je vous ouvre le fond de mon coeur, comme je vous l' ay promis au commencement. Lisez-y l' histoire de mon ame, et de mes pensées : voyez si l' assurance et la gayeté d' un innocent n' en chasse pas l' inquietude et la tristesse d' un affligé : dites-moy si je sçay faire profit de ma perte, et prendre le mal en bonne part ; si mon adversité est lasche, ou modeste ; et mon esprit abbatu, ou souple.

Il y a de l' apparence que le pouvoir de mon ennemi ne va pas si loin que sa cholere, et que la passion qu' il a de me nuire, estant toute enfermée dans sa volonté, il ne luy est permis que de faire de mauvais souhaits, ni de me battre qu' en mon absence. Mais presupposons que la chose n' aille pas ainsi ; figurons-nous que les moindres de ses morsures soient venimeuses, et qu' en effect il ait entamé mon honneur, et reculé bien loin les esperances de ma fortune ; ne dois-je pas estre aise d' avoir moyen de luy montrer que je suis chrestien, en souffrant ses outrages avec patience, et de pouvoir respondre à la plus importante de ses accusations, et à tout ce qu' il allegue contre la pureté de ma foy, plustost par mes oeuvres que par mes paroles ?

La sterilité de mon esprit n' est point si grande, ni la vie des hommes si parfaite, que je n' eusse une belle matiere entre les mains, si j' avois resolu de l' employer, et que je ne pusse declamer long-temps, et contre des choses plausibles au desavantage de mon adversaire. Quand je n' aurois receû, ni de la nature, les organes necessaires, pour me faire entendre, ni de l' art, quelque sorte d' industrie, pour me faire entendre avecque plaisir ; vous sçavez que les passions sont eloquentes ; qu' elles ont tout d' un coup deslié la langue à ceux qui ne parloient point auparavant ;

et que c' est l' amour, la haine, et l' indignation, qui inspirent les orateurs et les poètes, et composent la moitié de leurs ouvrages.

Ma douleur pourroit redoubler ma force, et resveiller la plus vigoureuse partie de mon ame, qui demeureroit oisive dans le repos, et avoit besoin d' une querelle, pour reduire sa puissance en acte. Je pourrois

p334

estre cruel du consentement de tout le monde ; oster l' honneur à celuy qui me l' a voulu ravir ; et faire en me deffendant, ce que la nature enseigne aux animaux, ce que la coustume apprend aux barbares, ce que la raison permet aux sages. Mais je ne me permets pas ce que la raison me permet : je ne croy pas la coustume ; elle autorise la vengeance : les conseils de la nature me sont suspects ; elle est elle-mesme vindicative.

Je n' ay garde, Menandre, de me servir contre une personne sacrée, ni de toutes mes forces, ni de toute ma justice ; et j' aime encore mieux estre blasmé de molesse et de lascheté, que de chercher dans le royaume du fils de Dieu des occasions de triomphe, et d' aller faire du bruit et du desordre parmi les autels et les sacrifices. Cachons, s' il y a moyen, aux yeux des profanes et des estrangers, les maladies et les fautes de nos freres : conservons tant qu' il nous sera possible, l' honneur de nostre mere, et ne donnons point à ses rebelles le plaisir de rire dans la ruine de leur parti, et dans le desespoir de leurs affaires. La loy sous laquelle nous vivons, ne demande pas un oeil pour un oeil, ni une main pour une main, comme celle qui descendit autrefois du ciel, avec des foudres et des orages. Les opinions de nos philosophes sont plus humaines que les maximes de ceux qui tenoient, qu' il y avoit autant d' injustice à ne se ressentir pas d' une injure, qu' à ne pas reconnoistre un bienfaict ; et que ne pas rendre le mal pour le mal, estoit une espece d' ingratitude.

Le christianisme a renversé tous ces mauvais principes de la morale payenne, et nous a apporté une doctrine, qui n' est pas moins contraire à nos sens, que superieure à nostre raison. Elle veut que nous nous saoulions des choses ameres ; que nous trouvions bonne la douleur ; que nous aimions les causes et les instrumens de nostre mort ; et qu' au milieu des gesnes et des tourmens, nous facions des voeux et des prieres, pour les tyrans qui nous ont condamnez, et pour les

bourreaux qui nous deschirent.

Et en cét endroit, Menandre, vous ne serez pas fasché qu' à la confusion des disciples d' Aristote, je m' entretienne un peu avec vous de ce que j' ay appris d' un des grands serviteurs de Jesus Christ, et dont la voix est aujourd' huy une des claires trompettes de l' evangile. Je luy ay ouï asseurer du dieu qu' il preschoit, c' est au Vatican que je l' ay ouï, que dans la pompe mesme de sa gloire, sa passion estant les delices de son souvenir, il n' est point de vertu qui luy soit plus agreable que la patience, pource qu' il n' est point de vertu, qui ait eu plus de part qu' elle, à cette chere et derniere action de sa vie.

Mais comme ce dieu desire que nous suivions l' exemple qu' il nous a laissé, lors qu' il a souffert en qualité de coupable. Je croy, Menandre, qu' il n' entend pas que nous prevenions la severité qu' il doit exercer, quand il viendra juger les vivans et les morts : il faut

p335

que nous embrassions sa croix ; mais il ne faut pas que nous montions sur son throsne : il nous est permis de participer à ses douleurs et à son ignominie ; mais il nous est deffendu d' entreprendre sur ses droits, et d' user de sa puissance. Il y a mesme quelque suspension en cette vie, de cette redoutable puissance, et sa majesté terrible est toute reservée pour l' advenir. Il veut encore estre desarmé, et à la discretion de ses ennemis ; il veut avoir les mains liées, et se laisser offenser impunément. On luy fait tous les jours une infinité de nouvelles playes, sans qu' il en face une seule plainte : et à la mesme heure que mon adversaire ne peut supporter ma fausse eloquence, il endure patiemment les risées des mescreans, les blasphemes des juifs, et les revoltes des heretiques. Cela est vray, aussi bien en France qu' en Italie. Ses oracles nous disent par tout, que son indulgence attend et appelle tous les hommes ; ils nous ordonnent, Menandre, de ne pas haïr les meschans, de peur de haïr des predestinez. Ceux qui interpretent ses oracles, et qui traitent avec nous de la part de ce dieu patient, ne nous laissent point donner d' autre sens à son intention. Ils nous declarent que ce n' est pas icy le lieu de vouloir mal à personne, à cause que la condamnation de qui que ce soit n' est icy connuë, et qu' un moment de grace peut remedier à un siecle de peché. Ils nous exhortent à garder nos choleres et nos ressentimens pour la vie future, où ils feront une

partie de la justice divine, et où le juste se resjouïra quand il verra la vengeance.

S' il est ainsi, comme il n' est pas permis à un chrestien d' en douter, à vostre advis, que peut alleguer un religieux, pour deffendre ce qu' il vient de faire ? Que peut-il dire pour se justifier d' avoir pris la foudre entre les mains du pontife, et d' avoir prononcé anatheme sans autorité ? De quelles couleurs, et de quel plastre peut-il desguiser une action condamnée par la parole de Dieu ; directement opposée à sa profession ; une action qui est une espece de revolte et d' apostasie ; qui le degrade et le met au nombre des profanes ?

Mais aussi de ma part, si nostre religion nous commande de desirer le martyre, et de benir les coups qui nous tuënt ; pourquoy des paroles qui ne m' effleurent pas seulement la peau, me seront-elles insupportables ? Si je suis foible contre la mesdisance, comment auray-je assez de force contre la mort ? Et rentrant dans les termes de la sagesse purement humaine, si les bouffonneries d' Aristophane me mettent au desespoir, où me portera l' accusation d' Anitus et de Melitus ? Que fera l' arrest et la ciguë des atheniens ? à dieu ne plaise qu' il y ait tant de distance entre Balzac et Socrate, et qu' un payen ait un tel avantage sur un fidele !

Si j' estois sensible à ces petites piqueures, ce seroit bien inutilement que j' aurois frequenté le portique, et qu' Epictete qui l' a rebasti, m' auroit fait de si belles leçons de patience, dans les commentaires

p336

d' Arrien. Ce seroit en vain, Menandre, que dans la Grece chrestienne j' aurois acquis la connoissance de Saint Jean Chrysostome : et qu' il m' auroit presché cette excellente homelie, où il prouve que personne ne peut estre offensé que par soy-mesme.

Ce seroit bien encore, ou avec de mauvais yeux, ou avec un esprit diverti, que j' aurois leû les diverses persecutions que ce grand orateur chrestien souffrit de la calomnie ; et comme son innocence fut opprimée par la faction de quarante-cinq archevesques ou evesques, qui donnerent à leur assemblée le nom de concile. Apres cét arrest d' iniquité, quelle delicatesse seroit-ce de se plaindre d' un proces intenté mal à propos ? Apres l' exemple d' un saint condamné, un pecheur doit-il trouver mauvais qu' on

l' accuse ?

Non, Menandre, il ne doit pas trouver mauvais, ni avoir regret d' estre malheureux en si bonne compagnie, et de souffrir avec la vertu. Ayant veû, comme j' ay fait, au bord du Tibre, de pleins cimetières de martyrs, et dans les annales de tous les siècles, les prisons, les bannissemens, et les supplices des hommes extraordinaires : sçachant que les juifs ont lapidé leurs prophetes, et que les grecs ont puni de mort leurs philosophes ; je parle du temps qu' ils estoient en cholere, car de sens rassis ils ont fait des loix plus douces contre ceux qui valoient plus que les autres : ayant, dis-je, toutes ces injustices devant les yeux, il n' y auroit gueres d' apparence de me figurer, que le monde, qui n' a pardonné autrefois ni à la sainteté de la religion, ni à l' excellence de la sagesse, pust aujourd' huy laisser impunie une intention de bien faire, une envie de sçavoir, et quelque connoissance imparfaite.

Adjoustons donc de bon coeur nos peines à celles des autres innocens : donnons le tort qu' on nous fait, à la coustume publique, et ne pretendons pas que le monde se convertisse et se face meilleur pour l' amour de nous.

Il y aura de la persecution, tant qu' il y aura de l' innocence : tant qu' on parlera, on sera contredit.

Le blaspheme n' est ni un mal nouveau, ni mesme un grand mal : il ne blesse que les imaginations tendres, et les oreilles superbes.

La mort, à laquelle me condamne mon ennemi, n' est ni naturelle ni civile ; un homme en peut mourir, et ne laisser pas de se bien porter le lendemain, et d' avoir droit de bourgeoisie, comme auparavant. Quelques sanglantes que soient les satyres du prince irrité, ce ne sont apres tout, que des paroles, et ce sang n' est versé que par metaphore. Quelque cruelle que soit son accusation, ce n' est qu' une peinture sur le papier, qu' il m' est permis si je veux, de ne pas considerer ; ou un son en l' air, qui n' arrive pas jusqu' à moy, s' il ne me plaist. Contre un mal de cette nature le remede est facile et tousjours prest ; et la tentation ne venant que des choses agreables, qui nous attirent à elles, et nous convient à les rechercher, il n' y a point de peine à ne pas rechercher les choses fascheuses, qui n' ayant point d' attraits,

p337

ne peuvent donner de tentation.

Ce galand homme, qui fit prier ces importuns, qui

mesdisoient de luy derriere sa tente, et à la portée de ses oreilles, de s' esloigner un peu davantage, quand une autre fois ils voudroient prendre un semblable divertissement, tesmoigna par là que c' estoit le bruit qui l' incommodoit, et non pas la mesdisance. Et je ne doute point que si les mesmes importuns l' eussent loüé aussi haut qu' ils le blasmoient, il ne leur eust fait la mesme priere qu' il leur fit.

Je suis pour cela en meilleurs termes que luy : si je n' ay point de curiosité, tout ce qui s' imprime contre moy, ne m' appartient point. Je suis à une lieuë du tumulte, et ne vais pas une fois l' an en la ruë Saint Jacques. Il me semble d' ailleurs que l' oisiveté n' est pas deffenduë en ce royaume : on ne contraint point les gens d' estudier ; ni de faire provision de livres ; et je n' ay veü encore personne, qui m' ait commandé de par le roy, que j' eusse à lire ceux de mon accusateur.

Il faut pourtant les lire, pour esprouver la fermeté de nostre visage, et l' esgalité de nostre esprit ; pour nous familiariser avec les objets fascheux et desagreables. Il faut s' approcher de pres de la calomnie, pour en reconnoistre la foiblesse, et sçavoir si nous avons plus de force qu' elle. Faisons davantage si vous voulez ; traitons le calomniateur en ami : expliquons favorablement son dessein : prenons sa cause contre nous-mesmes : essayons de l' excuser, s' il y a quelque lieu de le pouvoir faire. Que toute la France voye, qu' il n' a pas pû nous mettre en mauvaise humeur ; et qu' il reçoive le bien pour le mal, de nostre rhetorique offensée.

Peut-estre que hors de cette affaire il a de la moderation et de l' equité ; peut-estre qu' il observe les communs devoirs avec tout autre que moy ; et que mesme en ce qui me regarde, il n' est à blasmer que d' avoir eu un peu plus de zele que de prudence : il se peut, Menandre, que son intention n' a pas esté mauvaise : il se peut que l' apparence du bien l' a trompé, et qu' il a peché avecque raison.

Il a creu que le schisme que j' allois former en l' eloquence, pourroit causer de grands maux à la chrestienté, s' il n' y estoit remedié promptement ; qu' il falloit l' estouffer en sa naissance, de peur que mes nouvelles opinions ne fussent un jour de vieilles erreurs ; et qu' il y avoit danger que l' heresie des hyperboles ne gastast la pluspart de la jeunesse, et par consequent ne corrompist les fleurs et les esperances de la republique. Cette premiere imagination, et la chaleur de la dispute l' ont emporté plus avant qu' il ne pensoit. Il n' a pû estre maistre de son zele, ni le conduire avec discretion ; et les vapeurs qui se

sont eslevées de la bile, estant montées jusques au cerveau, luy ont troublé les yeux et le jugement de telle sorte, qu' il n' est point responsable de tout ce qu' il a fait depuis ce temps-là.

Lors que les heros estoient hors d' eux-mesmes, ils prenoient leurs enfans pour leurs ennemis : ils trempoient leurs mains dans leur propre

p338

sang, et arrachioient leurs propres entrailles, sans le sçavoir ; ils estoient tout ensemble innocens et parricides. Alexandre a fait des meurtres dont il portoit le deuïl le jour apres, et qu' il a pleurez tout le reste de sa vie. Ce sont des malheurs qui sont dignes de nostre compassion, et non pas de nostre haine. On punit les criminels, mais on ne punit pas les malades ; et je serois plus severe que les loix, si je m' aigrissois contre un homme, dont les fautes ne sont plus volontaires.

Ne sçay-je pas que souvent nous desirons le bien et faisons le mal ; que nous visons à droit et donnons à gauche ; que nous pensons estre justes et zelez, et ne sommes que choleres et mutins ? Ne sçay-je pas que la partie divine de nostre esprit cede souvent à la partie animale ; et que la plus haute se laisse entraîner par la plus pesante ? Ne sçay-je pas en un mot, que le peuple des passions se sousleve contre l' empire de la raison, et que quelquefois la reine est chassée dans cette sedition populaire, mais qu' estant revenuë, elle desadvouë ce qui s' est passé en son absence ?

Nous verrons un jour, le coeur me le dit, les retractations et la penitence de mon ennemi. Il aura un regret eternel d' avoir publié ses mauvais discours, luy qui mesme doit cacher ses bonnes oeuvres. Il advouëra que l' exercice auquel il s' occupe, que je veux bien appeller avecque luy une honneste recreation d' esprit, est estimé des sages, un maigre plaisir pour les estrangers, et un grand scandale pour ses freres. Il reconnoistra par la ruine de sa subite reputation, combien les fondemens en estoient fragiles. Il demeurera d' accord avec ceux du bon parti, que la victoire qu' il se figure, a esté un larcin, ou un badinage ; qu' il n' a pas poursuivi un ennemi, mais qu' il a couru apres un fantosme ; que ce fantosme ne luy est point apparu, mais qu' il se l' est fait.

Finalement, Menandre, afin de couronner cette belle repentance, il souscra un jour à ce que je vous ay dit, et à ce qui me reste à vous dire, pour achever de

vous éclaircir de la vérité, et pour vous rendre compte du progrès et des suites de la calomnie.

DISSERTATION 10

p339

Il n'y a point de doute, Menandre, que mon adversaire n'ait fait parler de luy, et que son nom n'ait sonné bien haut depuis la publication de son livre. Ce livre fameux a trouvé du crédit parmi les hommes, je ne le nie pas : mais je ne m'en estonne pas aussi, connaissant comme je fais, le goût et les appetits des hommes. Il est très-vray que la mesdisance est un appas où ils ont coutume de courir, et qu'ils avalent sans beaucoup de peine. Par là on s'insinue dans les humeurs les plus dures et les moins traitables. On flate par là l'inclination d'un chacun : on chatouille la nature, qui est envieuse jusqu'en sa racine, et n'est pitoyable qu'en ses branches ; qui console volontiers les affligés, mais qui auroit besoin de consolation, s'ils estoient heureux.

Ne desavouons point l'imperfection de cette nature. Nous prenons tous quelque plaisir à ouïr mal parler d'autrui, à cause que nous nous estimons tous, et que nous sommes tous capables de jalousie. Or est-il que le mépris qu'on fait d'un autre, semble nous relever en l'humiliant, et nous laisser prendre je ne sçay quelle supériorité sur luy, par une secrète comparaison que nous faisons en nous-mêmes, de luy à nous ; c'est-à-dire d'un homme qu'on mal-traite, à un homme qui se favorise ; de sorte que cette comparaison ne se faisant pas à nostre desavantage, peu s'en faut que nous ne sçachions autant de gré à qui mesdit, voire d'un ami, qu'à qui nous adjuge la préseance sur un concurrent.

C'est, Menandre, une des vieilles maladies du genre humain, et qui presque a commencé avecque le monde. Interrogez là-dessus des témoins qui ne sont point suspects : enquez-vous-en aux hommes des autres siècles. Ils vous diront que les plus légitimes louanges sentent quelque chose d'intéressé et de mercenaire, et sont estimées lasches et serviles ; mais que les plus injustes blâmes passent pour effets de liberté, et sont mis au nombre des actions généreuses. Vous

p340

sçauvez d' un d' eux, que les accusations ont esté les delices des republicques, et que la mesdisance est la felicité des oreilles.

L' audace de l' ancienne comedie a eu beaucoup plus d' applaudissement que la modestie de la nouvelle. Les plus miserables poètes de ces premiers temps estoient suivis à grosses troupes, et maintenus par la faction du peuple, contre l' autorité des magistrats. Et tout cela, comme vous sçavez, parce qu' ils faisoient profession publique de mesdisance, et qu' ils mordoient effrontément les principaux et les plus estimez de la republicque. Ils ne se contentoient pas de les designer sur la scene, tantost par des equivoques qu' il estoit aisé de deviner ; tantost avec des masques fait expres, qui representoient la forme de leur visage ; mais ils les montroient souvent au doigt, et les nommoient par leur propre nom. Et cette licence scandaleuse estoit si agreable aux atheniens, qu' ils en quittoient leurs affaires domestiques, et ne se souvenoient pas quelquefois d' aller disner, estant attachez des journées entieres, à la bouche d' un mauvais bouffon, qui se mocquoit d' un homme de bien.

Quand à Rome un capitaine general recevoit de la reconnoissance publique le plus grand de tous les honneurs exterieurs, et qu' estant assis dans un chariot d' or, il traisnoit apres soy les tresors des rois, et les rois chargez de chaisnes, il estoit permis aux soldats qui l' accompagnoient, de faire des chansons de luy en cét estat là, et de le diffamer par des vers injurieux. à quoy le peuple malin prenoit bien plus de plaisir, qu' à toute la pompe et à toute la magnificence du triomphe.

Mais ce n' est rien, Menandre, au prix de cette brutale volupté, qu' ils recevoient à paistre leurs yeux, de la mort des hommes contre lesquels ils irritoient la fureur des bestes, et à regarder esgorger jusqu' à deux cens paires de gladiateurs, qui se decoupoient à grands coups d' espée, et combatoient à outrance, pour faire passer le temps à des personnes oisives. Encore m' advouërez-vous que nostre siecle est plus innocent que celui-là. Ses plaisirs sont moins cruels et moins violens ; et la joye que quelques-uns ont euë à voir mettre mes escrits en pieces par un impitoyable grammairien, n' est point si inhumaine, que celle que recevoient les romains à voir desmembrer un homme par une beste sauvage.

Ces veritez reconnuës, et les exemples qui les confirment, bien considerez, je ne puis trouver estrange qu' un livre qui me dit des injures, ait esté

receû avec faveur ; et pour cela je n' en ay pas meilleure opinion du livre, ni plus mauvaise de moy. Cét heureux succes n' a garde de venir d' où quelques-uns se figurent. Ce n' est pas le merite de l' autheur, c' est l' avantage de la mesdisance : ce n' est pas qu' il soit estimé, mais c' est qu' elle plaist. Et pour preuve infaillible de ce que je dis, qu' on se transporte sur les lieux, et qu' on fasse enquete au pays latin, on trouvera que depuis Saint Yves jusqu' à Sainte Geneviefve,

p341

une commune voix crie des deux costez de la ruë, que de quantité de volumes dont mon adversaire s' est delivré, celui-cy seul a eu à sa naissance le ciel favorable. Il est le seul de ses freres qui a reüssi. Tous les autres ont fait generalement mauvaise fin. Ils ont tous esté la ruine des marchands, et le deshonneur de leurs boutiques.

Advoüons donc encore une fois, Menandre, la corruption humaine, et le vice de nostre origine. Il n' est que trop vray que la moitié du monde croit estre heureuse du malheur d' autruy, et que ceux qui n' en font pas leur bonne fortune, en font pour le moins leur passe-temps. Il y en a qui ne s' occupent qu' à harceler les chiens contre les passans. Il y en a qui ne sont pas si aises d' estre à couvert quand il pleut, que de voir mouïller les autres qui sont dehors. Et si toute une compagnie est affligée, il faut seulement que quelqu' un de la troupe se laisse choir, pour faire venir la joye où estoit l' affliction.

L' approbation que mon ennemi a euë, et la faveur qu' on luy a faite, procede infailliblement de ce mauvais principe, qui naist avec nous. Il doit sa gloire à cette cause honteuse, et n' a esté agreable au monde, qu' à cause que le monde est corrompu. Mais adjoustons, s' il vous plaist, une autre raison à celle-là, et une seconde maladie à la premiere. Disons, Menandre, que non seulement les hommes sont naturellement malins, mais aussi qu' ils sont naturellement curieux : disons qu' ils s' eschauffent, et qu' ils s' emportent avec violence apres les objets extraordinaires ; que ce qui se voit tous les jours, passe devant les yeux, sans les arrester ; et que ce n' est pas tant le merite des choses que leur nouveauté, qui leur donne de la reputation.

Or à vostre advis, y a-t-il rien dans le monde de plus nouveau, que de voir un homme reformé se piquer de

galanterie, et vouloir faire rire le peuple : un homme, dis-je, de qui la profession est de pleurer ses pechez, et ceux du peuple, et de prescher le deuïl et la penitence ? Y a-t-il rien de plus rare que de voir un philosophe chrestien, qui s' adressant aux femmes, les appelle, mes belles dames ; qui prend querelle pour elles, et se declare leur chevalier ; qui est resolu de soustenir jusques à la mort, que les unes sont plus belles et plus eloquentes que les autres ? Y a-t-il rien en un mot, de plus estrange, que de lire dans les escrits d' un religieux, des paroles qui possible ne seroient pas trop sales pour ceux de Plaute, mais qui assurément ne sont pas assez honnestes pour ceux de Terence ? Des paroles que je n' oserois vous redire ; qui ne luy peuvent estre reprochées par un ennemi qui a de la pudeur ; desquelles le saint apostre ne deffend pas seulement l' usage aux bouches chrestiennes, mais encore la simple prononciation. Cela certainement doit estre estimé et plus nouveau et plus rare, et plus estrange que s' il avoit tonnè sans nuage ; que s' il avoit plu du sang ou des pierres ; que si une femme estoit accouchée d' un serpent, ou que quelque autre prodige fust arrivé. Et partant il falloit bien que

p342

cette action si remarquable par sa rareté, attirast sur soy, comme elle a fait, les yeux de toute l' Europe : il estoit aisé à croire que cette ridicule merveille exciteroit de tous costez la curiosité des hommes ; et personne ne peut s' estonner raisonnablement, que les françois, qui sont mesmes plus curieux que les autres hommes, ayent voulu se delecter d' un spectacle si peu ordinaire, et ayent couru avec chaleur apres une chose si prodigieuse et si inouïe.

Outre, Menandre, que j' oublois à vous dire que ce spectacle extraordinaire, a esté encore signalé par la montre de certaines males bestes que mon ennemi a esté querir en pays estrange, comme vous diriez des analyses, des cacozeles, des catachreses, des sarcasmes, et d' autres semblables animaux, qui n' avoient jamais esté veûs en ce royaume, non plus que les elephans en Italie, avant que Pyrrhus y fust entré avec son armée.

Il n' y en a que trop là, n' est-il pas vray, pour faire reüssir un mauvais livre ? Mais il faut de plus advouër que cette subite et temeraire faveur, que les hommes ne refusent jamais aux choses nouvelles, et

cette naturelle et secrette volupté, qu' ils reçoivent à voir humilier leur prochain, a esté bien aidée par les inventions et par les artifices de la calomnie. Rien n' a esté oublié pour donner du credit à mon adversaire, et pour me perdre de reputation. On a fait une affaire d' estat, d' un differend de college, et une guerre generale des esprits, d' un petit jeu de syllabes et de mots. Il s' est debité plusieurs fables à mon prejudice, et beaucoup plus à l' avantage de mon ennemi : on a brigué toutes les voix : on a remué tous les corps : on a sollicité toute la France pour luy. Il n' a manqué ni d' orateurs, ni de poètes, ni de parasites ; qui l' ont presché, qui l' ont chanté, qui ont bû à sa victoire, dans toutes les bonnes compagnies.

Quelques-uns de ses partisans ont asseuré qu' il avoit receû un bref de nostre saint pere le pape, par lequel peut-estre il le remercie du service qu' il a rendu à l' eglise en la deffense des dames, ou à l' attaque des hyperboles. D' autres ont dit que l' assemblée du clergé luy avoit envoyé des deputez, pour se resjouir avec luy de la prosperité de ses armes, et l' exhorter à la continuation des doctes combats qu' il a entrepris. Un d' eux a protesté hautement qu' il y avoit plus de peres coëffeteaux dans le pere tel, qu' il n' y avoit eu de Marius en Jules Cesar : que de le comparer au feu Cardinal Du Perron, ce seroit faire faveur au cardinal, et obliger sa memoire ; que c' estoit aujourd' huy l' Achille de la cause catholique, et sa plume cette arme fatale, qui devoit achever la ruïne de l' une et de l' autre heresie, et destruire en mesme jour Du Moulin et Tilenus.

Il n' y a point de prince ni de princesse, de seigneur ni de dame de condition, à qui il n' ait fait porter de ses livres en ceremonie ; la plupart reliez en forme d' heures, ou de prieres devotes. Ils ont passé le Rhin, le Danube, et l' ocean. Ils ont volé au delà des Alpes, et des

p343

Pyrenées. Ils interviennent en toutes les conversations, et se fourrent dans tous les cabinets. On en a chargé des chariots, pour envoyer au siege de La Rochelle ; soit à cause du soulfre et du salpestre qui entrent en leur composition, et qui font qu' on les considere comme des artifices à feu ; soit qu' on ait eu seulement dessein de les presenter à messieurs les generaux, comme des divertissemens

ingenieux, et tels que Palamede en inventa au siege de Troye, pour desennuyer les princes de Grece. Mais afin, Menandre, que je fusse veritablement l' opposé et le contraire de ce grand homme, vous jugez assez qu' il estoit à propos de dire autant de mal de moy, qu' on a dit de bien de luy ; et parce qu' il a esté eslevé jusqu' au dernier ciel, la raison des contraires vouloit que je fusse abbaissé jusqu' au centre de la terre. C' est dequoy ils se sont tres-dignement acquitez, et où ils ont travaillé de toutes leurs forces.

Et sans vous particulariser les choses, ni venir au dénombrement des injures dites, et des maledictions données ; sans parler des pratiques qui se sont faites hors de ce royaume, et du portrait monstrueux qui a esté publié de moy en toutes les cours de la chrestienté, il suffit que vous sçachiez ce qui s' est passé à Paris dans la premiere ardeur de la guerre. On a veû trois mois durant certain nombre de ceux de sa faction sortir tous les matins de leur quartier, et prendre leur departement de deux en deux ; avec ordre de m' aller rendre de mauvais offices en toutes les contrées du petit monde, et de semer par tout leur doctrine mesdisante, avec intention de souslever contre moy le peuple, et le porter à faire de ma personne ce que leur superieur a fait de mon livre.

Il y a plus que cela, Menandre ; et vous le vous persuaderez difficilement, et j' ay eu le premier bien de la peine à le croire. Ils ont esté rechercher pour grossir leur troupe, des hommes condamnez par la voix publique ; fameux par leurs desbauches et par le scandale de leur vie ; connus de toute la France par les mauvais sentimens qu' ils ont de la foy, et le mespris qu' ils font de la sainteté de nos mysteres. Ils ont offert à ces gens-là, qui pourra se l' imaginer ? Mais il est vray pourtant, qu' ils leur ont offert protection contre les jesuites : qu' ils les ont asseurez dans les alarmes de la conscience, et contre les menaces des loix : il est vray qu' ils leur ont promis leur faveur et leur tesmoignage, en cas qu' ils fussent accusez d' impieté, ou de quelque autre crime capital, pourveu qu' ils voulussent se joindre à eux en cette occasion, et me declarer la guerre sous les enseignes de mon adversaire.

Ne voilà qu' une partie de leur innocent procedé, et des justes et legitimes moyens qu' ils ont employez à ce qu' ils disent, pour exercer une vengeance chrestienne, et me faire du mal religieusement. Mais je vous demande, Menandre, si cette vengeance est chrestienne,

qui s'acharne sur un catholique ; qui fait du degast dans le troupeau du fils de Dieu ; qui blesse un membre du corps de l'eglise ? Je vous prie de me dire si vous vistes jamais de zele si malfaisant, et de pieté si farouche ; et s' il ne vous prend point envie de vous escrier avecque Virgile,

les celestes esprits sont-ils bien si choleres ?

vous ne pensiez pas, je m' assure, que la haine parfaite, dont le prophete haïssoit ses ennemis, se pust porter à un tel exces, sans violer sa perfection. Vous ne vous figuriez pas que les saints voulussent faire alliance avec les impies, et entrer en cette honneste societé, pour avancer la ruine d' un homme, qu' ils ont resolu de perdre. Ils y sont entrez pourtant, comme vous voyez ; et afin qu' il ne restast rien pour moy dans le monde, ils ont essayé de tout attirer à eux, et de mesler le ciel avec les enfers, les esleus avec les reprouvez, pour m' accabler par la generale conspiration de toutes les creatures.

Et de fait, à juger des affaires dans le cours que d' ordinaire elles prennent, quelle si bonne cause ne devoit succomber apparemment sous une si puissante faction ? Quel innocence ne devoit estre opprimée par un si grand peuple de persecuteurs ? Quel courage et quelle valeur pouvoit resister à ce nombre et à cette force ? Toutefois, Menandre, n' ayez point de peur pour vostre ami ; il est encore debout sur tant de ruines apparentes ; et tous ceux qui l' ont visé, l' ont failli.

C' est Dieu, sans doute, qui n' a pas voulu laisser faire l' injustice, ni tout permettre à la violence. Il s' est opposé au triomphe de la calomnie, dont les preparatifs estoient faits : il n' a pas souffert l' oppression du bon droit, qui sembloit n' avoir plus qu' un soupir à rendre. Outre la fermeté qu' il m' a fait trouver en moy-mesme, et les consolations interieures qu' il m' a données, il m' a fourni encore au dehors des boucliers et des protecteurs. Il a suscité comme par miracle, des chevaliers inconnus qui sont venus soustenir l' honneur, et deffendre la pureté de mes muses. En quelque part qu' un impertinent a prononcé condamnation contre moy, à l' heure mesme un honneste homme en a appellé.

La corruption est donc grande, mais elle n' est pas universelle. Le genre humain, quoy que fort fort gasté, a encore des parties entieres, et il y a quelque reste de justice sur la terre. L' erreur ne gagne pas tant de pays, ni ne se desborde si generalement,

qu' elle ne laisse place à la verité ; et la verité
n' est pas si seule, ni si mal assistée, qu' elle ne
subsiste dans le temps contraire, en attendant qu' elle
puisse vaincre, quand le temps favorable sera venu.
Quantité de bons religieux ont blasmé publiquement la
faute de cettuy-cy ; l' ont tousjours appelée par son
nom, c' est-à-dire l' ont toûjours appelée faute, et
n' ont pas creû que la charité chrestienne fust obligée
d' excuser le mal par des desguisemens contraires à la
simplicité religieuse. Je dis davantage, Menandre.
Des ordres entiers

p345

ont rendu tesmoignage à mon innocence, et ont protesté
contre la mauvaise foy de mon ennemi. Ses adjectifs de
malediction, et ses imprecations de tragedie, les
avoient estonnez d' abord : mais ils ont reconnu
presqu' en mesme temps, que l' application n' en estoit
pas juste, et que le sujet ne souffroit pas des efforts
si violens, et une eloquence si passionnée. Les
principaux de leurs compagnies m' ont fait sçavoir
là dessus leur sentiment avecque des paroles
tres-obligeantes : ils m' ont prié de vouloir mettre
sur les autels mes injures et mes plaintes, et de
faire un present de tout cela à Nostre Seigneur.
Parmi les siens mesmes il s' en est trouvé qui n' ont-pas
estre extremément satisfaits de son action ; et qui
au lieu d' y apporter de la complaisance et des cris
de joye, l' ont regardée avec des larmes et des soûpirs.
Il n' a pas receû des vieux et des severes, les eloges
que luy ont donné les jeunes et les gaillards. Une
nouveauté si licencieuse n' a pû estre goustée par les
amateurs de l' ancienne austerité ; et icy, comme en
toutes les folies publiques, le silence des sages a
condamné les acclamations de ceux qui ne le sont pas.
Tout n' est pas d' ailleurs si bien joint, ni si bien
d' accord en son estat, qu' il n' y ait quelque partie
des-unie, qui souffre, ou qui fait souffrir les autres.
Il a ses playes ce venerable corps, et ses incommoditez
cachées. Et si j' estois homme à me prevaloir de la
division que j' ay decouverte, et à mesnager les
mescontentemens des esprits malades, je pourrois faire
une notable diversion ; et il est certain qu' on s' est
offert à moy jusqu' en Italie, et qu' on m' a voulu
fournir des memoires, dont je n' ay pas voulu me servir.
J' ay refusé ces avantages, parce que je ne les ay pas
estimez honnestes. J' ay conseillé la paix, pouvant
recueillir le fruit de la guerre. J' ay rendu à mon

ennemi de bons offices envers ses enfans, pour le quantité de bons religieux ont blasmé publiquement la faute de cettuy-cy ; l' ont tousjours appellée par son nom, c' est-à-dire l' ont toûjours appellée faute, et n' ont pas creû que la charité chrestienne fust obligée d' excuser le mal par des desguisemens contraires à la simplicité religieuse. Je dis davantage, Menandre.

Des ordres entiers

ont rendu tesmoignage à mon innocence, et ont protesté contre la mauvaise foy de mon ennemi. Ses adjectifs de malediction, et ses imprecations de tragedie, les avoient estonnez d' abord : mais ils ont reconnu presqu' en mesme temps, que l' application n' en estoit pas juste, et que le sujet ne souffroit pas des efforts si violens, et une eloquence si passionnée. Les principaux de leurs compagnies m' ont fait sçavoir là dessus leur sentiment avecque des paroles tres-obligeantes : ils m' ont prié de vouloir mettre sur les autels mes injures et mes plaintes, et de faire un present de tout cela à Nostre Seigneur.

Parmi les siens mesmes il s' en est trouvé qui n' ont pas este extremément satisfaits de son action ; et qui au lieu d' y apporter de la complaisance et des cris de joye, l' ont regardée avec des larmes et des soûpirs.

Il n' a pas receû des vieux et des severes, les eloges que luy ont donné les jeunes et les gaillards. Une nouveauté si licencieuse n' a pû estre goustée par les amateurs de l' ancienne austerité ; et icy, comme en toutes les folies publiques, le silence des sages a condamné les acclamations de ceux qui ne le sont pas.

Tout n' est pas d' ailleurs si bien joint, ni si bien d' accord en son estat, qu' il n' y ait quelque partie des-unie, qui souffre, ou qui fait souffrir les autres.

Il a ses playes ce venerable corps, et ses incommoditez cachées. Et si j' estois homme à me prevaloir de la division que j' ay decouverte, et à mesnager les mescontentemens des esprits malades, je pourrois faire une notable diversion ; et il est certain qu' on s' est offert à moy jusqu' en Italie, et qu' on m' a voulu fournir des memoires, dont je n' ay pas voulu me servir.

J' ay refusé ces avantages, parce que je ne les ay pas estimez honnestes. J' ay conseillé la paix, pouvant recueillir le fruit de la guerre. J' ay rendu à mon ennemi de bons offices envers ses enfans, pour le charitable dessein qu' il a eu de me mettre mal avec mon pere. Mais c' est, Menandre, que je regarde au commun exemple, et que je me propose une plus noble fin que sa perte. Qu' il luy soit permis de recuser des sujets mutins, et des domestiques mal affectionnez ; il nous restera assez de tesmoins pour le convaincre,

et de juges pour le condamner. Qu' il jouisse de la credulité du menu peuple ; mais qu' il ne persuade point le senat. Qu' il garde tant qu' il pourra, l' approbation qu' il a eue de cette multitude confuse, pourveu que le monde raisonnable, et les personnes choisies soient de mon costé.

Celuy qui engendre tous les jours en Jesus Christ des Timothées et des Tites, ou pour m' expliquer plus intelligiblement, celuy qui fait les predicateurs, tant par la force de son exemple que par la fecondité de sa doctrine : celuy-là, Menandre, a parlé des prouesses de mon ennemi, comme d' un visible relaschement de la discipline monastique, et d' une breche qui s' y est faite, par où il est à craindre que n' entre le mal. Il a deffendu ma cause devant les reines. Il m' a fait l' honneur de me designer dans ses sermons : je suis ce coupable dont

p346

il a dit que le crime meritoit d' estre recompensé. Un de nos illustres escrivains, et dont les moeurs ne sont pas moins pures ni moins regulieres que les escrits, m' envoya des vers il y a quelque temps, où apres avoir engagé tout son Olympe et tout son Parnasse dans ma deffense, il laisse tomber cét esclat de foudre sur la teste de nostre commun ennemi.

*il faut qu' il soit puni ce larron de la gloire,
qui doit à ton silence une courte victoire :
qui mesprise nos dieux, et choque leurs enfans,
orgueilleux rejetton des antiques titans.*

plusieurs autres grands personnages ont tesmoigné en cette rencontre leur indignation ; ont compati à mes peines ; ont accusé d' injustice le public ; n' ont pû s' empescher de dire de nostre siecle, ce que vostre Catulle a escrit du sien.

Mais pour estre sobre dans l' abondance, et me contenter de peu de tesmoins, vous en pouvant alleguer beaucoup : ce me sera assez de vous faire part d' une nouvelle, que je tiens de cette eloquente bouche, que nous consultations quelquefois, lors que vous estiez en cette ville. Il y a, Menandre, un homme à la cour, qui obsede les esprits des grands ; que l' on trouve en quelque lieu que l' on aille ; et à qui la nature a donné une langue, pour affliger toutes les oreilles. Cét homme qui est adorateur aveugle de mon adversaire, et qui croit que ceux-là sont athées, qui ne croient pas qu' il soit Dieu, estant allé voir dernièrement un prelat de sainte vie, et chef d' une sainte

congregation, et l' ayant pressé à diverses fois de luy dire, s' il ne trouvoit pas admirable ce qu' un tel avoit escrit contre moy, il luy fut impossible d' en tirer autre response que celle-cy, qu' il ne trouvoit pas mauvais ce qu' il avoit traduit de Saint Basile, et de Saint Denys.

Monsieur le nonce, qui estoit de cette conversation, avoüa qu' à Rome mesme, où l' on sçait apporter aux plus rudes choses des biais et des adoucissemens agreables, on n' eust sçeû condamner un homme de meilleure grace, ni rejeter un livre plus civilement. C' est ainsi que les sages blasment ce qu' ils ne peuvent pas louer : et dire en cette occasion, qu' un tel estoit bon interprete, c' estoit dire qu' il estoit mauvais autheur.

Si bien, Menandre, qu' il falloit pour son honneur qu' il interpretast toute sa vie, et qu' il s' enfermast dans sa premiere carriere, pour conserver sa premiere reputation. S' il se fust conseillé à ce bon prelat, il n' eust jamais quitté son mestier de traducteur, ni ne se fust hazardé de parler et d' escrire de son chef, puisqu' à la fin l' un et l' autre luy devoit reüssir esgalement mal. Et dés à present mesmes que les injures qu' il m' a dites, n' estant plus fraisches, ne sont plus de bonne odeur, et que le temps qui a passé sur ses escrits, en a fait choir cette fleur de nouveauté, qui leur donnoit le prix qu' ils avoient, on voit

p347

clairement que hors les usurpations qu' il a faites du bien d' autruy, ce ne sont presque par tout que de froides bouffonneries ; que de miserables fatras, ramassez parmi les ordures du college ; qu' un jargon qui a donné de l' admiration aux simples ; que des sottises qui ont esté heureuses.

Ne croyez pas que ce soit moy, qui vous definis son livre de cette sorte. Ce sont ses meilleurs amis, qui changent de langage, ayant changé d' opinion ; qui commencent à se convertir de leurs erreurs, et reviennent peu à peu du bon costé. Je ne doute point, quelque assurance que vous ayez remarquée en mon esprit, que je ne vous aye fait peine en plusieurs endroits de ma relation, et que souvent vous n' ayez apprehendé que la tempeste ne fust plus puissante que l' art du pilote. Mais courage, Menandre, je vous le dis encore une fois, n' ayez plus de peur pour vostre ami. Soit science, soit bonne fortune, me voici hors de

danger. Je voy poindre les premiers rayons d' une saison plus heureuse. L' envie est à demi satisfaite : et qui m' empeschera de dire que le terme de mon ostracisme s' en va expiré, puisque les bonnes lettres ont esté erigées en republique il y a long-temps, et que l' usage de toutes les langues a ratifié cette erection ?

Ceux qui m' estoient les plus contraires, sont maintenant les moins favorables à mon ennemi. Ils s' estonnent de la puissance de l' opinion, et de la bonne fortune d' un mauvais livre : ils ont de la peine à croire leur propre credulité. Cent fois le jour ils se demandent raison à eux-mesmes de leur amour sans yeux, et de leur haine sans connoissance.

Est-ce là ce general, disent-ils, que nous estimions un homme si rare, et qui est un homme si commun ; à qui on attribuoit les exploits et la vaillance d' un conquerant, et qui n' a que deux ou trois leçons, et la routine d' un maistre d' escrime ? Est-ce là ce grand ouvrier, qui ne fournit que du fil et des aiguilles, pour coudre la pourpre qu' il a desrobée à Isocrate, à Quintilien, et à Seneque ? Celuy qui attache à quelques mauvaises lignes de sa façon, de longues et languissantes traductions ; des membres, à qui il a osté la vie et le mouvement, les coupant d' un autre corps, et qui paroissent encore tout sanglans et tout escorchez de la violence qu' il leur a faite.

Accordons-luy qu' il sçait quelque chose, adjoustent-ils, mais c' est parce qu' il a eu des yeux et des oreilles quarante ans durant. Il entend le latin, le grec, et l' hebreu : mais lors que ces trois langues estoient des langues vulgaires, n' y avoit-il point d' impertinens à Rome, à Athenes, en Jerusalem ? Cesar, Alexandre, et Salomon, n' avoient-ils que d' honnestes gens à leur suite ? N' y a-t-il pas autant de difference entre un esprit qui se charge des inventions estrangeres, et un qui invente de soy-mesme, qu' entre un vase qu' on a rempli d' eau, et une fontaine qui la jette ?

Après avoir parlé aux autres de cette façon, ils s' adressent enfin à

p348

moy, pour me tesmoigner le regret qu' ils ont, du tort qu' ils m' ont fait. J' ay desja receû plusieurs satisfactions sur ce sujet ; et les plus considerables d' entre eux, et qui pretendent le plus en bien dire, vous connoissez les docteurs de cour que j' entends par

là, m' ont tenu plusieurs fois tels ou semblables propos.

Nous nous rendons à la force de la vérité, et ne voulons pas mourir dans la mauvaise opinion. Mais comment est-il possible que nous ayons douté, un seul moment, de votre bon droit ; et qu' en l' affaire du monde qui reçoit le moins de difficulté, nous ayons abandonné le juste pour favoriser le chicaneur ? Ne sçavions-nous pas qu' il est aisé de souiller les belles choses, et que la bouë ne couste pas tant que les couleurs ? Avions-nous oublié que les mains les moins adroites, le sont assez, quand il n' est question que de détruire et de ruiner : qu' il n' est point de masson si ignorant, qui ne sçache briser les statuës de Phidias ; ni de si pauvre goujat, qui ne puisse estre le boute-feu d' une ville, dont un prince aura pû estre le fondateur ? à quoy songions-nous, quand nous jurions sur la deposition d' un sophiste, qui ne fait point de difference entre le vray et le faux ; qui est coupable de tous les crimes, dont il est accusateur ; qui corrige une faute par une autre ; qui combat la vanité de Platon par la vanité de Diogene ; qui ne veut pas que personne se donne de la licence, prenne de la hardiesse, ni fasse des hyperboles que luy ?

Il vous accuse de cacher sous vos paroles quelques pensées deshonestes ; et il les descouvre par ses sales commentaires à ceux qui ne les appercevoient pas.

Il leur oste les robes, et leur arrache les masques, que vous aviez eu soin de leur donner : il ne leur souffre pas un cresse, qui les puisse deffendre des yeux du vulgaire, et les expose ainsi toutes nuës aux mauvais desirs de tout le monde. N' est-ce pas leur faire perdre la discretion, que vous leur aviez laissée ? N' est-ce pas prostituer celles qui estoient libres plustost que licencieuses ; et les jeter dans l' extremité de l' effronterie, quoy qu' elles voulussent demeurer dans les commencemens de l' amour ?

Il vous blasme d' employer hors de temps la magnificence du langage, et de chercher de grands mots, pour signifier de petites choses : et que veut-il dire luy, de mettre à tous les jours et à tous usages, ses plus hautes exclamations, et ses plus impetueuses figures, son execrable, son detestable, son abominable, etc. Cela s' appelle, comme on parloit autrefois, vouloir exciter des orages dans une goutte d' eau. C' est faire marcher le canon, pour assieger une metairie : c' est espuiser tous les termes de feu et de sang, contre un bon françois, quoy qu' il n' obeïsse pas scrupuleusement aux ordonnances des maistres

d' eschole, et ne se rien reserver pour ces insolens rebelles, qui mesprisent les commandemens du roy, et ne reconnoissent point son autorité. Avec quel front ose-t-il vous reprocher que vous fardez vostre stile,

p349

et que vous n' escrivez pas naturellement, luy dont les escrits sont pleins de monstres et de prodiges ; luy qui a dit, ce demon brutal, exhalé de l' enfer, par un enthousiasme diabolique ; s' imaginant que de dire ce parricide, cét ennemi public, cette furie deschainée, seroit dire une chose trop commune.

Mais quand dans le mesme discours, qui est le chef-d' oeuvre de son eloquence oratoire, il veut passer du genre sublime au delicat, et montrer qu' il connoist les differens caracteres, dont son hermogenes a traité si finement, voyez, s' il vous plaist, avec quel succes il s' en acquite.

Ces deux beaux textes, qui se presenterent à nos yeux, je ne sçay comment, ont esté les deux premiers motifs, qui nous firent songer à nostre conscience, et nous donnerent les premieres pensées de revolte ; que nous avons eüe contre le prince vostre ennemi. Nous eusmes pourtant de la peine à croire nos yeux, et soupçonasmes les textes de faux. Mais depuis ayant fait plus de progres dans ses livres, nous y avons veü une si deplorable esgalité, qu' il est necessaire que tout soit supposé, ou que tout soit sien. Nous y avons trouvé une telle foule de mauvaises choses, et un galimatias si continuel, que nous sommes contraints d' advouër qu' il n' y avoit homme en ce royaume moins interessé que luy en la cause de l' eloquence ; et que s' il falloit qu' on vous disputast la place que la faveur publique vous a donnée, il devoit se presenter pour cela tout le dernier, et ne pouvoit entrer en ordre qu' apres tous les successeurs de Des-Escuteaux, et de Nerveze.

Mais où nous avons remarqué autant qu' en nul autre lieu, la temerité de son accusation contre vous, c' est dans le livre mesme où il vous accuse. Personne ne doute que ce livre n' ait esté particulierement entrepris pour la ruïne, et l' extirpation des hyperboles. Il semble qu' elles soient la seconde fin de la guerre, et qu' il ne leur veuille gueres moins de mal qu' à vous. Neantmoins oubliant tout d' un coup le mal qu' il leur veut, et l' entreprise qu' il a faite, il dit de quelque chose qu' il estime ridicule, qu' elle feroit rire

Demosthene et Ciceron jusques en enfer.
Ou il ne faut pas qu' il croye que les demons soient si mauvais qu' on nous les figure, et que la sainte esriture parle tout de bon, quand elle fait la description des tenebres exterieures : ou il faut qu' il advouë qu' il est authour d' une hyperbole, qui met à couvert toutes les

p350

autres ; et qu' il a porté cette figure dans la plus haute eslevation, où le plus insolent espagnol la puisse laisser, apres avoir fait ses derniers efforts, pour essayer d' aller au delà.
J' ay le plaisir, Menandre, de voir ainsi mal-mener mon persecuteur à ses partisans de dernièrement, qui sont ses fugitifs d' aujourd' huy, et qui ont fait, et font encore à toutes les occasions, abjuration publique de sa doctrine. Ils m' apprennent ce que je ne sçavois pas, et produisent des pieces contre luy, que je ne me fusse jamais advisé de rechercher. Je vous en ay fait mon rapport, le plus exactement que j' ay pû, parce que vous m' avez recommandé d' estre long, et de ne rien oublier des circonstances de mon affaire. Cette-cy n' est pas, comme vous voyez, la moins importante : ces tesmoins ne sont pas de petite consideration ; et ce sont à peu pres leurs mesmes paroles, que j' ay seulement tasché de purger de l' excès du bien qu' ils disent de moy : quoy que possible je ne l' aye pas sceû faire de telle sorte, qu' elles n' en retiennent quelque impression, et ne sentent tousjours l' encens de la cour. Mais prenez-les plustost pour des consolations, dont il leur semble que j' aye besoin, que pour des loüanges que je confesse ne m' estre pas deuës. Imaginez-vous que c' est du bausme, qu' ils veulent mettre dans les blessures qu' ils croyent avoir faites, et que ce sont des effects de leur remors, et non pas des preuves de mon merite.

DISSERTATION 11

Il me sera force neantmoins, Menandre, de changer de langage, aussi bien qu' eux, ou il faudra que je trahisse la verité. Quelque neutralité que je me sois proposée, il n' y a plus moyen de demeurer dans une si scrupuleuse retenuë. à quoy bon tant de ceremonies et tant de respects, qui gastent la pureté du fait, et laissent des doutes parmi les simples ? Que sert-il de dissimuler l' estat present des affaires, puisqu' il se

peut declarer sans passion, et avec la

p351

froider de nostre premiere indifference ?

Mon ennemi n' est plus ce puissant et redoutable ennemi, que je vous ay representé à l' entrée de ma relation, et qui en effet me paroissoit tel. J' ay eu ma part de l' illusion, comme les autres ; et ne l' ay reconnu qu' apres m' estre purifié les yeux, et apres l' avoir regardé par tous les endroits. Je vous avois promis la ruïne de son nom dans un certain temps : mais pour peu que vous attendiez, vous m' advouërez que je paye d' avance, et que je tiens plus que je ne promets. Cét escrit mesme est desja de deux differentes dattes, et vous a fait voir le mauvais parti en sa vigueur, et en son declin ; orgueilleux du nombre qui le composoit, et humilié par la diminution qui s' en est faite. Ainsi passe, Menandre, la gloire du monde. Il ne restera bien-tost au prince mon ennemi, que son ancienne principauté. Vous verrez qu' en moins d' un an il aura acquis et perdu l' empire de l' eloquence, et que tout en vie, et tout en bonne santé qu' il est, il sera luy-mesme un des assistans et un des spectateurs de ses funerailles.

Apparemment ce terme fatal est proche, et nous touchons à cette journée de retribution et de justice. Il ne persuade plus que ceux qui croient d' une esgale foy toutes les choses qui sont imprimées, et qui disent qu' ils ont veû cela dans un livre, pour dire que cela ne peut estre faux. Il ne fait plus rire que ceux qui ont une extraordinaire disposition à la joye, et qui ne trouvent point de mauvaise farce. Que voulez-vous davantage sçavoir de moy ? Il tombe par sa propre foiblesse, sans aucune violence de dehors, et sans attendre que je le pousse. Ses fanfaronneries, dont tout le fauxbourg retentit, commencent à scandalizer toute la ville. Il est desja condamné dans l' esprit des juges ; et c' est bien certes inutilement que je me deffends, et que je l' attaque.

Elles sont prestes neantmoins, ces deffenses et ces attaques inutiles : il a esté refuté ligne par ligne, ce docteur en mesdisance. Tout cet attirail de chicane repose sur ma table il y a trois mois. Et bien que je luy advouë que d' ordinaire je vais aussi lentement qu' il va viste, je ne luy advouë pas que ce soit où il ne s' agit que de donner des solutions à des sophismes : et je vous prens à tesmoin, vous qui m' avez veû dans la chaleur de pareils combats, si je ne

dicterois pas plus de ces sortes de contredits, que deux greffiers n' en sçauroient escrire. Je le dis historiquement, et sans rien exagerer. Sçachez encore cecy, Menandre, et que vos six provinces le sçachent avecque vous : il n' y a pas une goutte de venin chez mon adversaire, qui n' ait son antidote chez moy : j' ay dequoy ruïner toutes les bateries qu' il a dressées contre mes escrits, et dequoy rompre toutes ses machines.

Il est certain que je ne luy laisserois, ni la satisfaction de s' imaginer, ni la hardiesse de soustenir, qu' il ait esté bien fondé une seule fois, si on me vouloit permettre de paroistre sur les rangs, et de donner

p352

à mon tour du plaisir au peuple. Mais je suis retenu par une force, à laquelle je ne puis faire de resistance. Il faut sousmettre nos petites raisons à une raison plus haute, et acquiescer à l' autorité des sages, nos vrais et naturels magistrats en matiere de lettres et d' escritures.

Des personnes qui portent ce nom là du consentement universel, et dont je revere tous les advis, ne trouvent pas à propos que je me signale en une si miserable occasion, et que je fasse vanité en public, des heures que j' ay perduës dans le cabinet. En effet il vaudroit autant s' enfermer pour tuer des mousches : et je vous declare, pour me bien louer, que le travail dont est question, est quelque chose de moins noble et de moins considerable que l' oisiveté. En tout ce travail je n' ay esté occupé qu' à casser du verre, et à renverser des marmousets. Une si chetive besogne me fait pitié, et j' ay honte de mon industrie, si malheureusement employée.

Ne me croyez pas, Menandre, croyez vous vous-mesme, si vous avez le courage de lire le livre de mon adversaire, et si vous estes assez determiné pour cela : mais vous prendrez bien cette peine pour l' amour de moy. Et vous me direz, je m' assure, apres l' avoir prise, que les argumens invincibles dont il m' attaque, sont de mesme fabrique que les interrogations captieuses, dont on jouë les petits enfans, et que le philosophe latin reproche si souvent aux hommes faits. Vous me confesserez que voicy les plus sublimes idées de cette ratiocination, qui saisissoit le bourgeois d' estonnement ; qui ravissoit en extase les novices ; qui faisoit crier, vive le premier homme de nostre

temps, à tant de bonnes et innocentes personnes.
Une pierre est une substance inanimée : le feu est une substance inanimée : donc le feu est une pierre. Il n' y a point de cygne qui ne soit blanc : mais il n' y a point de cygne qui soit de la neige : donc la neige n' est pas blanche. Le chat a mangé le rat : le chat est une syllabe, et le rat aussi : donc une syllabe à des dents : donc une syllabe en mange une autre.
N' ayant pas eu à combattre de plus dangereuses bestes que celles-là, ce me seroit aujourd' huy une belle gloire, d' en montrer la despouille à toute la France, et de ne laisser ignorer à personne que j' ay esté jadis sous la discipline du Docteur Crassot. Faisant profession de n' escrire que pour les honnestes gens, j' aurois un beau dessein, de les ramener à l' eschole, et de les entretenir de sang froid des vices du syllogisme. Tout homme qui en est venu jusques-là, sortira aisément sans mon adresse, des embusches de mon ennemi. Pour abbatre ses ouvrages, il ne faut que prier un maistre és arts de souffler dessus ; et ceux qui admirent les souplesses d' une si vulgaire dialectique, me font souvenir de ceux qui n' ont jamais veû jouer des gobelets, qui prennent pour miracles les moindres tours qu' ils voyent faire à un charlatan.

p353

Je serois donc charlatan moy-mesme, si j' entrais en raison avec cettui-cy, et traitois serieusement une affaire ridicule. Il y a des connoissances, dont la pratique n' est pas honneste, et qu' on peut avoir, mais qu' il faut dissimuler. Nos amis de l' antiquité ne nous conseillent autre chose. Il faut esviter ce qui n' est pas de la dignité de nostre philosophie ; ce qui sent le stile du pont-neuf, et l' eloquence qui court les ruës ; ce qui pourroit estre pris pour le deffoy de deux de ces orateurs de place, qui amusent les passans. Une dispute opiniastree avecque mon adversaire, seroit tout-à-fait de cette nature. Ce seroit dresser un banc vis-à-vis du sien, que de publier un livre contre son livre. Ce seroit luy donner une seconde reputation, et le rendre remarquable une autre fois. Je remettrois en vogue par une deffaite veritable, un ennemi qui n' a pû s' y maintenir par une fausse victoire.
C' est, à dire vray, ce qui m' a obligé de changer d' advis. J' ay creû le conseil de la sage antiquité.
J' ay escouté les remonstrances de peu de personnes, et n' ay pas pris garde aux voix confuses de la multitude. à la bonne heure, Menandre, qu' un autre

que moy soit le spectacle et le divertissement des oisifs : qu' il estonne le peuple de ses subtiles absurditez, et triomphe de la simplicité des enfans : que Castelvetro revienne au monde, pour y fascher encore un plus honneste homme que luy : que Sciopius cherche un troisieme Scaliger à persecuter : que mon chicaneur ne finisse jamais ses libelles. Semblables faits d' armes ne me donneront point de jalousie, et le desir de cette mauvaise gloire ne me tentera point. J' ay, graces à Dieu, de meilleurs desirs : je resiste sans peine à une si basse tentation. Et si mon repos n' estoit troublé que par les trophées des grammairiens et des sophistes, il n' y auroit homme dans le royaume, qui dormist de meilleur somme que moy. Vous desireriez neantmoins, Menandre, et voicy le dernier de vos articles, que je fisse difference entre celui qui fait l' habile homme, et ceux qui demandent instruction ; et que sans me mettre en peine de deffendre une façon d' escrire, qui se deffend assez d' elle-mesme, je me declarasse sur d' autres choses, que vous estimez plus importantes. Outre la relation que je vous envoie, vous seriez d' advis que je donnasse contentement aux bons peres que vous me nommez ; qui ont desplaisir de n' oser suivre leur inclination, et d' avoir sujet de se plaindre d' une personne qu' ils voudroient aimer. On tasche, dites-vous, de leur faire accroire, que ce qu' ils trouvent de plus pur dans mes escrits, coule d' une source corrompuë, et que je marche sur les pas d' Erasme, de Buchanan, et de quelques autres du dernier siecle, qui ont esté malheureusement ingenieux à rire des choses saintes, et des personnes sacrées. Il me seroit difficile de ne pas faire ce que vous me tesmoignez desirer, et j' ay trop dessein de vous plaire, pour en negliger la moindre occasion. Ces bons peres meritent bien d' ailleurs, qu' on prenne le

p354

soin de les détromper. Et que ce soit moy-mesme qui leur donne le vray sens de mes paroles, qui leur ont esté ou interpretées contre mon intention, ou falsifiées contre la foy de tous les exemplaires imprimez. Il est juste de venir au secours de la verité, principalement quand elle appartient à la religion ; il est honneste de satisfaire ses amis : il est aisé d' esclaircir leurs doutes. Je ne delibere point sur cét esclaircissement, et ne veux point me faire prier. Vous aurez, Menandre, un second livre, dans lequel il faudra

discourir, puisque vous trouvez que ce n' est pas assez de répondre. Ce sera l' exercice de cinq ou six matinées, que j' employeray à la deffense d' autant de passages, selon l' ordre porté par le memoire de vos peres. Mon adversaire a attaqué ces passages sans raison, et j' espere qu' il en sera repoussé avecque honte.

Il y a des ennemis, qui dans le tumulte de la meslée, ne reconnoistroient pas un caractere si effacé que le sien. Ils seroient bien aises de le prendre pour un homme dégradé, afin de le battre sans scrupule, et d' avoir droit d' en faire un exemple. Mais pour moy, m' estant tousjours esloigné des voyes extrêmes, et n' ayant pas encore achevé avec luy, je n' ay point d' envie de changer de procedé, en ce qui me reste ; et je vous confirme de nouveau les assurances de ma premiere moderation. Je suis resolu de luy estre bon jusqu' à la fin. La charité, dont il a violé toutes les loix, ne se souviendra point qu' elle a esté outragée, et le conservera contre la justice, qui voudroit le perdre. Je luy donneray les exemples que je devois recevoir de luy. Je luy rendray des fleurs et des complimens, pour les pierres qu' il m' a jettées, et pour les injures qu' il m' a dites.

Que si en quelques endroits j' estois contraint de quitter ma complaisance, et si mon devoir m' obligeoit de luy représenter certaines choses, qui ne luy seront pas entierement agreables, je vous proteste derechef que le pis que je feray en cela, sera de ne le pas flater ; que ma guerre sera toute innocente, et toute chrestienne ; et que je me conduiray de telle sorte, que personne ne desirera en moy la modestie que je trouve à dire en mon ennemi.

Pour le moins, Menandre, sçauray-je bien desmesler ses interests, d' avecque ceux de la religion, dans lesquels il pretend de les confondre ; et ne suivray pas cette vieille coustume de perse, où quand un grand seigneur avoit failli, on donnoit le fouët à sa robe, sans toucher à sa personne. Icy tout au contraire je m' adresseray à la personne, parce qu' elle a fait le desordre, et qu' elle le continuë : car pour la robe, que tant de saints personnages ont portée, et que l' eglise de Dieu reconnoist pour une des livrées de son espoux ; elle me sera en perpetuelle veneration, quelques fautes qu' elle couvre, et quelque coupable qu' elle cache.

Mais avant que de passer outre, prenons haleine, s' il vous plaist, et reposons-nous un peu, pour revenir plus frais à nostre besogne. Puisque

c' est à vostre priere que je l' entreprends, je n' ay garde de la tant mespriser, que celle que mes autres amis m' ont ostée d' entre les mains. Il y a quelquefois beaucoup de gloire, où il n' y a pas eu beaucoup de travail. La matiere que je vais entamer, est à la verité molle et aisée, mais elle ne laisse pas d' estre riche et precieuse. Elle peut recevoir de l' esclat et des ornemens, tant des lettres saintes que des connoissances humaines. Et c' est, Menandre, une obligation que j' auray à tout le moins à mon ennemi. Il m' a choisi des sujets pour vous entretenir agreablement, et m' a fait des objections, ausquelles il n' y a que de belles responses à faire.

DISSERTATION 12

Ce n' est pas d' aujourd' huy qu' on offense la philosophie, et qu' on mal-traite les philosophes. Le monde, Menandre, a tousjours esté vindicatif, et a mesdit de ceux qui l' ont mesprisé. Hippolyte mesme dans vos fables ne le quitte point impunément. Son propre pere luy reproche ses jeusnes et sa solitude : il ne sçait que penser des conferences qu' il avoit avec Orphée ; et une si sainte familiarité luy est suspecte. Quelques-uns ont porté plus avant leurs jugemens temeraires. Plustost que d' advouër qu' il estoit chaste, ils ont dit qu' une deesse, qui avoit fait voeu de chasteté, estoit impudique. Ils ont mieux aimé outrager Diane, que de pardonner à Hippolyte ; et jamais depuis il n' y a eu faute de mauvais esprits, qui ont accusé la bonté, d' hypocrisie ; et la sagesse, d' extravagance.

Cette injustice poursuit la vertu jusqu' aux extremittez de la terre, si elle fuit jusques-là. Rien n' est à couvert de ses attaques : il n' y a point d' asyle ni de lieu de franchise qu' elle ne viole : elle ne fait point de difference de jeusnes ni de solitude. Elle n' est pas moins insolente dans l' estat de Dieu, que dans les republics humaines.

Dieu, Menandre, a son peuple, ses familiers, et ses domestiques. Dés le commencement il y a eu parmi nous des philosophes ; et

les peres grecs ne donnent gueres d' autre nom à la vie monastique, que celui de philosophie chrestienne : mais

aussi dès le commencement il s' est trouvé parmi nous des Luciens, qui se sont moquez de ces philosophes, et les ont choisis pour les sujets de leurs dialogues et de leurs farces. Au lieu de respecter ce sacré repos, destiné à la contemplation des choses divines, ils en ont parlé comme d' une lasche oisiveté, et incapable de toute action : au lieu d' admirer ces sages cachez, ils les ont voulu faire passer pour des fous melancholiques, et ont rapporté les mouvemens de la pieté heroïque, aux desordres de la raison alterée. Ils les ont appellez ennemis du soleil et de la lumiere ; oiseaux de nuict et de malencontre ; gens desesperes, et homicides d' eux-mesmes. Et si un poëte payen sous le regne d' un prince fidele a osé escrire que la maladie qui les travailloit, estoit semblable à celle de Bellerophon, duquel il est dit, *qu' il fuyoit la piste des hommes, et se nourrissoit de son propre coeur* ; il faut remarquer qu' il ne s' est servi de cette comparaison injurieuse, qu' apres un poëte chrestien, et precepteur d' un empereur orthodoxe ; qui ne se pouvant consoler de la retraite d' un de ses amis, à present un de nos saints, luy allegue la solitude de Bellerophon, pour luy faire honte de la sienne.

Ceux qui ont mesdit plus modestement de cette celeste philosophie, l' ont traitée, comme vous voyez, d' hypocondriaque, et en ont cherché la cause dans les vapeurs de la melancholie, et dans la foiblesse du cerveau. Je ne me veux pas souvenir de ce que les autres moins discrets en ont escrit, encore que je l' aye leû. Il me suffit, Menandre, que vous sçachiez que je l' ay leû, en le detestant, et que je n' eus jamais de complaisance pour ces profanes rieurs, qui seroient bien faschez de rire sans crime, et de faire un conte qui ne fust un sacrilege.

Je ne nie pas que je n' aye voulu quelquefois me resjouïr, et que je n' aye cherché quelque divertissement hors des sujets graves : mais outre que ç' a esté une sortie, et non pas une defection, je croy m' estre tenu sur la pente de la liberté, sans me laisser choir dans la licence. Comme je n' ay pas fait voeu d' une constante et perpetuelle seriosité, j' ay tasché d' arrester ma joye dans les bornes d' une innocente raillerie ; et au plus fort de mes guerres, je n' ay point touché où j' ay veû la sauve-garde de l' eglise. Tout ce qui appartient à Dieu et à ses autels ; tout ce qu' il a reservé pour son usage, et pour le service de sa maison ; tout ce qui est possédé de luy par un droit particulier, m' est en particuliere veneration ; et ma conscience me rend tesmoignage, que la vie que je n' ay pû imiter, je l' ay

tousjours parfaitement estimée.

Il n' y a point de mal, Menandre, que vos peres sçachent qui je suis, et qui sont ceux, à qui j' ay l' honneur d' appartenir. Ce ne sont pas des catholiques qui soient cachez dans la foule, et qui fassent seulement

p357

nombre parmi les autres. Le peuple les regarde, et les montre : l' eglise les benit, et les propose en exemple. Ils ont fondé des monasteres en divers endroits de ce royaume. Ils ont basti pour la veritable eternité. Et sans parler de nostre Angoulesme, vostre Thoulouze est glorieuse des marques que leur pieté y a laissez. Il n' y a point d' apparence que je me voulusse priver du fruit de cette pieté domestique, et perdre la part que le sang me donne au merite de leurs bonnes oeuvres. Je n' ay garde de renoncer à un si beau droit ; et je ne suis pas si mauvais mesnager de mes avantages.

On m' a donc interessé d' abord dans la cause de la religion ; et je n' ay pas eu loisir de prendre parti. Entrant dans le monde, je me suis trouvé tel que je suis. Au moins ay-je esté nourri dans une grande reverence des choses saintes ; et l' affection que j' ay pour les personnes religieuses, qui s' en approchent avec tant de respect, et les manient avec tant de netteté, a suivi de si pres ma naissance, que sans me mescompter beaucoup en la datte, je pourrois mettre une si ancienne affection au nombre de mes inclinations naturelles.

Ne vous souvient-il point que j' ay escrit autrefois, que leur sainteté esclairoit toute l' eglise ; que leurs veilles procuroient le repos de la chrestienté ; que leur innocence sauvoit les coupables ? Les endroits mesmes de mes ouvrages, où mon ennemi m' accuse d' en avoir parlé autrement que je ne devois, ne rendent-ils pas tesmoignage de l' estime que je fais de tout leur corps ? Ne sont-ce pas ses termes, qui leur sont injurieux ; qu' il a mis en la place de mes paroles, qui leur estoient avantageuses ? N' est-ce pas luy qui les offense, et moy qui les louë ? Le mesme lieu, où il pense trouver ma condamnation, ne me fournit-il pas de suffisantes preuves, pour me justifier, et pour le convaincre ?

Un moment de lecture peut verifier la chose ; une oeillade peut decider cette question. Je dis, Menandre, que les mauvais moines sont dans le cloistre,

comme les rats et les autres animaux imparfaits pouvoient estre dedans l' arche : et il me fait dire que les moines sont dans l' eglise, comme les rats et les autres animaux imparfaits estoient dedans l' arche. Y a-t-il rien qui se ressemble en ces deux propositions ? Ne sont-elles pas directement opposées ? La mienne n' est-elle pas de Rome, et la sienne de Geneve ?

Je ne veux point qu' un juge me favorise, ni qu' il ait appris les stratagemes de l' eschole, ni que sa subtilité naturelle soit fort grande : qu' il me haïsse, pourveu qu' il ait des yeux, et qu' il sçache lire ; et il ne sçauroit s' empescher de condamner celui qui m' accuse. Il falloit effacer premierement tout mon livre ; en estouffer la memoire dans tous les esprits ; et estre asseuré que je mourusse le lendemain, pour me faire autheur d' une chose, à laquelle je ne songeay jamais ; et ne s' attendre point que je pusse respondre, cela n' est pas, et que la verité fust aussi hardie que le mensonge.

p358

Et icy, Menandre, avant que de passer outre, admirons ensemble les moyens dont Dieu se sert, pour procurer le repos du monde, et le soin qu' il a de trouver quelquefois le bien public dans les malheurs des particuliers. Advoüez-moy que ce n' est pas un petit effet de sa providence, de s' estre visiblement opposé au premier genre de vie, qu' avoit choisi un homme si dangereux ; et de l' avoir chassé du barreau, par cette celebre disgrace, qui luy arriva en pleine audience. Le coup fatal dont sa langue fut frappée, a esté salutaire à une infinité de familles. C' a esté la bonne fortune des vefves, et des pupilles, qui fussent tombez entre ses mains. Et ce jour-là apparemment Dieu garantit ce pauvre royaume de plusieurs volumes de faux contracts, et de testamens de mesme nature, dont son bel esprit le menaçoit. Ces sortes de subtilitez eussent bien fait plus de mal et plus de desordre, que celle dont je viens de vous parler, et dont j' ay honte d' agir avecque vos peres. Traitons-en, si vous le trouvez bon, avecque leurs freres Lais. Ils seront aussi capables de cette affaire que leurs philosophes et leurs theologiens ; et pour en connoistre, il ne faut qu' un rayon de lumiere, et le discernement du blanc et du noir. Presentons-leur donc des images familiares et sensibles, où ils puissent voir l' estat et le changement de la question, le fait comme

il est, et comme mon adversaire l' a supposé.
Ce romain, dont ils ont si souvent ouï parler, qui fut immobile dans le bon parti, et qui aima la republique avec plus de tendresse qu' il n' aimoit ses propres enfans : Caton, dis-je, qui ne flata jamais le peuple, ni ne choqua l' autorité du senat, pouvoit dire, ce me semble, sans blesser l' honneur de cét ordre tres-illustre, que les mauvais senateurs estoient dans leur compagnie, ce que sont des humeurs corrompuës dans un corps bien composé. Mais il n' y avoit, à mon advis, que Catilina, qui eust voulu tenir cét autre langage, ou quelqu' un de l' humeur de mon adversaire, qui l' eust attribué à Caton, que les senateurs estoient dans la republique ce que sont des humeurs corrompuës dans un corps bien composé. Le grec, pour qui vous avez tant de passion, et que la ciguë ne pût dégouster de l' amour qu' il avoit pour sa patrie, haranguant devant les atheniens, dont il y en avoit quelques-uns qui songeoient à opprimer la liberté, et quelques autres qui la gardoient mal, leur pouvoit reprocher en plein conseil, que ces uns et ces autres estoient dans leur ville, ce que seroient des loups apprivoisez et des chiens timides dans un troupeau. Mais si mon ennemi eust esté present à sa harangue, il eust esté à l' heure mesme son delateur, et luy eust soustenu qu' il avoit dit que les atheniens estoient dans la Grece ce que seroient des loups apprivoisez et des chiens timides dans un troupeau. Ces paroles peuvent estre sorties de la bouche d' un martyr de Jesus Christ, que les mauvais chrestiens sont dans l' eglise, comme les serpens estoient dans le paradis terrestre : mais que les chrestiens

p359

soient dans le monde, comme les serpens estoient dans le paradis terrestre, ce sont des termes bien differens des premiers, et qui ne peuvent sortir que de la bouche d' un juif, ni estre supposez à un chrestien que par la mauvaise foy de mon ennemi. Ainsi traite-t-il la verité dans le rapport du passage qu' il allegue ; et où il y a en gros caractere, que quelques moines sont dans leurs maisons comme les animaux imparfaits estoient dedans l' arche, il lit avec ses fausses lunettes, que les moines sont dans l' eglise de Dieu, comme les animaux imparfaits estoient dedans l' arche. Je n' ay que faire icy de couleurs ; je reserve à une autre fois les lieux et les figures de la rhetorique ; l' art de raisonner ne me sert de rien ; une simple

negative suffit pour renverser le fondement sur lequel a basti le mauvais sophiste, et montrer que ce qui ne doit pas manquer aux romans qui sont faits selon les regles, manque au premier chef de son accusation, à sçavoir un principe veritable.

De sorte, Menandre, que ceux qui mettent aujourd' huy une partie de leur devotion à mesdire de moy, s' imaginant que je suis la chimere qu' on leur a peinte, et que j' ay escrit des choses, que je serois fasché d' avoir seulement songées, peuvent voir qu' un equivoque est cause de toute l' esmotion des esprits ; que c' est mon accusateur qui a fait mon crime ; que leur zele a bruslé sans matiere, et qu' attaquant un homme qui est de mesme parti qu' eux, ils ont perdu toutes les bonnes actions qu' ils pensoient faire contre un ennemi.

On sçait assez que les communautez sont innocentes, quoy que les particuliers soient coupables, et que la republique estant juge et non complice du citoyen, elle n' est pas obligée de garantir ce qu' elle condamne. On sçait encore que dans le monde tout est meslé, et que pour voir une entiere pureté, il faut attendre le dernier jour, qui doit faire la separation de ce meslange. Il est certain d' ailleurs que rien de parfait ne se gaste mediocrement, et qu' une chose conserve en sa corruption le mesme degré qu' elle avoit en sa bonté. Les plus noirs esprits qui soient au fond de l' abysme, sont tombez du plus haut des cieux ; et ces anges de tenebres, ces rebelles et ces deserteurs ont esté les plus proches du throsne de Dieu, et les plus lumineuses de ses creatures.

Cela posé, je vous demande si c' est faire tort à la nature angelique, de parler des anges precipitez : si c' est offenser les esprits qui jouissent de la felicité, de dire que quelques-uns l' ont perduë ? Et je vous demande encore si l' escriture injurie Jacob, quand elle nomme Esaü profane ? Vous le sçavez, Menandre, aussi bien que moy. Les bonnes intelligences n' ont pas un autre principe que les mauvaises : elles sont toutes esgalement nobles de naissance. Le profane a esté frere du saint, et dans une mesme maison, voire dans un mesme ventre, et en mesme temps, le reprouvé s' est trouvé avecque l' esleû.

Ou mon ennemi croit que sa famille soit plus privilegiée que celle

p360

des patriarches, et qu' on ne puisse pecher dans les lieux de son obeissance : ou s' il advouë qu' on y jouisse,

comme on fait ailleurs, de la liberté du franc-arbitre, et que les enfans degenerent quelquefois de leurs peres ; pourquoy me blasme-t-il d' avoir osé declarer cette verité si vulgaire, et d' avoir decouvert ce secret si éventé ? Pretend-il qu' un nom sanctifie des personnes qui le deshonnorent, et qu' elles se puissent parer d' une robe, au mesme instant qu' elles la salissent de leurs ordures ? Desire-t-il que je ne fasse point de distinction entre les dignes et les indignes ; que je jette mes loüanges dans la foule ; que je brusle mon encens au hazard ; que je me prosterne indifferemment devant tout ce qui est, qui fut, ou qui sera moine ?

N' en excepte-t-il point ceux dont Saint Bernard a escrit cette ligne à faire peur, malheur à vous qui portez la croix, et ne suivez pas Jesus Christ ? Veut-il que j' estime innocens ceux que j' ay veü criminels dans les prisons de l' inquisition ; ceux qu' on m' a montrez à Civita-Vecchia dans les galeres du pape ? Et pour le piquer par son interest, veut-il que je favorise ceux qui ont traversé son election au chapitre general ; ceux qu' il appelle rebelles, et qui l' appelloient usurpateur ? Met-il au rang des parfaits, celui qui donna tant de peine au bon cardinal d' Ossat ; et au nombre des sages, celui qui força les gardes de Clement Huitiesme, et à qui ce grand prince le voyant entré d' assaut dans sa chambre, demanda en sousriant, de quel desordre il estoit ?

Mon adversaire sçait cela, et bien davantage. Il sçait qui a esté le precepteur de Mahomet, et l' architecte de sa ridicule theologie. Il n' ignore pas qu' il y a eu des legions de moines nestoriens et eutychiens ; qui encherissoient sur l' austerité des plus rigoureux orthodoxes ; qui estoient tout secs et tout arides de leurs abstinences ; tout sanglans et tout deschirez de leurs disciplines ; et ne laissoient pas de travailler pour neant, et d' aller en enfer par le purgatoire. Il n' y a point d' apparence qu' il veuille prendre la cause de ces infideles grecs, contre un fidele de Rome, ni qu' il trouve bon que la gloire des vrais et legitimes religieux soit communiquée à tant de faux freres qui ont usurpé le nom qu' ils portent, et qui sont ou des traistres, ou des comediens sous leur habit.

Lors que la bile qui l' eschauffe, sera evaporée, et qu' il se piquera moins qu' il ne fait, du point d' honneur, je m' assure qu' il ne sçaura point mauvais gré à Pierre De Blois, de s' estre plaint de quelques mousches, qui estoient venu troubler son repos ; ni à moy non plus, d' avoir crié apres quelques rats, qui ont voulu ronger mes escrits. Car les mousches et les

rats dont nous nous plaignons, et qui tourmentent encore plus les domestiques que les estrangers, n' empeschent pas que parmi eux nous ne reconnoissions des aigles, qui volent jusqu' au globe du soleil intelligible ; et des lions, dont le simple rugissement espouvante les vices, et met en fuite les heresies.

p361

Ceux-là sont à louer dans leurs compagnies, et non ceux qu' ils n' y peuvent eux-mesmes souffrir ; contre lesquels tonnent et foudroyent leurs constitutions ; que les uns enferment, et que les autres bannissent. Ainsi nous sommes de mesme opinion, mais nous ne nous entendons pas. Je demeure d' accord avec luy de la pureté de l' institution, et du merite de la compagnie. Je luy advouë que la profession est sainte : mais je ne luy advouë pas que toutes les personnes soient aussi saintes que la profession. J' advouë pourtant qu' il ne tient qu' à peu, qu' on ne puisse dire toutes, et que le desordre est aussi rare dans les congregations religieuses, qu' il est frequent dans les assemblées civiles.

Que si vos amis ne demeurent pas entierement satisfaits d' un adveu si solemnel, et s' il faut que je me declare plus expressément, recevez, Menandre, cét article un peu estendu de ma confession de foy, afin qu' il n' y ait plus lieu de douter de mon intention ; et que la calomnie se taise, apres s' estre fait escouter à toute la France, et avoir abusé dix mois durant de la credulité des peuples, et de la patience des magistrats.

DISSERTATION 13

Je sçay le rang que tiennent les religieux parmi les fideles, et l' honneur qui est deû à ces compagnies immortelles, qui sont continuellement occupées, ou à chanter les louanges du vray Dieu, ou à luy presenter des sacrifices, ou à luy gagner des ames. Je n' ignore pas que c' est dans les monasteres que se conservent les restes de l' ancienne severité des chrestiens, et qu' on voit l' image de la primitive eglise. Et comme la chaleur qui estoit espandue de tous costez, se resserre durant la rigueur de l' hyver, dans les grottes et dans les cavernes ; c' est en ces lieux retirez qu' est renfermée cette premiere ferveur, qui se communiquoit universellement, lors que le sang de Jesus Christ estoit encore tout chaud, et ses actions presentes à

la memoire des hommes.

J' admire ces excellens personnages, qui quittent toutes sortes de soins et d' emplois, pour vacquer à cette seule chose, que l' evangile nomme necessaire ; qui travaillent jour et nuit par leurs mortifications et par leurs austeritez à dompter l' orgueil et l' insolence de la nature,

p362

qui se jettent en des extremitez, qui ne sont point vicieuses ; qui font des excez, qui valent mieux que nostre moderation ; qui ne se pardonnent pas mesme l' indifference de leurs pensées ; qui croient que les plus petites fautes sont grandes ; qu' il n' y a point de seureté ni de chemin hors de Jesus Christ ; que le monde est un país de voleurs et de precipices.

Ils fuyent la compagnie des hommes, pour jouir d' une communication plus noble et plus relevée, et traiter avec Dieu en plus grande liberté. Sans mourir, leur ame est separée de leur corps. Ils sont composez de matiere, et vivent comme s' ils n' estoient faits que du seul esprit. Ils mesprisent esgalement la douleur et la volupté. Ils se despouillent de tout leur bien, pour s' enrichir de leurs seules esperances.

Advoüons la verité à leur gloire et à nostre honte.

Nous sommes tantost bons et tantost meschans, et n' apportons à nostre devoir que les premiers mouvemens de nostre volonté, et des desirs fort foibles et fort languissans. Mais ces gens-là exercent une violence qui dure tousjours ; arrestent et fixent dans un mesme point l' inconstance de l' esprit humain, et par des voeux solempnels s' imposent la necessité d' une perpetuelle vertu. De cette sorte leur merite est double. Par là de chaque bonne action ils en font deux : et outre le bien qu' ils operent, ils tiennent ce qu' ils ont promis, qui n' est pas une petite loüange dans le siecle de l' infidelité et de la tromperie.

Le plus que nous fassions, serviteurs endormis et paresseux que nous sommes, c' est d' obeïr à Dieu, quand il nous commande : encore faut-il pour cela que sa volonté nous paroisse escrite de ses propres doigts, ou qu' elle soit sortie de la bouche de son fils, ou que la voix de son eglise nous la signifie. Mais ces saintes ames, glorieuses de leur joug, et vaines seulement de leur servitude, s' obligent bien à une plus exacte et plus ponctuelle obeïssance. Elles font leurs amours et leurs passions du service de leur maistre. Pour peu qu' il les touche, il les met toutes en feu. Il

ne rend point d' oracle secret dans leur coeur, qu' elles ne pensent l' ouïr tonner sur la montagne de Sinaï : il ne leur envoie point d' inspiration, qu' elles ne reçoivent comme un commandement expres : il ne leur presente point de peine à souffrir, qu' elles n' estiment une recompense : il ne leur montre point de mort au Jappon, qu' elles n' y courent pour la trouver.

Nous avons beau faire les habiles, et nous glorifier de nostre prudence : outre qu' elle est fort courte, et qu' elle ne regarde quasi qu' un advenir de deux ou trois jours ; elle s' employe seulement à acheter et à vendre de la fumée, à acquerir et à conserver de la terre. La prudence religieuse a bien une autre estenduë, et un autre employ. Car visant à la vraie gloire, et se proposant la souveraine felicité ; embrassant d' ailleurs cette suite infinie d' années, qui nous attendent apres cette vie, et cét espace vaste, decouvert par l' evangile, aupres duquel tous les siecles de l' histoire ne paroissent que petits instans, elle travaille

p363

pour deux choses esgalement excellentes ; pour le ciel et pour l' eternité ; pour le plus beau de tous les royaumes, et pour le plus long de tous les regnes. Cette grande prudence compatit au reste avec une grande simplicité : elle n' est pas comme la nostre, artificieuse, et dissimulée ; elle n' est pas ennemie de la franchise, de la bonne foy, et de ces autres vertus du temps passé, qui sont les vices de celuy-cy. Ne nous condamnons pas pourtant tout-à-fait. Il se peut, Menandre, que quand on nous traîne devant la face des juges, que quand on nous fait lever la main, et qu' il faut jurer sur les saintes escritures, nous cessions d' estres menteurs pour un peu de temps. Cela se peut, je vous l' advouë : mais les religieux sont perpetuellement veritables : ils le sont, lors mesme qu' il n' importe pas de l' estre, et qu' ils pourroient mentir à bonne intention. Ils ne fuyent pas le mensonge, de peur de faire tort à leur conscience ; ils le fuyent, de peur d' offenser la verité ; et rejettent de leur morale les faussetez charitables et officieuses, comme celles que Platon semble approuver ; bien loin d' y admettre les cruelles et les malfaisantes, comme celles dont j' ay sujet de me plaindre.

Allons plus loin, s' il vous plaist, et ne nous arrêtons pas en si beau chemin. D' ordinaire toute nostre philosophie est sur le bord de nos levres, et ne se

mesle que de discourir ; aussi ne passe-t-elle gueres les oreilles de ceux qui nous escoutent, ni ne fait que de fort legeres impressions sur leurs coeurs. La leur au contraire, qui pratique les choses, dont nous ne sçavons que disputer, et observe les preceptes, que nous nous contentons de prononcer gravement, a converti en un instant des peuples entiers, et a persuadé à de grands rois, de quitter des armées de terre et de mer, et de se dessaisir d' une puissance formidable à tout le monde, pour aller chercher Dieu au desert, et se rendre bienheureux par la pauvreté.

Et l' importance est, comme vous sçavez, que l' eloquence a eu la moindre part en cette persuasion ; l' honneur en est deû à quelque chose de plus fort et de plus puissant que les paroles. Leur langage est populaire ; mais leurs actions sont heroïques. Ils s' opposent aux vices de leur siecle ; mais c' est par des vertus, qui sont contraires à ces vices-là. Ils n' employent à la correction de leur prochain, ni l' amertume des termes aigres, ni la subtilité des argumens captieux ; c' est avec leur vie qu' ils reprennent celle d' autrui, et par leur exemple qu' ils entreprennent la reformation du monde.

Au demeurant qu' on ne s' imagine pas que pour n' exercer point de charge publique ; pour n' avoir point de seance dans les parlemens, ni de voix dans les conseils, ni de commandement à la guerre, ils soient moins utiles à l' estat. Les plus grands services qui se rendent aux princes, ne sont pas tousjours esclairez de leur presence, ni advouëz de leur autorité. Leurs meilleurs serviteurs leur sont inconnus. Nous ne voyons pas toutes les causes de tous les effets que nous voyons.

p364

Les fruits paroissent, mais les racines sont cachées. Combien d' heureux evenemens sont arrivez en nos jours, et de la memoire de nos peres, que nous avons pris pour des coups estranges de la fortune, ou pour des miracles de la prudence, qui estoient neantmoins de pures recompenses de pieté ? Il s' est descouvert des conjurations ; on a gagné des batailles ; les rebelles ont esté chastiez par leurs maistres : et de tout cela nous avons donné la gloire à la sagesse d' un homme d' estat, ou à la vaillance d' un homme de guerre, qui peut-estre estoit deuë au zele d' un jesuite, ou à l' austerité d' un chartreux ; à celuy qui corrige le mal, ou à celuy qui le pleure ; à celuy qui presche, ou à celuy qui medite. Car il est vray qu' il y a bien de la difference entre la vie retirée, et la vie oisive ;

et que la contemplation a son usage et son employ dans la republique, aussi bien que l' action, quoy qu' il soit plus esloigné de la veuë des hommes et qu' il fuye les theatres et les assemblées.

C' est donc un loisir actif et laborieux que celuy de ces admirables contemplatifs ; comme ç' a esté une chasteté feconde et de grand rapport, que celle de leurs premiers peres, de la posterité desquels nous parlons. Et si cette posterité ne seroit de rien dans le monde ; si c' estoit une des superfluités des estats, et un fardeau inutile de la terre, ainsi que parlent leurs ennemis ; croyez-vous qu' elle leur eust esté promise, comme elle a esté, pour le prix de leur vertu, et pour le salaire de leurs services ? Et à vostre advis, Dieu eust-il dit d' eux, par la bouche de son prophete, aux eunuques qui esliront ce que j' ay voulu, et observeront mon alliance, je leur donneray une meilleure lignée que celle des fils et des filles.

Ce sont en effet des fils et des filles de miracles : des enfans de l' esprit et de la raison ; à la naissance desquels la chair n' a point eu de part, et le sang n' a rien contribué. C' est de cette jeunesse spirituelle, et de ces hommes renouvellez, que se composent les meilleures troupes du royaume de Jesus Christ. Et l' escadron invincible de Macedoine n' en approche point ; et la bande inseparable des amoureux, qui mouroient ensemble pour le bien public de Lacedemone, ne merite point de luy estre comparée.

Redisons à peu pres ce que nous en avons dit en un autre lieu, et achevons par où nous avons commencé. Ce sont eux, Menandre, qui portent bonheur au reste de la republique ; qui par leur seule presence fortifient les provinces et les villes, qui en sont les gardes sans sortir jamais de faction ; et les sentinelles, sans fermer jamais les yeux. Ils se mettent, ces hardis demi-nuds, et ces magnanimes humbles ; ils se mettent entre les hommes coupables et Dieu courroucé. Ils arrestent son bras, quand il est levé pour faire justice. Leurs peines volontaires obtiennent de luy nostre impunité. Leur innocence sert de contrepoids à la corruption de toute la terre.

p365

Dieu m' est tesmoin que je n' avance rien en tout cecy, dont je ne sois entierement persuadé ; et ceux qui me connoissent, comme vous faites, sçavent si j' accommode mon langage au temps, ou si je parle sans artifice. Ils ne s' estonneront point de me voir perseverer dans des

sentimens que j' ay tousjours eus ; ni de lire en mes escrits, ce qu' ils ont souvent ouï de moy en nostre conversation ordinaire. Ce ne sont pas de nouvelles opinions qui me sont venuës ; c' est la premiere teinture qui m' a esté donnée de la pieté ; et je ne cherche point à faire montre de mon esprit, mais je suis contraint de rendre raison de ma creance. Mon accusateur ne se peut pas vanter justement de m' avoir fait changer d' advis, ni de m' obliger à contrefaire l' homme de bien. J' estime sa profession, et ceux qui la suivent, beaucoup plus qu' il ne les estime luy-mesme. Et quoy que je confesse que tout ce que j' en ay pû concevoir, ne responde pas à la dignité de l' objet que je regardois, et que mon expression soit bien au deçà de mon idée, il me semble pourtant que j' en ay parlé avec moins d' inconsideration, que si j' avois dit, comme luy ; qu' on ne bastit plus les monasteres dans les deserts, mais dans le milieu des bonnes villes, à la porte des Louvres et des palais des rois ; que les grands de la cour les viennent chercher jusques dans leurs cellules : que les dames leur communiquent le secret de leurs ames, plus confidemment qu' elles ne font aux courtisans ; qu' ils ont tous les jours à parler aux rois et aux ministres de l' estat. Qu' au demeurant il ne fait pas bon s' attaquer à eux, pource que ce sont personnes qui n' ont rien à perdre, et qui l' emportent tousjours pardessus les particuliers, non pource qu' ils sont les plus forts, mais pource qu' ils sont plusieurs ensemble ; que ce sont des hommes d' entre deux airs, qui vont fondre sur les hommes de la terre, comme les aigles sur les levraux.

Je ne pense pas, Menandre, que les bons religieux reçoivent ces eloges en bonne part, ni que cette façon de louer la vie monastique, soit de fort ancien usage dans l' eglise. Sans doute elle n' est pas du stile des premiers temps ; et jamais Saint Basile ni Saint Hierosme ne se fussent advisez de tirer à l' avantage des moines, ce qu' on leur a depuis reproché, et peut-estre avec quelque raison. Aussi je m' asseure que pour le moins en cét article mon ennemi sera desadvoüé de ses compagnons, et qu' ils le prieront de corriger sa harangue. Car s' il faloit l' en croire, ils voudroient se rejeter dans l' orage, d' où ils sont heureusement eschappez. Ils auroient fait semblant de sortir du monde, pour y rentrer plus avant qu' ils n' y estoient. Ce seroient plustost des galans en masque, et des ambitieux travestis, que des reformez tout de bon, et de veritables humbles.

p366

Si j' avois dit, que hors du service de l' eglise, et de la necessité du commerce, le pape et le roy leur devroient deffendre le latin et le françois, dont ils veulent faire deux langues barbares, ils n' auroient point tant de sujet de se piquer contre moy, qu' ils en ont de se plaindre de mon ennemi. Mon mespris leur devoit estre plus supportable que ses loüanges : et, je vous prie, qui les traiteroit mieux, ou celuy qui les estimeroit de ce que leurs moeurs commencent à se corrompre, ou celuy qui les blasmeroit de ce que leur stile n' a pas tant de pureté que leurs moeurs ? Mais encore, Menandre, je ne luy veux pas laisser passer celle-là, ni luy advouër qu' icy mesme il accuse sans calomnier.

Il ne se trouvera point dans toutes les editions de mes lettres, que ces quatre mots, qui ont attiré sur moy des volumes, s' adressent aux moines plus particulierement qu' aux autres hommes. Ils s' adressent en general à certaines gens, qui abusant de l' abondance de leur loisir et de la commodité de l' imprimerie, deshonnorent tous les jours nostre siecle, de la publication de ce qui ne vaut rien qu' à supprimer, et qui n' est bon qu' à n' estre pas leû. Je parle de ces oisifs occupez, qui dans une grande fertilité de mauvaises choses qui sortent en foule de leur esprit, en choisissent quelques-unes pour les mettre en vers, afin de les rendre plus harmonieuses ; en reservent d' autres pour leur prose, afin qu' elles soient plus intelligibles ; et en traduisent quelques autres en latin pour les communiquer aux nations estrangeres.

Je dis à ce propos en riant, que l' inquisition seroit à desirer en France. Car outre qu' elle feroit, comme en Italie, que les meschans ressembleroient aux gens de bien, et que le vice ne scandalizeroit personne, elle empescheroit encore que les impertinens ne remplissent le monde de leurs sottises, et que les fautes des maistres d' eschole ne fussent aussi publiques que celles des magistrats et des generaux d' armée. J' adjouste à cela, que c' est une honte qu' il y ait des loix et des

p367

ordonnances contre ceux qui alterent la monnoye, et

qui falsifient les marchandises, et qu' on permette neantmoins à quiconque veut, de corrompre l' eloquence, et de violer la philosophie.

Et pour montrer que ce discours embrasse tous les mauvais escrivains, de toutes sortes de conditions, je conclus qu' il n' y a quasi plus personne qui se contente d' avoir des defauts secrets, et de pecher sans tesmoins ; mais que presque tous les hommes sont si amoureux de leurs ridicules productions, qu' ils les voudroient graver sur le marbre, et les enfoncer dans le bronze, afin d' en perpetuer la memoire, et de ne s' en pouvoir jamais desdire.

Y a-t-il, Menandre, d' esprit equitable, soit dedans, soit dehors le monde, qui ne reconnoisse cette verité ? Qui n' ait pensé mille fois ce que j' ay escrit ? Qui ne concluë avec moy à l' extermination de tous ces monstres de l' imprimerie ? Ces gens-là, aussi bien que ceux dont l' antiquité s' est plainte, sont les maladies et les incommoditez du siecle ; sont les fleaux et les persecuteurs du public, les ordures et les poisons de leurs villes, les derniers et les moins raisonnables de tous les hommes. Et partant, pourquoy n' estimeray-je pas encore aujourd' huy, le silence des chartreux, plus que les paroles de ces gens-là ? Et pourquoy ne me semblera-t-il pas que hors du service de l' eglise et de la necessité du commerce, le pape et le roy leur devroient deffendre le latin et le françois, dont ils veulent faire deux langues barbares ?

Il est vray que mon ami n' a pas allegué ce passage en ces propres termes, ni n' a creû que je deusse trouver mauvais que de ma proposition, qui est generale, et qui ne regarde pas moins les seculiers que les moines, il en separast une branche pour son dessein, et qu' il descendist de la these à l' hypothese. Il ne s' est pas imaginé qu' un mesme air, esgalement infecté, fust moins dangereux icy que là, ni que Dieu eust eu soin de preserver les seuls monasteres, d' une maladie qui court par toute la France ; et qu' on ne pust dire impunément aussi bien des moines que des autres hommes, que la pluspart d' entre eux veulent faire deux langues barbares de la latine et de la françoise. Mais qu' y a-t-il en cela qui soit si criminel qu' on le fait ? Qu' y a-t-il qui interesse l' eglise de Dieu ; qui outrage la perfection chrestienne ; qui merite d' estre le sujet d' une guerre sainte ? Qu' y a-t-il qui doive obliger les religieus à s' accommoder avec les impies, et à faire trefve avec les heretiques, pour me jeter toutes leurs forces sur les bras.

Il faut, Menandre, que je me confesse aujourd' huy à vous, et que vous sçachiez l' occasion, le principe, et

les circonstances de mon peché. Lors que j' escrivis ces quatre paroles, qui ont rallumé tant de passions mal esteintes, et remué tant de sedentaires inquiets, je m' estois rendu si delicat, en françois et en latin, je vous l' advoué franchement, qu' il n' y avoit rien si aisé que de me faire rejeter un mauvais livre.

p368

En françois tout m' estoit suspect de gasconisme. Sur chaque mot d' un escrivain de province, je consultois l' oreille d' un habitant de Paris ; et peu s' en faut que je n' appellasse Rouërgue, la Touraine proche de Poitou. Cét homme qui ne pardonneroit pas une incongruité à son propre pere, m' avoit mis en cette humeur, et m' avoit fait jurer sur ses dogmes et sur ses maximes. Vous entendez bien par là nostre Monsieur De Malherbe, et sçavez bien qu' en qualité de premier grammairien de France, il pretend que tout ce qui parle, soit de sa jurisdiction ; comme il est cause en effet qu' on parle plus regulierement qu' on ne faisoit, et moins au hazard et à l' aventure.

Pour le latin, la sçavante conversation de Monsieur Bourbon m' en avoit piqué d' une estrange sorte, et me l' avoit fait voir tout autre qu' on ne me l' avoit montré au college. Ce fut luy qui me refit et me reforma l' esprit. Il m' annonça le premier la grandeur et la majesté de Rome, que je ne connoissois point, et m' en remplit l' imagination. J' appris de luy à juger du merite des autheurs ; à distinguer les stiles et les caracteres ; à faire difference entre le bien et l' apparence du bien. Et toutes les lumieres qui peuvent naistre d' une longue estude, accompagnée d' un grand jugement, pour ne s' esgarer pas dans les livres, cét incomparable guide me les avoit descouvertes, avant que j' eusse dix-huict ans. D' ailleurs je ne faisois que d' arriver d' Italie, où les sadolets, les bembes, et les manuces ont laissé le parti de Ciceron si puissant, qu' en beaucoup de lieux on ne peut souffrir les pointes et les figures de ceux qui sont venus immediatement apres luy. Je vous laisse à penser si on y estime les rimes et le jargon de ceux qui sont nais sous le regne des goths et des vandales ; si on y souffre Cassiodore, et Sidonius Apollinaris.

J' avois appris en ce pays-là, que pour escrire comme il faut, il se faloit proposer les bons exemples, et que les bons exemples estoient enfermez dans un certain cercle d' années, hors duquel il n' y avoit rien qui ne fust, ou dans l' imperfection de ce qui commence, ou

dans la corruption de ce qui vieillit. Avec ce principe je m' estois trouvé à la harangue funebre du Cardinal Bellarmin ; et j' avois consideré ce grand et admirable jesuite, qui avec la dignité de ses gestes, les graces de sa prononciation, et l' eloquence de tout son corps, qui accompagnoit celle de sa bouche, me transporta en esprit dans l' ancienne republique.

Peu de temps auparavant un academicien de Rome, confident, et, comme il parloit, intrinseque du redoutable Sciopius, sçachant l' amitié qui estoit entre Monsieur Barclay et moy, et l' amour que j' avois pour son argenis ; afin de moderer, disoit-il, la violence de ma passion, s' offrit à me montrer dans cette nouvelle histoire, que nous avons escrite à la main, quinze cens improprietez de compte fait, et je ne sçay combien de pechez originels, et de locutions estrangeres.

Mais ce n' est rien que cela, Menandre, au prix de ce que je

p369

vais vous dire. Passant par Florence j' avois rencontré un commentaire de Victorius sur un livre d' Aristote ; dans lequel ce commentateur chagrin accuse Virgile, quelle entreprise, bon dieu ! Et quel attentat ! De prendre des mots les uns pour les autres, et d' estre moins pur et moins latin que Lucrece ? Ainsi il intente un proces contre une possession de seize cens ans ; et ne considere ni la faveur d' Auguste, ni l' amitié de Mecenas, ni les applaudissemens de tous les siecles, ni toutes les voix de la renommée, qui donnent gagné à sa partie. Je sçavois de plus, que sous le pontificat de Leon Dixiesme, un gentilhomme venitien, estimé extraordinairement par Fracastor, et du nom duquel il a nommé son dialogue de la poëtique, avoit de coutume le jour de la feste de sa naissance, de brusler solennellement les oeuvres de Martial, et d' en faire un sacrifice annuel aux manes et à la memoire de Catulle. Et je n' ignorois pas qu' un autre delicat du mesme temps soustenoit, que la corruption de la langue avoit commencé en la personne d' Ovide, dont il traduisit tout expres les metamorphoses, pour l' usage de son fils ; afin qu' il pust apprendre la fable, sans danger de la locution ; et qu' en cherchant les richesses de la poësie il ne hazardast pas la noblesse du stile dans une lecture contagieuse. Il y a bien là de la bizarrerie et du caprice. Il y a

bien du scrupule et de la superstition, j' en demeure d' accord avec vous, et ne louë pas l' excès où le desir de la perfection jettoit ces messieurs. Je blasme leur intemperance en la recherche des bonnes choses, quoy que j' advouë que j' ay quelque obligation à l' intemperance que je blasme. Elle est cause, à dire vray, que je prenois garde de plus pres que je n' eusse fait, au vice qui luy est contraire ; et qu' encore que je ne me portasse pas tout-à-fait à la superstition d' Italie ; je ne laissois pas de voir que pour arriver où j' allois, il falloit un peu s' esloigner de la licence françoise. Les scrupules d' autruy m' avoient pour le moins rendu religieux. Ils m' avoient subtilisé le goust de telle façon, et m' avoient mis devant les yeux une telle idée de pureté, que les moindres souillures les offensoient, et que je ne trouvois pas supportable ce que j' avois autrefois trouvé excellent.

J' ay donc dit là-dessus mon opinion, avec ma franchise accoustumée, et c' est le peché dont je me confesse.

J' ay plus estimé l' or et les richesses du bon temps, que le fer et la rouille du mauvais. J' ay preferé la vigueur de la republique saine et fleurissante, aux infirmités de l' empire caduc et mourant. En un mot, Menandre, j' ay condamné ces faux orateurs, qui sont africains en latin, barbares à Rome, et poëtes en prose : ou si vous me permettez de traduire la pensée d' un veritable romain, j' ay condamné ces docteurs modernes, qui aiment mieux braire avec l' asne d' Apulée, et grimacer avec les singes de lipse, que parler raisonnablement, et tenir leur gravité avec Ciceron.

p370

Mais je les ay condamnez, dit-on, de mon autorité privée, et sans avoir le caractere de juge. Par malheur encore ce n' est ni un Huguenot, ni un Seculier, sur le sujet duquel cette condamnation a esté donnée ; et peut-estre que le mauvais escrit qui mit mon ami en mauvaise humeur sortoit d' un lieu privilegié.

Nous ne sommes plus françois, Menandre ; et nostre franchise est perduë, si hors des matieres de la foy on veut tenir nos ames et nos opinions captives. Il ne faut plus parler de la noblesse de l' esprit humain, s' il faut qu' il louë et qu' il admire par force ; et ce seroit moins un devoir qu' une punition. à ce compte-là toute la liberté sera d' un costé, et toute la servitude de l' autre. Il sera permis à quelques-uns d' estre

ridicules, et deffendu à tout le reste de rire. Ceux qui escrivent dans le cloistre, pourront estre impertinens avec autorité, et ceux qui lisent dans le monde, ne pourront estre raisonnables sans danger. Les mesmes auteurs voudront la licence d' Allemagne pour leurs livres, et demanderont l' inquisition d' Espagne pour nos jugemens. S' ils font des fautes en grammaire ou en rhetorique, ce sera faire des schismes et des heresies, de les remarquer.

Voilà certes une rigueur inouïe, et une injustice sans exemple ! Voilà bien faire le souverain et le prince ! Et neantmoins les princes du monde ont souffert sans ressentiment, qu' on ait dit qu' un d' eux avoit esté mauvais poëte, et qu' un autre avoit esté mauvais violon. Et pour nous approcher de nostre sujet, en nous approchant de nostre temps, on ne sçait point que les princes de l' eglise ayent excommunié ce galand homme qui nomma les livres d' un de leurs confreres, nec legibiles, nec intelligibiles, nec vendibiles ; et qui deplora la ruïne du libraire qui les avoit imprimez, par cette lamentable elegie, dont voicy le commencement, (...).

Ces sages princes, Menandre, ne croyoient pas que la dignité de l' ordre fust interessée dans le differend du faiseur de livres, ni qu' on fust obligé de porter la mesme reverence à du papier barbouillé qu' à des ornemens pontificaux. Ils voyoient bien, qu' il ne s' agissoit pas de la foy, dont les decisions leur appartiennent, mais qu' il s' agissoit de la raison, dont l' examen appartient à tout le monde ; et qu' on ne mettoit pas en doute, si les evesques avoient l' autorité des apostres, mais qu' on avoit peine à croire que cettui-cy eust l' eloquence de Saint Paul, à la succession de laquelle il pretendoit plus qu' à celle de son autorité.

Ce que je dis arriva au commencement du regne de Henry Troisième ; et si mon ennemi, qui n' ignore pas l' histoire, eust esté bien conseillé, il eust imité la sagesse de ces bons prelates, qui ne prirent point la protection d' un mauvais livre. Mais s' il cherchoit une querelle qui fust bien fondée, et s' il vouloit se venger legitiment, en

p371

deffendant l' honneur de son corps, il faloit qu' il choisist pour cela un autre que moy, et il ne manquoit pas, Menandre, de vrais ennemis. Il devoit laisser mon françois en paix, et prendre à

partie le latin, qui s'estonne de l'éloquence d'un moine comme d'une chose étrange ; qui la met au nombre des prodiges, et des accidens qui n'arrivent que de siècle en siècle ; et qui parle ainsi de la version qu'il avoit fait du grec d'Aristote et de Platon, (...).

Je ne touche point aux termes des témoignages que je produis, parce que je me veux esloigner de l'exemple de mon ennemi, qui disloque tout ce qu'il remuë. Laissons-les donc comme ils sont, Menandre, de peur qu'ils ne s'alterent par le transport, et qu'il n'y ait quelque deschet à les rendre de latin en François. Soustenons seulement que mon adversaire se devoit attaquer à la mere du latin et du François ; à la reine de l'univers, à Rome, dis-je, la sainte ; et luy demander raison d'une façon de parler qui fait outrage à tout l'ordre monastique ; et qui toutefois n'est pas moins en la bouche de la cour qu'en celle du peuple. Car il est certain qu'au milieu mesme du Vatican, où de la memoire de nos peres il y a eu des moines qui ont régné, on oppose *Lettere Fratesche* aux belles lettres ; et *Vocaboli Frateschi* à l'élegance et à la dignité des paroles.

Je ne trouverois pas mauvais, Menandre, que pour avoir réparation de cette injure, il eust recours à la justice du pape, et qu'il implorast l'assistance du saint office. Je blasme en cecy une langue que j'estime en autre chose. Je l'accuse d'insolence dans sa gayeté, et de dissolution dans ses richesses ; et de bon coeur je serois second de mon ennemi ; s'il estoit besoin de maintenir contre toute l'Italie conjurée, que non seulement l'augustin Vida faisoit des vers heroïques tres-judicieux ; et le cordelier Dampierre des hendeca-syllabes tres-delicats ; mais aussi que le Pere Coëffeteau est disert en tout ce qu'il a traduit, et le Pere Narni eloquent en beaucoup de choses qu'il a dites de luy-mesme.

Pour une si juste cause opposons-nous au torrent et à l'impetuositè du mauvais usage. Declarons la guerre, conjointement avec celuy qui nous la fait, à des nations et à des proverbes. Si ce n'est que la voye de la douceur luy semble meilleure, et qu'il trouve plus à propos qu'on agisse par office. Car en ce cas-là il se faudroit adresser à monseigneur le cardinal Bentivoglio, qui est l'arbitre et la regle de sa langue, et qui m'a fait l'honneur de me tesmoigner qu'il ne mesprisoit pas la nostre dans mes ouvrages. Nous le prierons de vouloir interposer son autorité en cette occasion, et d'empescher le cours d'une façon de parler, si injurieuse à la rhetorique du premier

homme de nostre temps.

Tout de bon, Menandre, je croy aussi bien que luy, que l' austerité

p372

de la vie n' exclud pas la politesse de la doctrine, et que toutes les belles choses ne sont pas esgalement dangereuses. Et quoy que je sçache que la rigueur de nos peres a esté extrême, et que les premiers chrestiens ont condamné ou mesprisé les connoissances humaines. Quoy que je sçache qu' on a escrit, que l' eloquence estoit le patrimoine des payens, et que la poësie estoit le breuvage des demons ; et que Saint Hierosme avoit esté fouëtté par les anges, pour avoir trop aimé Ciceron. Quoy que je sçache que celuy qui voulut mettre lit, au lieu de grabat dans le texte de l' evangile, fut menacé d' anatheme ; et que Theodoret a conclu à la honte du bien raisonner et du bien dire, que l' incongruité et les solecismes des pescheurs avoient vaincu les syllogismes et les figures d' Athenes : quoy que je sçache cela, Menandre, je sçay aussi que cette extrême rigueur a esté mitigée avecque raison ; et que Saint Gregoire de Nazianze ne l' a pas approuvée dans l' oraison funebre de Saint Basile : je sçay que les plus severes chrestiens peuvent sans scrupule estre eloquens ; peuvent employer l' or d' Egypte à l' embellissement du tabernacle ; et s' approprier le bien des ennemis de l' eglise ; et sanctifier les connoissances des profanes ; et user des choses dont les payens abusoient. Je ne dis pas seulement qu' ils le peuvent : je dis qu' ils le font, et qu' ils le font avecque succes. Il y en a là assez, ce me semble, pour satisfaire vos peres. Il est vray : mais il y en a trop peu pour contenter les peres qui me persecutent. Ils comptent pour rien que j' en louë une partie, parce que mon ami ne louë pas l' autre ; et veulent qu' on croye qu' ils ne sont pas seulement tous bons et tous saints, mais aussi qu' ils sont tous doctes et tous eloquens. Ils veulent qu' on renverse à leur avantage ce passage de l' escriture, *personne ne fait bien parmi eux, non pas mesme un seul*, et qu' on le change en celui-cy, *personne ne fait mal parmi eux, non pas mesme un seul*. changeons-le à la bonne heure, Menandre ; et s' il se peut, effaçons encore ce malheureux la pluspart des moines, qui est cause de tout le scandale qui est arrivé. Ou s' il n' y a pas moyen de l' effacer de tant d' exemplaires imprimez, essayons de trouver un

expedient qui les mette hors d' interest, d' une autre façon ; et presentons-leur quelque biais, pour expliquer nostre ami, qui ne leur soit pas desagreable. Ne sçauroient-ils regarder une proposition qui peut estre diversement interpretée, du costé qu' elle leur peut plaire davantage ? Et de plusieurs sens qu' elle est capable de recevoir, que ne prennent-ils celui qui leur est le plus favorable ; celui que je leur jureray estre le plus conforme à mon intention, et que je signeray de ma propre main, si bon leur semble ? Qu' on excepte donc tous les feuillans, tous les minimes, tous les capucins, et d' autres communautez toutes entieres ; je m' asseure que dans les abbayes de France, et dans les convents qui ne sont pas reformez, il restera assez de moines, peu curieux des ornemens

p373

du langage, pour pouvoir dire que la plus grande partie des moines ne fait pas profession de bien parler. Ceux-cy, Menandre, vivent francs et libres des loix et des ordonnances de la grammaire, et ont des privileges, qui les exemptent de la jurisdiction de Priscien et de Monsieur De Malherbe. Ils se contentent de la premiere simplicité qu' avoient les disciples de Jesus Christ, sans leur envier le don des langues, qu' ils eurent depuis. L' art ne gaste point la bonté de leur nature. Ils ne font point voeu d' estre sçavans ; et tirent cét avantage de leur mediocre suffisance, qu' ils sont au moins asseurez de ne pas tomber de si haut que sont cheus Origene et Tertullien.

Il ne faut point avoir peur qu' ils brouillent le calme de l' eglise par la curiosité de leurs questions, ni qu' ils troublent le repos de l' estat par leur eloquence seditieuse. Et le bon est pour nous, qu' il faut encore moins craindre qu' ils troublent leur propre repos par une meditation trop exquise de ce que nous disons d' eux, ni qu' ils soient si tendres, qu' un petit mot les puisse blesser. Nous avons affaire à des peres, moins sensibles et moins chatouilleux ; plus difficiles à offenser, et mieux armez contre les injures, à plus forte raison contre l' ombre et le soupçon des injures ; et si leur ame n' est pas remplie de cette grande varieté de connoissances, dont se vantent quelques autres ; elle est vuide de la presumption qui accompagne d' ordinaire la connoissance ; et de cette invincible opiniastreté, qui deffend les erreurs du docteur, aussi affirmativement que la verité de la doctrine.

Je ne doute pas mesme, Menandre, que si ces bons peres sçavoient la peine où nous sommes, ils n' eussent assez de charité, pour venir s' offrir de leur bon gré à des-interesser ceux qui pensent avoir esté offensez ; et qu' ils ne fissent cesser tout sujet de plainte, prenant pour eux les paroles qui ont esté alleguées par mon ami. Ils seroient tres-aises, je n' en doute point, de faciliter un accommodement, aux despens de leur latin et de leur françois ; et tres-volontiers ils donneroient l' un et l' autre au bien de la paix, et à la satisfaction de mon adversaire.

DISSERTATION 15

p374

Mais il y a trop de hardiesse d' avoir de la joye en presence d' un tyran, et de rire quand il nous menace. Agissons serieusement avec l' homme du monde, qui entend le moins raillerie, et qui affecte le plus la severité. Il est temps de luy disputer un autre passage ; et de le faire retirer d' un lieu, où il pense s' estre bien fortifié, apres l' avoir pris de bonne guerre. Tantost il se contentoit de m' oster la devotion, qui est la plus douce et la plus delicate partie de la religion : à present il me voudroit oster la religion toute entiere. Il voudroit me chasser de toutes les societiez des fideles, et persuader à tout le monde chrestien, que je suis tombé en idolatrie. Preparez-vous, Menandre, à ouïr des blasphemes espouventables. Autrefois neantmoins c' estoient de saintes maximes ; mais il faut qu' elles se soient changées entre mes mains, et que par mes charmes, d' une verge j' aye fait un serpent. Admirez avecque moy que trois ans entiers on ait laissé courir des monstres par toute la France, sans se mettre en devoir de les arrester ; et que dans le royaume tres-chrestien, dans la lumiere de nostre siecle, à trois pas de la Sorbonne ; l' impieté imprimée et reimprimée n' ait pû jusques icy estre decouverte. Il n' y a que mon ennemi qui ait eu des yeux, pour voir l' interest de Dieu ; et de zele pour s' en piquer. Il s' est garanti luy seul du monstre qui se cache sous ces paroles. Nous ne sommes pas venus au monde, pour faire des loix, mais pour obeïr à celles que nous avons trouvées, et nous contenter de la sagesse de nos peres, comme de leur terre et de leur soleil. Et certes puisque mesmes aux choses indifferentes la nouveauté est blasmée, et

que les rois ne quittent point les lys, pour prendre des tulipes en leurs armes ; à combien meilleur droit devons-nous conserver les anciens fondemens de la religion, qui est d' autant plus pure, que par sa vieillesse elle s' approche davantage de l' origine des choses, et qu' entre elle et le principe de tout bien il s' est passé moins de temps, qui ait pû corrompre sa pureté ?

p375

ô que cét homme, Menandre, est mal informé de la naissance et de l' antiquité de la religion, et que d' un coup de plume il raye de siecles de son histoire ! Qu' il est mal instruit de l' âge et des divers estats de la verité ! S' il n' estoit son ennemi juré, je dirois qu' elle n' est pas seulement de sa connoissance. Il la fait plus jeune de plus de quatre mille ans qu' elle n' est ; soit qu' il n' ait pas pris la peine de la bien considerer ; soit qu' il pense la flater par là, et cacher les rides et les cheveux blancs d' une princesse. Cette princesse neantmoins, soeur du soleil et fille du temps, est plus belle que l' un, mais elle n' est gueres moins vieille que l' autre. C' est la premiere et la plus esloignée de toutes les choses. Tout est moderne en comparaison. Les fables et les temps heroïques ; les guerres de Thebes et de Troye ; les affaires des assyriens et des medes, au prix d' elle sont d' hier et d' aujourd' huy. Le monde ne fut basti que pour la loger ; et lors qu' il n' y avoit encore que deux personnes sur la terre, il y avoit desja une eglise et des fideles. Comme l' idée et la perfection sont avant les images et les defauts : comme la nature et la raison sont plus anciennes que les artifices et les sophismes : comme le pur en quoy que ce soit, precede le corrompu : ainsi la vraye creance precede la fausse. Ce n' est pas le plus difficile poinct de nostre doctrine, et dont l' intelligence humaine ne puisse estre capable, sans le secours des lettres divines. La philosophie s' accorde en cecy avecque la foy, et Aristote combat sous les enseignes de Jesus Christ. Car toute mauvaise religion estant mensonge, il s' ensuit necessairement qu' elle soit venuë apres la bonne, puisque les privations presupposent de necessité les habitudes ; et qu' un homme ne sçaurait estre aveugle, s' il n' y avoit avant luy une puissance de voir, et de juger de la diversité des objets ; ni ignorant, s' il n' y avoit des vertus intellectuelles, et une plus haute connoissance que celle des sens ; ni heretique,

s' il n' estoit sorti de l' eglise, et qu' il n' eust quitté les opinions receuës ; ni idolâtre, s' il n' avoit abandonné le service du createur, pour faire ses dieux des creatures.

Ainsi, Menandre, le mensonge naist en quelque façon de son contraire. Il a besoin de la verité pour estre mensonge ; et ne sçauroit agir s' il ne l' avoit pour son objet ennemi, ni subsister que par la ruïne des principes qu' elle establit, et par la negation de ce qu' elle affirme. Et de là il est aisé à conclure que la bonne semence a esté respanduë la

p376

premiere, mais que l' homme ennemi est venu depuis, qui a jetté l' yvraye et le mauvais grain ; que l' erreur, le desguisement, et la tromperie sont arrivez les derniers au monde, et que jamais il n' y auroit eu de fausse religion, si tousjours il n' y en avoit eu une veritable.

Mais au calcul de mon adversaire on compte plus de quatre mille ans entre les commencemens du christianisme et le principe des choses. Est-il possible, Menandre, que tant de siecles apres la persecution des tyrans ; au milieu des grandeurs et des prosperitez de l' eglise ; en une saison où Louis Le Juste l' a fait triompher de tous costez, je sois reduit aux termes qu' estoient reduits les fideles sous l' empire de Neron et de Diocletien ? Qui croira que mon adversaire prenne entre les mains des payens, les armes desquelles il me fait la guerre ? Que nostre religion ait encore besoin des apologies d' Athenagoras et de Justin, et qu' il se trouve quelqu' un qui luy reproche sa nouveauté ?

Il est ainsi neantmoins ; et celuy qui la luy reproche, a succedé à S Bernard, et a traduit S Denys. Il est nay dans le college : il compte des docteurs entre ses predecesseurs : il preside à une grande troupe de theologiens ; et pas un d' eux ne l' a adverti de son erreur, pour me descharger de l' envie à laquelle je m' expose, en corrigeant le premier homme de nostre temps, comme il se nomme luy-mesme. Pas un d' eux, Menandre, ne luy a voulu dire qu' il y a de la difference entre n' estre point et estre secret ; entre le neant et la vie cachée ; pas un d' eux ne luy a dit que tous les termes ne sont pas si anciens que toutes les choses qu' ils signifient.

Le christianisme a donc esté de tout temps, quoy qu' il ait esté longtemps cacheté, et sous des nuages ; et que

Dieu ne l' ait ouvert aux peuples, ni laissé luire à clair dans le monde, qu' au terme qu' il avoit précisément marqué dans les oracles de sa parole. Il y a tousjours eu des chrestiens, quoy qu' ils n' ayent pas tousjours esté appellez de cette façon ; et la religion chrestienne a precedé la naissance de Jesus Christ, de beaucoup de siecles, quoy que le nom de chrestien n' ait esté imposé aux fideles qu' apres sa mort, dans la ville d' Antioche. L' eglise pourtant n' est pas née à Antioche, et mon adversaire ne voudroit pas l' asseurer, de peur d' offenser Jerusalem. Neantmoins, Menandre, cela seroit, s' il en falloit croire sa dialectique, et prendre les choses de sa main. Il faudroit dire que durant la vie de Jesus Christ, il n' y avoit point de chrestiens, non pas mesme en sa compagnie et à sa suite. Il y en avoit toutefois, et alors et auparavant. Ces gens-là n' ont presque pas commencé, tant ils sont anciens ; et je ne pense pas que ce soit antidater le principe du christianisme, de le prendre dez le principe et dez l' origine des choses. Et de fait, lors qu' au concile de Rimini quelques-uns proposerent de rejeter les confessions de foy des conciles precedens, pour en faire passer une nouvelle, dattée du

p377

second des kalendes de juin, et du consulat d' Eusebe et de Hypatius ; S Athanase s' y opposa vigoureusement, et representa que la vraye foy n' avoit point de datte : que c' estoit luy faire tort, que de luy donner un commencement si nouveau : qu' elle estoit plus ancienne non seulement que les consuls Eusebe et Hypatius, et que l' empereur Constance qui les avoit faits ; mais aussi que tous les consuls, et que tous les empereurs ensemble : que les nombres, les chiffres, les fastes et les archives n' estoient point encore, lors qu' il estoit une foy chrestienne, et une religion orthodoxe.

Si mon adversaire eust esté à ce concile, il eust accusé S Athanase d' impieté. Ouï sans doute, Menandre, puisqu' il m' en accuse, pour estre dans le mesme sentiment que S Athanase ; et qu' il ne sçait pas ce qu' il faut luy dire, et luy redire, afin qu' il le sçache ; que l' eglise dure depuis le commencement des siecles jusques à cette heure ; qu' elle seule ne s' est point noyée, lors que toute la terre a fait naufrage par le deluge ; qu' elle s' est sauvée de l' embrasement, lors que les villes entieres ont esté

consumées par le feu du ciel ; qu' elle a survescu à tous ses persecuteurs ; qu' elle a veû naistre et mourir les quatre grandes monarchies ; que d' un peuple elle a passé à tous les autres ; et que celle-là mesme qui a esté esclave en Egypte, fugitive au desert, estrangere en Palestine, prisonniere en Babylone, est la mesme qui regne aujourd' huy à Rome.

Ce ne sont point des propositions contestées. Ce sont des veritez reconnuës. Entretenez-vous-en, Menandre, avecque vos peres. Il n' est rien de plus certain parmi eux, ni dont ils demeurent plus universellement d' accord en leurs doctes assemblées. L' eglise des juifs n' estoit point une autre eglise que la nostre : leurs prophetes sont aujourd' huy nos historiens ; et nous sommes les suivans et les domestiques de celuy dont ils ont esté les avantcoureurs et les trompettes.

L' agneau a esté immolé dez le commencement du monde.

Le premier Adam a esperé le second : il a creû en Jesus Christ, et dans l' assurance qu' il a euë que le juste naistroit de sa race, il s' est consolé de la perte de son innocence. Abraham a veû de loin le jour du Seigneur, et s' en est resjouï vingt-quatre siecles avant sa venuë. Isaac a veû le mesme jour, apres avoir perdu les yeux, et prenant Jacob pour Esaü. Moyse a esté chrestien ; et S Paul dit de luy, que l' opprobre de Jesus Christ luy fut plus precieux que les richesses d' Egypte. Esaïe prioit les nuées de pleuvoir le juste, et la terre de germer le sauveur ; et les autres prophetes le demandoient avec tant d' impatience, qu' il sembloit quelquefois qu' ils se plaignissent des longueurs et des remises dont Dieu usoit à l' endroit des hommes.

Tant y a, Menandre, que les anciens peres ont beu de l' eau qui sortoit de la pierre, et cette pierre estoit Jesus Christ. Les fideles, tant de la loy de nature que de la loy escrite, appartennoient à la loy

p378

de grace, et estoient du troupeau de Jesus Christ. Ils attendoient la consolation d' Israël, et souspiroient apres le messie. Ils estoient guidez par l' estoile du matin, comme nous le sommes par celle du soir ; et les uns et les autres sommes guidez par un mesme astre, qui a deux divers noms ; par une lumiere qui s' appelloit en ce temps la synagogue, et qui maintenant s' appelle eglise.

Il n' y a point deux religions, parce qu' il n' y a point deux sauveurs, ni deux paradis. On ne nous enseigne

point une seconde verité, differente de la premiere.
Nous n' avons point d' autres connoissances que les premiers hommes ; mais nous les avons plus nettes et plus distinctes ; et toute la difference qu' il y a pour ce regard entre nous et eux, c' est que nostre foy a pour objet le passé, et que la leur avoit l' advenir.
Si bien qu' à ce compte-là nos supputations ne sont pas fausses : nous n' avons point fait d' anachronisme : la religion chrestienne n' est pas si nouvelle que s' imagine mon ennemi : elle n' est pas si esloignée qu' il se figure, de l' origine des choses. Et tant s' en faut, Menandre, que, comme il pense, les payens ayent sur nous l' avantage du temps et de la vieillesse ; qu' il est tres-asseuré, s' il en faut croire Tertullien, que nous avons des autheurs, qui ont vescu devant leurs fausses divinitez ; et que Moyse est beaucoup plus ancien que Saturne ; et par consequent que les enfans de Saturne, et les enfans de ses enfans, dont les poëtes ont fait tant de dieux et tant de deesses.
Contentons-nous donc de la sagesse de nos peres, comme de leur terre, et de leur soleil : et en quelque sens qu' on puisse prendre ces innocentes paroles, ne craignons point d' avoir mal parlé. Car soit que nous montions jusqu' à la premiere et à la plus haute antiquité, qui est celle des juifs : soit que nous nous arrestions à une autre antiquité moyenne et inferieure, qui est celle des grecs : soit qu' enfin nous descendions à la plus proche et à la plus voisine de nostre temps, nous demeurons tousjours dans les mesmes termes.
Il y avoit des sages, avant que la philosophie fust au monde, et ces sages-là estoient nos peres. Avant que les escholes d' Athenes fussent basties, et qu' il y eust un portique, un lycée, une academie, il y avoit une souveraine raison, une verité revelée, une academie celeste. Il y avoit des docteurs enseignez de Dieu : il y avoit des prophetes inspirez du mesme dieu : et nous sommes les disciples de ces docteurs, et les fils de ces prophetes. Lors que les grecs estoient encore des enfans, et que leur eloquence begayoit encore, la sagesse des hebreux avoit atteint sa perfection : elle rendoit des oracles à toute la terre. Elle estoit admirée de l' orient, et recherchée du midy ; et c' est, Menandre, la sagesse de nos peres. Ces enfans depuis se sont faits hommes. Les grecs ont estudié, et ont debité leur science. Ils ont cherché la verité avec de la curiosité

et du soin. Et quoy que je sçache que leur curiosité n' a gueres esté plus heureuse que celle des alchimistes, et qu' ils ont plustost eu des soupçons que des assurances, s' estant doutez de quelque chose, sans avoir rien sceû de bien certain ; ç' a esté pourtant l' opinion d' un des plus sçavans peres de l' ancienne eglise, qu' une si trouble et si debile lumiere ne leur a pas esté inutile, et que ce petit rayon qu' ils ont entreveû, les a suffisamment esclairez, pour arriver à la derniere felicité.

Je parle, Menandre, de Clement Alexandrin, qui sans doute est de la connoissance de vos amis, aussi bien que de la vostre. Il a escrit en plusieurs endroits de ses ouvrages, que la philosophie avoit esté donnée aux grecs au lieu de la loy ; que les grecs ont pû se sauver par le moyen de la philosophie ; qu' ils ont pû trouver le chemin du ciel, par les adresses qu' elle leur donnoit ; qu' elle estoit l' eschelle de l' evangile ; que c' estoit un troisieme testament.

Et un martyr de la mesme eglise des premiers temps n' a pas esté de contraire advis. Il n' a pas eu mauvaise opinion du salut d' Heraclite, de Socrate, et de quelques autres philosophes grecs. Il a creû, aussi bien que Clement Alexandrin, et que Saint Denys, que c' estoient des catechumenes, dont les anges avoient esté les docteurs ; et des chrestiens commencez, qui par la raison s' acheminoient à la foy, et n' estoient pas indignes de la grace, pour avoir fait tant de progrez vers Dieu, par les seules forces de la nature. Tellement que si cela estoit, ce seroit encore dequoy enrichir nostre genealogie. Ceux que nous pensions estre estrangers, se trouveroient des nostres, et en ce sens-là leur sagesse se pourroit dire la sagesse de nos peres.

Mais quand nous ne chercherons point nos titres dans le vieux testament, ni ne tirerons nostre naissance de si loin. Quand nous n' invoquerons pas Socrate dans nos prieres, ni n' adjousterons ce verset à nos litanies, Saint Socrate priez pour nous, ainsi qu' Erasme semble nous le conseiller. Quand nous ne dirons pas nostre ancestre et nostre pere Socrate, comme le disoient les platoniciens du temps d' Apulée ; ne sommes-nous pas fils des derniers fideles ? Ne sommes-nous pas les vrais et les legitimes heritiers de ceux qui estoient en possession de la verité ; à qui elle a esté adjudgée par les arrests de tous les conciles ? Et cette doctrine, qui est venuë de main en main, et de successeurs en successeurs, sans laisser aucun intervalle vuide depuis les apostres jusques à nous, n' est-ce pas la sagesse de nos peres ?

Le changement n' est bon que quand le premier estat est mauvais, ni la nouveauté recevable que quand les vieilles coustumes sont vicieuses. C' est pourquoy vivant dans une eglise qui ne peut faillir, et qui est perpetuellement assistée de la presence du saint esprit ; et d' ailleurs ne parlant que des catholiques et des protestans, ce que vos peres me feront la faveur de remarquer, et ce que dissimule mon ennemi avec son ingenuité ordinaire ; ne fais-je pas au passage dont il s' agit,

p380

une protestation solemnelle de l' integrité de ma foy, et du desir que j' ay de perseverer dans la bonne cause ? Lors que je dis qu' il faut se contenter de la sagesse de nos peres, que dis-je autre chose, sinon qu' il faut se sousmettre à l' autorité de l' eglise catholique ; qu' il ne faut pas estre rebelle de Rome ; qu' il faut preferer Saint Pierre à Luther, et n' escouter pas seulement cét usurpateur, qui sans succeder à personne, a commencé par soy-mesme, et de qui on peut prononcer hardiment, qu' en matiere de doctrine, il est nay sans avoir eu de pere.

DISSERTATION 16

Vous n' avez pas encore oublié ce qui se passa hier en ma cellule, sur une matiere de religion, qu' entama le gentilhomme de Daufiné, qui nous est venu voir, par curiosité ; vous qui vous souvenez de tout. Jamais curiosité n' eust esté plus mortifiée que la sienne, si vous ne vous y fussiez trouvé : car à peine eus-je la liberté d' articuler trois ou quatre miserables paroles ; ma fluxion s' estant irritée plus que de coustume. Vous suppleastes heureusement à mon defaut ; et fistes si bien l' honneur du logis, que l' estranger n' eut pas raison de se plaindre de l' incommodité que je souffrois. Vous eustes mesme la bonté, et l' adresse de me faire parler quelquefois, et, de vostre courtoisie, m' alleguastes en ma presence, me traitant par ce moyen de grand personnage. à quel prix ne mistes-vous point ce que j' ay dit dans le Socrate chrestien ? *qu' il ne faut pas capituler avecque Dieu, ni luy dire, je croyay cecy, ou cela ; qu' il ne faut pas non plus s' imaginer que ce soit assez à un honneste homme, de se tenir seulement aux choses essentielles, et qu' il peut laisser au peuple le reste de la religion, ou comme on dit*

tres-sottement, *le menu de la religion*. outre cela vous fistes mention d' un grand discours de mesme espece, qui n' a point encore paru, et vous engageastes, à la priere du curieux, de le luy montrer, avant son depart. En voicy trois ou quatre articles, qui se sont trouvez tout à propos, pour dégager vostre parole, et ils suffiront à un homme, qui se haste de passer païs. Il pourra mesme les emporter, s' il n' a pas loisir de les lire, ne croyant pas qu' ils luy soient à charge, apres le desir qu' il a tesmoigné de les voir.

p381

Ne touchons point au corps de l' eglise ; non pas mesme à ses habillemens ; non pas mesme au bord et aux franges de sa robe. Que tout ce qui luy appartient, tout ce qui est à elle, nous soit en veneration, jusqu' aux moindres de ses coustumes, jusques à ses plus legeres ceremonies. Nostre premier pere fut aussi coupable d' avoir mangé d' une pomme, que s' il eust arraché tous les arbres du jardin. Ce n' est pas le larcin, et le prix de la chose desrobée, que l' on considere ; c' est la desobeïssance, et le violement de la loy ; c' est le mespris de l' autorité. N' avez-vous pas veû dans nostre histoire romaine, qu' avoir franchi un fossé contre l' ordonnance, a esté un crime puni de mort en la personne du frere du roy ? Il n' eust pas esté plus maltraité, s' il eust attenté à la personne du roy son frere ; un general ne pardonne pas à son propre fils, pour avoir gagné une bataille, contre la deffense qu' il luy avoit faite de la donner.

ô maudite contradiction de l' esprit humain ! ô malheureuse singularité, contre laquelle un grand saint me dit autrefois ces paroles remarquables : ne cherchez point une autre verité que celle que vos peres vous ont apprise. En renonçant à leur croyance, vous renoncez à la meilleure partie de leur succession : vous estes des enfans desheritez ; et le mal est que vous-vous desheritez vous-mesmes, par une mauvaise interpretation du texte que vous n' entendez pas. Adorez les mysteres les yeux fermez : ne plaidez point, ne chicanez point dans la religion. Voulez-vous estre plus sages que toutes les nations, et que tous les siecles ? Si vous vous fiez tant à vostre esprit, et à vos opinions particulieres, vous n' avez plus de rang dans le monde ; vous n' estes citoyens d' aucune sorte de republique.

Resistez aux argumens tant qu' il vous plaira ; mais pour le moins rendez-vous à la force des miracles :

laissez-vous persuader à ces raisons sensibles, qui parlent à vos yeux, et qui se font toucher à vos mains. Advouéz qu' une plus grande puissance que celle de la fortune, s' est meslée des affaires des chrestiens, et de la conduite de nostre eglise. De temps en temps, il s' est fait des choses si estranges, pour nous faire croire, que si le genre humain a esté trompé, il est certain que ce ne peut estre que Dieu seul, qui l' a trompé de la sorte.

Je ne parle point des premieres merveilles qui ont estonné toute la nature, et des veritez desquelles nos ennemis mesme sont les tesmoins. Mais qui peut dire aujourd' huy que quatre cens portugais fissent des songes, quand en leur presence le grand Saint Xavier fit tomber une pluye de feu et de cendres, sur une ville rebelle ? Qui oseroit soustenir qu' un grand nombre de personnes, qui estoient dans le mesme vaisseau que luy, eussent le goust depravé, quand avec un signe

p382

de croix, il rendit douce l' eau de la mer, pour empescher que ce grand nombre ne mourust de soif ?

DISSERTATION 17

Ce n' est pas un homme commun, que vostre Pere Fevrier. Son petit Jesus m' a ravi, et il faut advouër que cette divine enfance fut divinement representée, le jour qu' il la prescha aux ursulines. Pareils sermons ne sont pas des copies, qui ont lassé la patience du monde ; ce sont d' excellens originaux, qui plaisent et qui persuadent. Quelque haut que soit le ciel, où la verité fait sa demeure, il penetre jusques-là. Il la trouve, en quelque part de la nature qu' elle se cache. Elle a beau estre subtile et legere, elle a beau avoir des ailes, et sçavoir fuir : il sçait tirer en volant, il attrape celle qui s' enfuit. Mais ce n' est pas tout : car apres avoir poursuivi la verité jusques dans le ciel, il est question de l' amener sur la terre : il la faut tirer de son secret, et de ses tenebres, pour l' exposer à la veuë des peuples. Et c' est alors que l' eloquence la pare, et l' ajuste apres que la raison l' a decouverte et l' a desvoilée. Cette eloquence ne manque pas au bon pere, non plus que cette raison. Prenez pour vous, ce que je vous dis de luy ; car il ne vous appartient pas moins, et l' action que vous

fistes aux jesuites, à l' oraison des quarante heures, de la *necessité de la priere* , vous y donne droit. Avec tout cela je ne laisse pas de me plaindre de ce pere, et de vous. Vous donnez des esperances, mais j' ay peur qu' avec vous autres, il faille se contenter d' esperer. Ce jour promis solennellement, que vous deviez, disiez-vous, desrober à vos occupations de la ville, n' est pas encore venu. Peut-estre que le mot de, *desrober*, vous a mis du scrupule dans l' esprit, et que le remors l' a saisi, apres la promesse faite. Vous ne voulez pas que vos presens s' appellent, *larcins*. si cela est, la perfection à laquelle vous aspirez, est bien delicate ; puisque vous apprehendez mesme les mots de signification suspecte. Craindriez-vous de salir vostre pureté, par les simples images, qui sont tirées des mauvaises choses. Il me semble qu' on ne sçauroit donner une interpretation plus douce, à la tromperie que vous m' avez faite.

p383

Je m' en plaindrois plus aigrement, si j' avois perdu toute esperance de vous voir icy. Mais je vous attends encore au commencement du mois prochain, et, si vous ne me trompez une seconde fois, vous viendrez en bonne compagnie ; car vous ne viendrez pas l' un sans l' autre. Par ce moyen il ne vous sera pas aisé de vous ennuyer, et je ne sçay pourquoy vous faites tant les difficiles. Nous avons des livres de vostre mestier, il y a de l' ancre et du papier, pour escrire vos productions. Mais sur tout il y a quelque chose à gagner : et afin que ce mot ne vous rebute pas, comme a fait celuy de, *desrober*, il y a à gagner une ame à Jesus Christ ; une ame qui vous est chere à l' un et à l' autre, et qu' il faut que vous acheviez de remettre, et de confirmer dans la bonne voye. Je vous advertis de plus qu' il y a du peril en la demeure, et que celuy que vous aimez est malade. Un plus grand retardement le pourroit rendre incapable de vostre secours, et oster quelques fleurs à vos couronnes. Pour cét autre pere, dont vous me parlez si souvent ; je perds tout espoir de le voir jamais, et, outre qu' il est recommandable, par la sainte vie qu' il mene, je vous confesse que je ne voy rien de mieux, que sa maniere de debiter. Faites luy sçavoir, s' il vous plaist, que si je ne dois jamais jouir de sa presence, il me sera permis au moins de la desirer.

DISSERTATION 18

Il me fait trop d'honneur l'excellent homme, et tout ensemble le grand seigneur, dont vous me parlez, de mettre mon voisinage au nombre de ses souhaits, et de desirer que Balzac fust plus proche d'Orleans. Si cela estoit, j'y gagnerois beaucoup : je tirerois de la société que vous me proposez de sa part, non seulement des advis et des exemples, mais aussi de la force et du courage. Au lieu où je suis, mon reverend pere, je suis reduit à me nourrir de mon propre suc. Je n'ay de communication qu'avec nos amis de l'antiquité. Il est vray qu'ils sont de tres-bonne compagnie ; mais ils sont

p384

tousjours les mesmes, et ne disent cette année que ce qu'ils disoient l'année passée. Pour animer mes études, il me faudroit une bibliothèque qui fust animée, et la conversation me manque icy, comme le loisir me manque ailleurs.

Je pense l'avoir autrefois escrit, et il n'y aura point de mal aujourd'hui de le copier. La solitude est certainement une belle chose ; mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sçache respondre, à qui on puisse dire de temps en temps, que c'est une belle chose ! Justifions, mon reverend pere, ce qui nous oblige à aimer si fort cette belle chose, et disons à ceux qui nous reprochent nostre loisir, que l'assoupissement de la paresse n'a rien de commun avec les delices de l'oisiveté. Celle-cy resveille, aiguise, purifie les sens ; celle-là les endort, les esmousse, et les espaisit. L'une nous laisse nostre liberté ; nous sommes en la puissance de l'autre : on est possédé de la paresse, et on jouit de l'oisiveté : l'esprit en fait des festins ; c'est l'image de la vie du ciel, et il n'y a point de plus douce viande sur la terre : mais cela s'entend, quand Scipion et Laelius, quand Ciceron et Varron, quand Tacite et Plin la goustent ensemble. On a beau chanter des vers aux forests et aux rochers ; les dialogues des solitaires avecque l'echo sont des entretiens tres-imparfaits, et quelques rares que soient les choses dont ils luy font le recit, ils n'apprennent rien de nouveau des responses qu'il leur fait.

Vous vous doutez bien du dessein de ma preface : vous voyez bien où j'en veux venir ; mon esprit vous cherche, mon reverend pere ; ma solitude a besoin de vous. Ne me sentant pas digne des avantages que m'offre

l' excellent homme, et tout ensemble le grand seigneur, dont vous me parlez, je n' ay garde de les accepter. C' est assez qu' il die du bien de moy : ce seroit trop s' il m' en faisoit ; et les biens qui sont en sa puissance n' estant plus à mon usage, j' attends de vous seul ceux que je desire. En verité, en conscience ; ou si j' osois m' expliquer plus affirmativement, en termes de nostre Ciceron ; Per Deum Immortalem, le voyage de Saint Mesmin est la plus douce de mes esperances. Je soupire apres la possession de cét appartement sur la riviere, dont vous m' avez envoyé le plan, et que vous bastissez pour me loger.

Mais entendons nous bien, je vous en supplie. Je vous advertis que tant que je seray entre la Loire et le Loiret, je pretends d' y estre incognito. Je ne m' appelleray, s' il vous plaist, en ce pays-là, ni Balzac, ni Narcisse, ni Aminte. Je ne prendray ni ne recevray aucun autre nom de guerre, qui puisse me decouvrir. Mon dessein n' est pas de donner reputation à ma retraite : ce seroit vouloir estre obscur avec esclat. Je ne me cache point, afin qu' on me cherche. Il faut qu' estant aupres de vous, je sois un secret entre vous et moy, et un enigme pour tous les autres. Souvenez-vous de cet article de nostre traité, car il est essentiel. Je renonce de bon coeur à la reputation que

p385

donne le monde, pour jouir du repos que le monde trouble.

Oblitus Vivorum, Obliviscendus Et Illis.

Cela veut dire en langue vulgaire, qu' estant de ceux qui sont morts au monde, je veux estre mort tout de bon ; et que les visites et les lettres, les courriers et les nouvelles ne me viennent point resusciter.

Monsieur l' ambassadeur Justinian vous a parlé autrefois de ce chasteau enchanté, où le poëte Bernia et le cuisinier maistre Pierre se tenoient si bonne compagnie. Il vous a entretenu de leurs exercices et de leurs occupations : il n' a pas oublié la description de cét admirable lit, qui avoit six toises de diametre, et dans lequel le poëte nageoit comme en pleine mer. Ce chasteau fut un jour regardé avec envie par le plus grand courtisan de France, et il nous avoit esté decouvert à luy et à moy par monsieur le marquis de Frangipane. Là-dedans, comme vous sçavez, le calendrier n' estoit point receû : on ne connoissoit ni les jours ouvriers, ni les festes : il n' y avoit ni

commencement ni fin de semaine. On n'entendoit ni cloche ni horloge ; les valets avoient ordre expres de ne porter jamais ni de bonnes ni de mauvaises nouvelles.

(...).

Pour les cloches, il ne seroit pas aisé de leur imposer silence, puisque leur bruit a son usage dans l'église, et qu'il fait partie du culte extérieur de la religion. Outre qu'à vous dire le vray, je ne m'accommode pas mal avec elles. Car quand tous les hommes dorment, et qu'il n'y a que moy et les astres qui veillons, elles me tiennent quelque sorte de compagnie, aussi bien que ma lampe et mon porte-feuille. Laissons donc sonner vos cloches tant qu'il leur plaira ; et ne dégradons point vostre clocher par un changement qui seroit remarqué, et qui pourroit estre suspect d'herésie.

Veritablement si vous me voulez faire plaisir, vous ferez donner le ban à tout ce qui s'appelle relation, gazette, l'ordinaire, l'extraordinaire, etc. J'estime extrêmement Monsieur Renaudot, et j'ay fait son éloge il y a long-temps. Mais puisque Platon a chassé Homere de sa republique, apres l'avoir couronné de fleurs et arrosé de parfums ; Monsieur Renaudot ne doit pas trouver mauvais, si pour des considerations qui sont favorables à nostre repos, et qui ne sont point desavantageuses à son éloquence, nous luy fermons nostre porte avec toute sorte de civilité : je veux dire apres avoir dit de luy, qu'il est le plus eloquent historien de tous les modernes, que la France luy est en partie obligée de sa grande reputation ; que si elle l'avoit perdu,

p386

elle auroit bien de la peine à trouver un homme pour remplir sa place.

à nostre premiere veuë, qui sera Dieu aidant au mois prochain, il faudra s'expliquer sur le chapitre des nouvelles. Cependant, mon reverend pere, pour le plan de l'appartement que vous m'avez envoyé, je fais estat de vous porter une description de la retraite de l'empereur Charles ; et je fais en cecy comme le bon-homme Malherbe, quand il se mettoit immédiatement apres les rois, et qu'il disoit, Priam a receû de la consolation ; François Premier n'a pas voulu mourir de regret, ni moy aussi.

Cette description m'est venuë de Rome, depuis peu de jours : elle n'est point inferieure par la dignité du stile, aux plus esclatans endroits de l'histoire du

Pere Strada : et que vous semble d' un escrivain qui commence ainsi ses escritures ? Lors que Charles ennuyé du monde, voulut mourir sous l' empire de son frere, et sous le regne de son fils. La piece est peinte de mille couleurs : elle est historique, oratoire, poétique, et que n' est-elle point ? Mais ce sera vous qui me direz ce que j' en dois croire, et particulièrement de cét endroit, que je ne pûs pas m' empescher de traduire la seconde fois que je le leûs. La belle piece qu' une renonciation à l' empire faite en bonne forme et de bonne foy ! De ce lieu si eslevé, les cheutes ont esté frequentes, et les descentes ont esté rares. Combien de Nerons, de Domitiens, et de Commodes, pour un Diocletien ? Encore ne peut-on pas dire que la démission de celuy-cy ait esté de mesme merite que celle de Charles dont la vie sans reproche et sans tache ne luy pouvoit laisser de remors. Mais que cette vie qui a fait tant de bruit, n' en face plus. Reverons son repos, et cessons d' admirer ses actions. Considerez-le des yeux de l' esprit dans le monastere de Saint Just, des peres hieronymites. Voyez comme ce grand coeur change d' ambition ; comme son courage prend une autre route, et se tourne du costé du ciel. La vanité, la violence, le desordre ; le monde en un mot, ne vient pas jusques icy. Tout est paisible dans son ame, et toutes les passions obeïssent. Voyez comme il se desarme le visage de la mine qui faisoit peur aux barbares d' Affrique, et aux protestans d' Allemagne. Il se laisse adoucir l' esprit aux discours de la raison : il escoute la philosophie, à laquelle il n' avoit pas pû donner une heure d' audience, durant quarante ans qu' il avoit regné. Cette fidelle conseillere represente à l' empereur, que sa retraite le tire du nombre des autres hommes, qu' elle assure ses victoires, et qu' elle consacre sa vertu, que vouloir entreprendre de nouveaux desseins, c' est vouloir prolonger sur soy le pouvoir de la fortune. Elle adjouste que la meditation a esté appellée l' affaire des dieux, et de ceux qui les imitent, que tous les emplois de la republique ne valent pas un moment de l' oisiveté du sage.

p387

Jamais les choses du monde n' eurent un plus grand spectateur, qui les regardast sans y toucher, et qui fust assis et en repos, tandis que les autres couroient, et se donnoient de l' inquietude. Ses travaux estant finis ; voyant l' envie et le malheur à ses pieds, tous

les jours qui luy restoient n' estoient plus que des jours de triomphe ; et ce triomphe n' estoit pas moins beau, pour n' avoir de tesmoins que le ciel et sa conscience. C' estoit le couronnement et la feste de sa laborieuse vertu ; et cette vieillesse avancée, que la grandeur ne quitta pas mesme dans la cellule, n' estoit pas tant la derniere partie de son âge, que la derniere perfection de sa gloire.

Toutefois comme il n' est rien de si net, que la mesdisance ne salisse, ni de si bon, qu' elle n' interprete mal, quelques-uns ont voulu dire que ce prince s' estoit repenti de sa retraite, et en avoit conceû un chagrin, qui luy avoit mesme touché l' esprit. Pour preuve dequoy ils debitent cette fable : ils disent qu' il avoit cinq cens escus dans une bourse de velours noir, de laquelle il ne se désaisissoit jamais, jusqu' à la faire coucher avecque luy toutes les nuits : si on les veut croire, il baisoit, il caressoit, il idolâtroit cette bourse.

Et apres avoir mesprisé les richesses de l' un et de l' autre monde ; les perles et les diamans de tant de couronnes qu' il avoit portées, il estoit devenu avare pour cinq cens escus. Un sujet naturel du roy d' Espagne me fit autrefois ce conte ; mais je m' en moquay, et le mis au nombre des histoires apocryphes. Il y a bien plus d' apparence que si l' empereur s' est repenti de quelque chose dans sa solitude, ç' a esté de ne s' estre pas plustost retiré du monde, ou comme en parle un autheur de delà les monts, de n' avoir pas plustost coupé jeu à la fortune. Car par là, dit-il, il attrapa la fortune, quoy qu' elle soit si forte, et qu' elle sçache si bien piper.

Le theologien que la politique a corrompu, et qui estime plus une ordonnance de comptant que toute la somme de Saint Thomas, se moquera sans doute, des remonstrances que fait la philosophie à l' empereur Charles : non pas vous, mon reverend pere, qui n' estes pas gasté de la cour ; qui sçavez le veritable prix des choses ; qui regardez avec pitié ces grands malheureux, à qui tant de gens portent envie. Votre jardinier, votre portier, le moindre de vos freres-lais a bien de plus douces pensées qu' eux, et passe bien de meilleures heures. On ne laisse pas pourtant de souhaiter ces belles miseres, et la felicité de la retraite est un bien connu de peu de personnes. Vous m' escrivez là-dessus d' admirables choses. Nostre ami de Poitou diroit que le dieu Mercure, ou que la deesse Pytho vous les a dictées. Pour moy je diray seulement, que si vos discours sont plus eloquens que les miens, mes paroles ne viennent pas moins du coeur que les vostres. Je suis persuadé de tous les dogmes de

vostre doctrine : j' ay l' ame pleine de vos maximes. Et par consequent vous devez croire que je ne declame point, quand je presche apres vous, le mespris

p388

du monde, la vanité des choses humaines, l' excellent texte de, cache ta vie.

Quand j' ay du peuple et des auditeurs, je crie de toute ma force, sortons des villes ; allons habiter la campagne, non seulement pour l' établissement de nostre repos, mais aussi pour l' assurance de nostre salut.

Cherchons Jesus Christ où il se trouve plus facilement selon l' adresse que luy-mesme nous en a donnée. Il n' a pas dit qu' il estoit l' or des palais et la pourpre de la cour ; il a dit qu' il estoit la fleur des champs et le lys des vallées.

Bienheureux sont ceux qui cueillent cette divine fleur dans les champs de Saint Mesmin ; qui en font des bouquets et des guirlandes, qui se couronnent de Jesus Christ, que les litanies de son nom nomment la couronne de tous les saints. Je voudrois bien estre de ceux-là, et travailler à la fin, apres tant de paroles et tant d' escritures, à la seule chose necessaire. Aidez moy, mon reverend pere, à faire ce que je veux, ou plustost obtenez de Dieu pour moy la grace de le bien vouloir, et de le bien faire. Il ne faut pas qu' on reproche un jour à ma memoire que j' ay mal profité de vos bons exemples ; que j' ay quitté mon village, que j' ay couru, que j' ay voyagé, pour changer de place, et non pas de vie. Que seroit-ce, si on disoit que je n' ay esté que passevolant dans les troupes de Saint Bernard, et qu' ayant fuy ce qui me rebutoit à la cour, sans avoir suivi ce qui me devoit attirer au desert, j' ay plustost esté rebelle du monde, que citoyen de la religion ? Dieu me garde, mon reverend pere, de meriter ce mauvais eloge dans la chronique de Saint Mesmin.

DISSERTATION 19

Sans avoir esté à la guerre, ni m' estre battu en duel, j' ay versé une bonne partie de mon sang. Et pour vous donner advis de cette estrange nouvelle en la langue de nos muses, Purpuream Licèt Ore etc.

p389

Mon lit a esté mon amphitheatre, et le premier spectacle n' a point eu de spectateurs : il s' est passé sans bruit et sans violence, la nuit du dix-huitiesme de mars. Le valet qui couche dans ma chambre, m' assura le lendemain que je ne fus jamais en plus grand peril : mais je vous puis assurer que je ne sentis jamais moins de mal. Je puis mesme vous dire qu' en cét estat-là il me souvient, avec quelque sorte de plaisir, de cette ame de pourpre de Virgile, que je viens d' employer, dans les vers que vous venez de lire. Il me souvient encore de la mort de pourpre, que vous avez veuë dans les vers d' Homere, et qui fut alleguée par Julien l' empereur, quand il fut associé à l' empire par Constance son cousin, (...).

Les morts sanglantes de Seneque et de Lucain me repasserent par la memoire, et je dis en mon coeur, car ma bouche n' estoit plus que le canal de mon sang : Sanguis Erant etc.

Le second spectacle a esté terrible : toute ma petite famille en a esté effrayée : parens et amis, medecins et confesseurs y sont accourus, et à ne vous rien desguiser, je ne pensois pas en revenir. Dieu par sa grace, monsieur, arresta tout d' un coup le débordement, et ne voulut pas vous faire perdre pour cette fois, l' homme du monde qui vous estime, et qui vous aime le plus.

Je n' oserois pas dire neantmoins, comme auparavant, que je vous aime de toute mon ame, puisque j' en ay perdu plus de la moitié : mais pour parler regulierement, je dis que je vous aime de toute ma force. Et si vous voulez voir quelle est cette force, sur le sujet mesme de ma foiblesse, voicy quatre lettres que j' ay escrites depuis ce grand accident ; c' est-à-dire depuis que les medecins me deffendent l' ancre et le papier, avec autant de rigueur que le poivre et le vinaigre. Ce sont pieces que vous pourrez communiquer aux beaux esprits du lieu où vous estes, et qui vous pourront aussi servir de memoires, pour escrire l' histoire de Balzac. Souvenez-vous, monsieur, que vous nous l' avez promise du stile de vos billets, etc. Que vous semble, monsieur, des bons intervalles de ce malade ? Trouvez-vous qu' il y ait du déchet en sa maniere d' escrire, apres tant d' esprits dissipez, tant de chaleur consumée, tant de feu esteint, par la perte d' une si grande quantité de sang ? (...).

p390

La lettre pour la belle religieuse, ne choquera pas, je

m' assure, le reverend pere du lieu où vous estes. Elle n' est point de mauvais exemple, et n' offense point les bonnes moeurs. Il est vray qu' elle a esté escrite avec quelque sorte de gayeté : mais elle peut estre leuë par les tristes mesmes, sans qu' ils puissent dire qu' elle favorise l' indevotion, ni qu' elle sente la bouffonnerie. L' eglise resserre et relasche la discipline des moeurs, selon qu' elle le juge à propos. Elle a des foudres et des rosées. Elle mitige, comme elle reforme, et j' ay appris d' elle l' un et l' autre terme.

On m' est venu représenter de la part d' une pauvre fille, la triste image du lieu où elle se trouvoit ; un trou, une taniere, un tombeau, qu' on appelle improprement une chambre ; une nuit perpetuelle, des tenebres effroyables ; la juste crainte de l' apparition des mauvais demons, qui sont attirez par l' obscurité et par la noirceur ; la prochaine société des oiseaux funestes et des bestes venimeuses, qui cherchent d' ordinaire semblables retraites. Je vous advouë que cette nouvelle grotte de la sibylle m' a fait horreur, et que j' ay eu le coeur touché de pitié. C' est la seule passion qui m' a obligé d' escrire, en faveur d' une personne que je n' avois jamais veuë. J' ay eu recours à la bonté de nostre commune mere, parce que je ne doute point de sa puissance. Et puisque la grace que j' ay demandée, m' a esté accordée par une autorité qui ne peut faillir, je croy, monsieur, que je n' ay pas failli en la demandant.

DISSERTATION 20

Je vous envoye par escrit les exemples que je vous alleguay de vive voix au dernier voyage que vous fistes en ces provinces. Vous estes le seul, monseigneur, qui pouviez m' obliger à entreprendre ce travail, quoy que mediocre, et à faire un corps, quoy que petit, des différentes parties que je viens de joindre. Mais je vous estime et vous honore si fort, que sans

p391

attendre vos prieres, vostre seul desir est tousjours capable de me persuader.

Je n' ay point desseïn de justifier les impertinences, ni par leur nombre, ni par leur antiquité : elles sont aussi vieilles que le monde : il y a des impertinens par tout où il y a des hommes : par tout il se trouve des esprits à faire pitié : l' Italie et la Grece, la sage Italie, la sçavante Grece, aussi bien que les

provinces barbares ont esté fertiles en extravagans et en ridicules.

Nous pourrions mettre en ce rang là, des sectes entieres de philosophes ; et en premier lieu que voulez-vous dire de ce chef d' ordre, qui fut pris par les pirates, et à qui la servitude et les fers ne donnerent point de modestie ? Ayant esté mis en vente avec les autres esclaves, quand on luy demanda ce qu' il sçavoit faire, il respondit qu' il sçavoit commander aux hommes, et cria en suite à haute voix, afin d' estre ouï de tout le marché ; *qui veut achepter son maistre*. mais je suis las de maltraiter Diogene, et de faire la guerre à Zenon. Accordons une trêve aux cyniques, et aux stoïciens que nous avons battus en tant de rencontres. Sans mesme rechercher trop curieusement les autres vices des autres grecs, je suis d' advis de ne considerer aujourd' huy que leur vanité. Il faut commencer par ce galant homme de Psafon qui faisoit instruire des perroquets, et d' autres oiseaux capables de discipline, et apres qu' ils avoient appris à dire, *Psafon est un dieu*, il les mettoit en liberté, afin qu' ils allassent publier par le monde sa divinité, et que les hommes l' adorassent sur le tesmoignage des oiseaux.

Le medecin Menecrates pretendoit en divinité aussi bien que Psafon. Il se faisoit appeller Menecrates Jupiter. Il signoit ainsi toutes ses ordonnances, toutes ses attestations, et toutes ses lettres.

Quelquefois il escrivoit à Philippe pere d' Alexandre, et un jour qu' il estoit en plus belle humeur que les autres, il luy escrivit en ces beaux termes, *Philippe regne en Macedoine, et Menecrates en medecine*. vous avez leû, monseigneur, les dialogues de Platon, et par consequent vous connoissez ce sophiste qui parloit sur le champ de toutes les matieres proposées. Il s' enrichit, comme vous sçavez, du revenu de sa langue. Mais sçavez-vous qu' ayant acquis beaucoup de bien en l' exercice de la rhetorique, il en employa la plus grande partie à la fonte d' une statuë d' or massif, qu' il se consacra luy-mesme dans le temple de Delphes pour marque eternelle de sa vanité ?

Un autre grec de la mesme profession, fit mettre sur la porte de son logis un escriteau, où il y avoit en grosses lettres ; *ceans il y a des remedes pour toutes sortes d' afflictions : on y guerit de toutes les maladies de l' ame*.

je lisois dernièrement dans la bibliotheque de Photius patriarche de Constantinople, qu' un autre grec apres avoir composé neuf lettres et trois oraisons, crût estre accouché de douze deesses, et nomma ses

neuf lettres les neuf muses, et ses trois oraisons les trois graces. Dans la mesme bibliotheque, encore un autre grec dont les livres se sont perdus par le dégast de la barbarie en Grece, et par le naufrage des belles lettres, escrivant la vie d' Alexandre Le Grand, promet d' esgaler la grandeur de ses actions par celle de ses paroles, et d' estre Alexandre sur le papier. Idomenée estoit un des principaux ministres du roy son maistre, et des plus employez aux grandes affaires. Voicy neantmoins comme epicure le traite dans une lettre

qu' il luy escrit. *si vous cherchez de la gloire, toute la grandeur de Perse, tout ce que vous suivez, et tout ce qui vous fait suivre, ne vous en donnera point tant que les lettres que je vous escriis.*

Seneque rapporte ces paroles d' Epicure, et y adjouste celles-cy, *ce que promettoit Epicure à son ami, je vous le promets Lucille. J' ay du credit avecque la posterité ; j' ay dequoy faire vivre ceux qu' il me plaira.* la Grece nous fourniroit une infinité d' exemples de cette nature ; mais il ne faut pas tout prendre en un mesme lieu, et Seneque nous a desja ramenez en Italie.

J' y trouve d' abord l' epitaphe du poëte Naevius, qui certainement est un chef-d' oeuvre de vanité. Il le composa en pleine santé et de sens rassis, et personne ne s' en offensa à Rome, bien qu' il fust injurieux à tous ceux qui estoient à Rome en ce temps-là. *s' il estoit bien-seant aux dieux de pleurer la mort des hommes, les muses prendroient le deuil de celle du poëte Naevius, depuis laquelle on a oublié à parler latin.*

je laisse une infinité de fanfarons et de capitans en prose et en vers, pour venir à Ciceron. Tout le monde sçait que de quatre paroles qu' il disoit, il y en avoit trois à son avantage. Il rompoit la teste au peuple romain de la conjuration de Catilina, et du reste de l' histoire de son consulat. Mais pour respondre à ceux qui assurent qu' il ne s' est jamais vanté de son eloquence, parce que cette gloire est puerile, et au dessous de l' ambition d' un homme grave, et d' un vray romain ; je n' allegueray qu' une ligne d' une lettre qu' il escrit à son ami Pomponius Atticus. Dans cette lettre, apres luy avoir rendu compte de ce qui s' estoit passé au senat quelques jours auparavant, il conclut qu' il s' estoit fait admirer à toute la compagnie, et qu' il avoit traité divinement la matiere dont il s' agissoit.

Virgile n' est pas plus modeste que Ciceron, quand il dit qu' il apportera à Mantouë les palmes de la Palestine, et quand il appelle les vers qu' il veut faire à la louange d' Auguste, des thrônes d' or et d' yvoire. Nostre Paul Jove ne mettoit pas l' or à si bon marché, et n' en avoit pas assez, à mon advis, pour faire des thrônes et des statuës. Il se contentoit de dire qu' il avoit une plume d' or pour ceux qu' il aimoit, et une de fer pour ses ennemis. De tout temps ces sortes de vanitez ont esté permises. Il n' y a point d' historien, il n' y a point de poëte, qui ne promette la gloire et l' eternité à qui en veut. La presumption est aussi ancienne que le merite,

p393

et ce n' est pas moins le vice de nos peres, que le nostre. C' est une des proprietes de la science d' enfler ceux qu' elle remplit. Et ne vous souvenez-vous point d' avoir leû cette définition du philosophe dans les livres des saints peres ? *le philosophe est un animal de gloire, le philosophe est le plus fier et le plus superbe des animaux.*

pour ne point parler des autres philosophes que nous avons veûs ; de nostre memoire Jules Cesar Scaliger a esté extrêmement philosophe de ce coste-là. Quelle largesse, quelle profusion de louanges, ne se fait-il point en plusieurs endroits de ses ouvrages ? Que ne dit-il de la grandeur de sa naissance, qui estoit une chose assez douteuse ; du nombre de ses combats que personne n' avoit veûs, et dont il falloit le croire sur son simple tesmoignage ; de l' infinité des livres qu' il avoit composez, et qui par malheur s' estoient perdus ; des merveilles de son corps et de son esprit ; des autres avantages qu' il avoit sur les autres hommes ? *qu' on mette, dit-il, Xenophon et Massinisse ensemble, et que des deux on n' en fasse qu' un, ce qui se formera d' un composé si excellent n' approchera point encore de moy, Vix Mei Ideam Exprimet.*

Or vous sçavez, monseigneur, que ce Xenophon possedoit en un degré eminent trois qualitez esgalement grandes, et qu' on ne sçavoit s' il estoit ou plus eloquent orateur, ou plus subtil philosophe, ou plus sage capitaine. Il n' est point de conquête dans la memoire des temps plus estimée que la retraite qu' il fit, ayant tousjours eu à dos une armée de plus de cent mille combatans, qui ne pût pas seulement luy enlever un quartier. Son langage au reste avoit tant de charmes et tant de douceurs qu' on l' appelloit la serene de

l' Attique. Et pour ce qui est de la connoissance de la verité des choses, il avoit esté nourri dans le sein de Socrate ; il avoit esté instruit de sa propre bouche avecque Platon. C' estoient les deux fils de son esprit, et on ne sçait phe sur laquelle elle passa en Afrique. Nous avons parlé en un autre lieu de l' adresse et de la force de son corps. Tant y a que ces deux hommes extraordinaires ne font pas la moitié de Scaliger, au jugement de Scaliger.

Ce sont des vanitez celles-là qui ne se peuvent mesme deffendre par un ami. Elles ont pourtant esté admirées par Juste Lipse, qui a fait l' eloge de ces eloges. Elles sont souffertes de tout le monde, et il ne s' est point eslevé contre elles de censeur public ; point de phyllarque ; point de docteur de Louvain ni de Bezançon ; il ne s' est point imprimé de premiere ni de seconde partie du proces qu' on a fait à leur autheur. Ce seroit encore maistre Charles Du Moulin, car ainsi l' allegue-t-on au barreau, qu' il faudroit accuser de vanité. Et certes ce maistre Charles fait bien le maistre, lors qu' il se nomme luy mesme le docteur de la France et de l' Allemagne, et qu' il met en teste de plusieurs consultations

p394

imprimées ; *moy qui ne cede à personne, et à qui personne ne peut rien apprendre. Ego Qui Nemini Cedo, Et Qui à Nemine Doceri Possum.*

N' est-il pas vray qu' il n' est rien de plus modeste que l' homme que vous connoissez, si on le compare à ces insolens ? Son orgueil est humble si on le considere aupres du leur. Vous sçavez, monseigneur, qu' à son advenement dans le monde, il fut loué par la voix publique, et qu' il receut des applaudissemens dedans et dehors le royaume. Il a esté aimé, il a esté caressé par d' aussi grands seigneurs que le pouvoit estre Idomenée. Il a eu commerce avec des princes et des officiers de la couronne. Il a eu plus d' un Lucille et plus d' un attique à qui il a escrit des lettres ; mais que n' eust-on dit, s' il eust estimé ses lettres, comme Epicure et Senèque estimoient les leurs ; s' il eust escrit aux ducs et pairs que ses lettres leur faisoient plus d' honneur que leurs couronnes ducales et leurs cordons bleus ; qu' elles valoient plus que les brevets du roy, et que les rescriptions de l' espagne ? Et néanmoins s' il avoit ainsi parlé de ses lettres, il en auroit parlé moins avantageusement qu' Epicure et Senèque n' ont fait des leurs.

Est-ce un si grand crime (car voicy la ligne fatale qui a donné lieu à tant de libelles, et a mis en rumeur tant de beaux esprits ;) est-ce un si grand crime, d' avoir escrit *qu' il avoit trouvé ce que quelques-uns cherchoient*, c' est-à-dire qu' il sçavoit un certain petit art d' arranger des mots ensemble, et de les mettre en leur juste place ; qu' il sçavoit l' usage des particules ; dont parle si souvent le cher Monsieur De Vaugelas ; qu' il n' usoit pas du preterit quand il falloit se servir du participe, et ainsi du reste ? Ce sont des bagatelles, et des jeux que tout cela. Et un homme, ne peut-il pas dire sans orgueil ; je sçay jouer au piquet, au trictrac ; je donne de l' avantage aux eschecs à celuy-là ; j' ay gagné celuy-cy à la paume. Il me semble que de parler de la sorte n' est pas une grande vanité.

Bien davantage ; il n' y a point de medecin, point de droguiste, point d' apoticaire qui ne se vante de quelque secret ; il n' y a point de maistre d' escrime qui ne pense sçavoir quelque coup inconnu aux autres maistres ; point de mathematicien qui ne die qu' il a trouvé quelque nouvelle figure. Neantmoins personne n' accuse ces gens-là : au contraire ils sont recherchez de tout le monde, et la hardiesse avec laquelle ils disent qu' ils sçavent, leur donne plus de reputation et plus de credit que leur science. Depuis tant de siecles qu' on en use ainsi, et qu' on parle ce langage, un seul homme sera-t-il criminel, parce qu' une semblable parole luy est eschappée ? N' y aura-t-il que luy qui n' ait pû hazarder un petit mot de confiance et de belle humeur, qui n' ait pû estre jeune impunément ?

Lors qu' il ne parloit pas desavantageusement de sa personne, il n' avoit pas encore vingt et deux ans, et ce que Jules Cesar Scaliger, et maistre Charles Du Moulin ont fait de sens froid cinquante ans durant, il ne l' a fait que cinq ou six mois, dans la liberté d' une conversation

p395

enjouée, et badinant avec ses amis. Il avoit l' esprit gay, les passions vives, et le sang chaud. Et je vous prie, qui est-ce qui ne s' est pas trouvé honneste homme en cét âge-là, qui est-ce qui n' a eu de la complaisance pour son merite veritable ou faux ; qui est-ce qui n' a point esté malade de l' amour propre ? Que si on ne peut pas nier que l' homme que vous connoissez, ne se soit aimé en cét âge-là, on ne peut pas assurer aussi que son amour ait esté injuste, et

qu' il se soit aimé sans rival. S' il a eu bonne opinion de ses ouvrages, il n' a pas esté tout seul de son opinion. Vous en avez esté, monseigneur, et pour combien de gens pensez-vous que je vous compte ? Toutefois il y a long-temps qu' il n' est plus en ces termes-là ; il a appaisé le trouble par son repos : il a fait cesser les murmures par son silence : il a donné satisfaction à l' envie, et s' il ne l' a vaincuë, il s' est accommodé avec elle. Mais presupposons qu' elle ne soit pas encore contente, il est tout prest à achever de la satisfaire. S' il fasche encore à quelques-uns, qu' il ait dit, *qu' il a trouvé ce que quelques-uns cherchoient*, il consent de bon coeur que ce malheureux mot soit effacé de son premier livre, et qu' on mette en sa place, *qu' il cherche ce qu' ils ont trouvé*.

DISSERTATION 21

celuy que vous avez deffendu à Rome, contre une puissante faction, et à qui vous aviez fait en France une infinité de faveurs, n' est pas si mort au monde qu' il le croyoit estre, puisqu' il vit encore en vostre memoire. Monsieur De Forgues luy a fait sçavoir cette agreable nouvelle, en luy envoyant la relation de ce qui s' est passé en vos entretiens. Je vous puis assurer, monsieur, qu' il a admiré certaines choses, que vous avez dites en ces entretiens, quoy qu' il ne soit pas si grand admirateur, qu' il estoit au siecle des panegyriques. Ce caractere de noblesse, dont toutes vos paroles sont marquées, luy a semblé digne du sang de tant de heros vos predecesseurs, qui ne s' est point gasté par le temps, et qui coule dans les veines

p396

de leurs petit-fils, aussi pur que dans sa premiere source.

Il avoit ouï parler d' *un stile cavalier, et d' une eloquence cavaliere* ; mais c' estoit en une cour gasconne, qui ne doit pas estre la regle du bon françois. Il aime donc mieux dire *une eloquence de gentilhomme*. L' idée s' en estoit perduë avec les escrits de Messala, estimez si fort par Quintilien ; et il espere que vous la ferez revivre dans vos discours, que Quintilien estimeroit plus que les escrits de Messala, s' il revenoit au monde faire le critique, et juger du merite des paroles. Les vostres, monsieur, ne semblent point mortes sur le papier, à

celuy qui fait aujourd' huy le quintilien. Elles l' ont touché à six-vingts lieuës de la vive voix, et de la bonne mine qui les animoit. Il en a recueilli quelques-unes, dont il regale tous ceux qui le viennent voir : il est resolu de les alleguer dans le premier livre qu' il composera.

Cependant, puisque vous n' aimez pas les panegyriques, non plus que luy, vous ne serez pas fasché qu' il se contente de dire aujourd' huy de vous, *qu' il y a des gens qui sont tousjours de saison, et que vous estes de ces gens-là ; que vous trouverez tousjours vostre place, soit que durant la paix il faille servir de l' esprit, soit que les occasions de la guerre donnent de l' employ à vostre courage.*

mais, monsieur, apres avoir parlé de vous, il voudroit bien vous parler, si vous luy vouliez donner audience ; et peut-estre que les aventures qu' il vous contera valent la peine que vous les sçachiez. Outre ce qu' il a prié Monsieur De Forgues de vous dire de sa part, j' ay charge de vous informer de sa condition presente, par la *petite histoire* que je vous envoie. Il me l' a dictée en latin, qui luy est, comme vous sçavez, assez familier, et je la traduis en françois, pour ceux qui ne sont pas si sçavans que vous.

Le solitaire que vous aimez, a receû la nouvelle de l' honneur que vous luy faites, avec toute la gratitude dont est capable un homme de bien. Il a esté ravi d' apprendre que ses derniers ouvrages vous ayent plû, et que la seconde veuë ne vous ait point détrompé de l' opinion que la premiere vous en donna. Mais bon dieu que ces ouvrages luy coustent cher, quand il compteroit mesme pour rien le travail de la composition ! Que ce bruit et cette reputation, qui les suit, sont incommodés à un homme qui cherche le calme et le repos. Il est la butte (je le traduis tres-fidelement) de tous les mauvais complimens de la chrestienté ; pour ne rien dire des bons, qui luy donnent encore plus de peine. Il est persecuté il est assassiné de civilitez, qui luy viennent des quatre parties du monde. Et il y avoit hier au soir sur la table de sa chambre, cinquante lettres qui luy demandoient des responses ; mais des responses eloquentes, des responses à estre montrées, à estre copiées, à estre imprimées. Car de penser agir avec les beaux esprits, comme avec moy, dans le sein duquel, à ce qu' il dit, il verse sans

p397

choix, toutes ses pensées, bonnes et mauvaises, et qui

suis assez charitable pour luy pardonner ses incongruïtez et ses barbarismes ; c' est une liberté qui n' est pas seulement accordée par les beaux esprits. Il faut bien se garder d' une si dangereuse familiarité, traitant avec ces gens-là. Il faut qu' on s' ajuste, qu' on se pare, qu' on se farde mesme, pour plaire à des yeux si delicats : et la condition de celuy qui a dessein de leur plaire, est pour le moins aussi malheureuse, que celle d' un homme qui seroit obligé ou de ne parler jamais qu' en musique, ou d' estre sur un theatre depuis le matin jusques au soir, ou de passer toute sa vie en jours de ceremonie, et avec un autre habillement que le sien.

Ce n' est pas tout que cela. On luy envoie du françois de Castelnau-D' Arry, des vers de Basse-Bretagne, du latin de Gothie, et de Vandalie, de la raillerie de Bruscombille et de Turlupin, pour en avoir son jugement, dans une dissertation reguliere ; car le nom de lettre ne contente pas assez l' ambition des faiseurs de questions. Sans estre advocat consultant, il a quantité de sacs et de pieces à examiner : et le mal est que ceux qui semblent ne luy demander que deux mots d' advis, attendent de luy des loüanges plus longues et plus estudiées, que n' est le panegyrique de Latinus Pacatus.

Pour l' achever, il vient icy des importuns en personne ; quelque-fois de plus de cent lieuës, et tout expres, si on les veut croire, qui luy donnent le dernier coup de la mort, luy disant pour leur premier compliment, que sa haute reputation, et la celebrité qu' il a donnée au lieu où il est, les ont obligez de venir voir cette personne si connuë, et ce village si renommé ; qu' il ne doit point trouver mauvaise une si juste et si honneste curiosité que la leur. Un de ces curieux luy commença il y a quelques jours sa harangue, par *le respect et la veneration qu' il avoit tousjours euë pour luy, et pour messieurs ses livres* . Il n' est rien de plus historique que cecy, et vous pouvez voir par là jusques où peut aller le stile des complimens. Imaginez-vous en suite les contraintes et les gesnes, les accez de fievre, et les sueurs froides, qu' il a souvent à souffrir, dans des compagnies, qui d' ordinaire luy sont inconnuës. Et si apres tous ces maux, et beaucoup d' autres, que le solitaire que vous aimez laisse à vostre imagination à se figurer, vous n' avez pitié de luy, il vous supplie de luy donner la liberté de vous dire, que vous estes le plus dur et le plus impitoyable de tous les amis ; quoy que luy ait dit au contraire Monsieur De Forgues.

Tandem Aliquando etc. Je n' ay pas voulu traduire

cette boutade. Separons-nous, adjouste-t-il, de la société des hommes. Faisons place aux honnestes gens : esloignons nous mesme quelquefois des veritables honnestes gens. Ils ne sont pas tousjours ce que nous cherchons. Et quand on a dessein de resver ; quand on a besoin du silence et du

p398

calme de la solitude, pour se délasser du bruit et de l' agitation du monde ; en cét estat-là les plus belles paroles ennuyent, les meilleures compagnies deviennent mauvaises : à telle heure pourroit venir Ciceron, que je ne serois pas en humeur de luy donner audience. Apres ces paroles qui sortirent de sa bouche avec plus de chaleur et d' émotion que jusques-là il n' en avoit eu, ayant fait une petite pause, il reprit son discours à peu pres en cette sorte :

que j' envie la bonne fortune d' un homme que je vis en Lorraine, lors que j' y estois. Apres avoir purgé son esprit des opinions du vulgaire, et s' estre gueri de l' avarice et de l' ambition, il s' estoit retiré à deux lieuës de Mets, où il avoit acheté une terre de quatre mille livres de rente. La maison qu' on luy vendit avecque la terre, est assise sur une eminence, au dessous d' une colline plus eslevée, qui la couvre du vent de midy : tout cela est cultivé depuis le haut jusqu' au bas, en jardinages et en vergers, au pied desquels coule la riviere de Moselle.

Mais quoy que le logement qu' y trouva cét homme, ne fust ni incommode ni malplaisant, il ne se contenta pas de n' avoir qu' une maison : il luy prit envie d' en bastir une autre : et ce fut cette autre qu' il aima depuis, non seulement comme le choix de ses yeux et de son esprit, mais aussi comme l' asyle de sa liberté et de son repos. Il s' y retranchoit tous les estez, contre la persecution de certains voisins *demi-sages et demi-sçavans* , ainsi avoit-il accoustumé de les appeller. Vous connoissez ces sortes de gens, qui ont leû Montagne et Charron, et qui ont ouï parler de Cardan et de Pomponace. Il n' y eut plus de bateau pour eux, si-tost qu' il eut descouvert leur importune philosophie.

Ce lieu, embelli d' une eau extremément claire, et fortifié de la mesme eau, raisonnablement profonde, me parut digne de l' eslection d' un homme, qui ne veut point de commerce avec le peuple. Je consideray une retraite si bien choisie, comme un petit monde à part, que la nature a coupé du grand ; afin d' y loger la bonne

raison, et la separer de la mauvaise. Le loisir dont jouïssoit là dedans cét heureux caché, n' estant rien moins que paresse et que langueur, il employoit ses heures si utilement, que je ne croy pas que la plus active de toutes les vies soit meilleure mesnagere du temps, ni occupée apres un plus beau travail.

L' importance est qu' il travailloit à sa fantaisie et à sa mode. Il estoit dispensateur de sa propre peine. Il estoit luy-mesme celuy à qui il vouloit plaire, et à qui il devoit rendre raison. ô heureux caché, si tu es encore au monde, que j' envie ton isle et ton loisir ! Cette exclamation fut haute, et il poussa ces derniers mots de toute la force de sa voix, qui s' enrouë facilement, depuis sa derniere maladie. Il luy fut donc impossible de passer outre. Et puisque par là finit son latin, mon françois finira aussi par là, n' ayant pas resolu d' adjouster une suite à l' histoire, ni un commentaire à une traduction.

DISSERTATION 22

p399

Puisque l' histoire en petit vous semble jolie, il faut que je vous envoie quelque autre chose du mesme authour. Vous aurez donc, par cét ordinaire, les deux histoires en une. Socrate et Aristippe les suivront bien-tost, avec tout leur equipage. Vous avez ouï parler d' une certaine histoire, qui guerit de la fievre un roy de Naples. J' estimerois celles-cy beaucoup davantage, si elles pouvoient appaiser la douleur de vostre goutte. Je l' ay dit à celuy qui les a escrites, et luy ay promis d' avance vostre approbation. Je veux croire, monsieur, que vous ne m' en desadvouërez pas. Vous estes quelquefois desgousté, mais jamais des bonnes viandes. Vous vous hazarderiez mesme sur ma parole, si on vous en presentoit de mauvaises. Ainsi je ne pense pas avoir besoin d' un plus long avant-propos, pour disposer vostre esprit à ne pas rejeter ce que je luy ay choisi. Mais je pretends encore moins le preoccuper, par des termes affirmatifs. Je n' ay pas dessein de gesner la liberté de vostre opinion, par la declaration de la mienne. En toutes nos affaires de livres, vostre cabinet sera tousjours nostre dernier tribunal. Vous jugez si sainement, que je n' appelleray point de vous à un autre ; non pas mesme au peuple ni à Cesar. L' historien est de mon advis, et commence ainsi ses deux histoires.

L' homme dont on me demande des nouvelles, avoit un ton de commandement, et la mine d' un grand personnage. Quelquefois il faisoit des vers, et ne les faisoit pas toujours en despit des muses. Il en avoit porté à Paris, qui furent estimez de tout le monde, mais que personne ne paya. Dequoy estant mal satisfait, et n' ayant recueilli de ses veilles, que des loüanges seches et steriles, il donna sa malediction à la cour, apres y avoir passé trois ou quatre mois. Estant revenu dans la province, avec un esprit irrité, il n' y fit presque autre chose, six ans entiers qu' il y demeura, que se plaindre de l' ingratitude publique, et de la misere du siecle. Parmi ces plaintes neantmoins il luy prenoit des enthousiasmes assez agreables, et dans

p400

les meilleures compagnies où il se trovast, nous l' avons ouï chanter, à propos et hors de propos : (...). Il sembloit qu' il chantast ces vers beaucoup plus du coeur que de la bouche, et son ame paroissoit bien purgée de sa vieille passion. Mais les maladies ont leurs recheutes, et l' ambition ne fait pas moins faire de faux sermens que l' amour et que le jeu. Il prit donc envie à cét homme de revoir le Louvre, et de hazarder un second voyage. Succombant tout d' un coup à la tentation qu' il avoit si longuement combatuë, il s' imagina que le temps estoit devenu meilleur, et qu' il pourroit se raquiter de ses pertes.

Avant que de partir pour Paris, il nous vint voir en nostre village, et nous communiqua son dessein. Monsieur l' archevesque de Tholose, monsieur l' evesque de Bazas (celuy qui se disoit parent de Virgile) et Monsieur s' y trouverent ce jour là. Il leur dit quantité de choses, pour justifier le voyage qu' il entreprenoit, et pas un d' eux ne les gousta, ni ne fut de son opinion. Mais Monsieur De Tholose, qui le connoissoit plus particulierement que les autres, et qui prevoyoit qu' il alloit achever de manger son patrimoine à solliciter une pension, respondit ce qui s' ensuit, à toutes les choses qu' il avoit dites. Premiere histoire.

Monsieur l' admiral de joyeuse donna une abbaye pour un sonnet ; je l' ay ouï dire aussi bien que vous. La peine que prit Monsieur Desportes à faire des vers, luy acquit un loisir de dix mille escus de rente ; mon pere qui l' a veû, m' en a assuré. Mais il m' a assuré aussi que dans cette mesme cour, où l' on exerçoit de ces

liberalitez, et où l' on faisoit de ces fortunes, plusieurs poètes estoient morts de faim ; sans compter les orateurs et les historiens, dont le destin ne fut pas meilleur. Dans la mesme cour, Torquato Tasso a eu besoin d' un escu, et l' a demandé par aumosne à une dame de sa connoissance. Il rapporta en Italie l' habillement qu' il avoit apporté en France, apres y avoir fait un an de sejour. Et toutefois je m' assure qu' il n' y a point de stance de Torquato Tasso, qui ne vaille autant pour le moins, que le sonnet qui valut une abbaye. Concluons que l' exemple de Monsieur Desportes est un dangereux

p401

exemple ; qu' il a bien causé du mal à la nation des poètes ; qu' il a bien fait faire des sonnets et des elegies à faux ; bien fait perdre des rimes et des mesures. Ce loisir de dix mille escus de rente est un escueil, contre lequel les esperances de dix mille poètes se sont brisées. C' est un prodige de ce temps-là ; c' est un des miracles de Henri Troisiesme ; et vous m' advouërez que les miracles ne doivent pas estre tirez en exemple.

Un prince estrangeur estant venu à Paris l' année mille six cens treize, devint amoureux d' une des filles d' honneur de la reine mere, et la fit demander en mariage. Ce second exemple fut cause aussi de plusieurs desordres. Il donna des pensées de grandeur et de souveraineté à toutes les filles de la reine : il leur remplit l' esprit de sceptres et de couronnes. Il n' y eut point de demoiselle à la cour, qui ne creust pouvoir devenir princesse. Neantmoins le prince n' eut point d' imitateurs, et son action ne fit point de consequence. Une infinité espererent en leur beauté, et la beauté d' une seule fut recompensée.

Il en est de mesme de toute autre sorte de merite ; et si vous n' avez une revelation tres-certaine que le vostre reüssira à la cour, vous ne ferez pas mal de demeurer icy en repos. Contentez-vous d' avoir perdu vos premieres esperances ; ne faites point naufrage encore une fois. Mais la cour, me dites-vous, n' est pas si mal-faisante et si cruelle qu' elle a esté : elle est plus juste et plus reconnoissante qu' elle n' estoit. Il vous semble que la fortune vous appelle sur le bord de Seine, comme la victoire appelloit le roy sur les rives de Charente, et qu' elle vous crie, il est temps de marcher.

Voilà qui est le mieux du monde ; mais que sçavez-vous si cette apparition de la fortune n' est point une vision trompeuse, et un fantosme moqueur ? Qui vous a dit que les promesses de la cour ne soient point des pieges qu' elle vous dresse, et des filets qu' elle vous tend ? Peut-estre qu' elle ne vous fait bonne mine que pour avoir encore de vos elegies et de vos stances. Surquoy je vous prie de trouver bon que je vous conte une aventure, de laquelle vous ferez vous-mesme l' application.

Un pauvre homme de Sicile menoit à Palerme une barque, qu' il avoit chargée de figues : mais ayant esté surpris de l' orage à la veuë du port, tout ce qu' il pût faire fut de se sauver, en perdant sa barque. Quelque temps apres, estant assis au bord de la mer, qui estoit si calme et si riante, qu' elle sembloit le convier à faire un nouveau voyage ; *je sçay bien ce que tu veux*, dit le sicilien à la mer, *tu demandes encore des figues*.

si vous ne voulez pas vous laisser persuader à un homme de village, prenez conseil de vostre voisin, qui a esté courtois, comme les autres, et qui est poëte aussi bien que vous. Il faut que je vous face son eloge, afin que vous en faciez vostre profit.

p402

Seconde histoire.

Des son enfance il a paru dans le monde, et n' a pas despleû aux spectateurs. Il s' est approché des grands, et a esté receû en leur familiarité. Monsieur Le Cardinal De La Valette l' aima avecque chaleur ; et cette chaleur eust duré tousjours, sans les mauvais offices que luy rendit un bouffon que vous connoissez. Pour l' estime qu' il avoit pour luy, elle s' est conservée entiere dans son esprit, jusques à sa mort, en despit des mauvais offices et des bouffons.

La presence et l' absence de vostre voisin plaisoient esgalement au cardinal, parce que leurs entretiens de vive voix continuoient par escrit ; et cecy suffira pour vous faire juger du reste : les lettres qu' il recevoit de luy, luy estoient si agreables, qu' il en avoit mis en proverbe le merite. Il disoit ordinairement, quand il vouloit louer quelque chose ; *je ne fais pas plus etc*.

Feu Monsieur Le Duc D' Espernon, avec lequel il fit le voyage d' Amadis ; je veux dire le voyage de Blois, qui tient plus du roman que de l' histoire, le proposa à la reine mere du roy, pour estre secretaire de ses

commandemens ; et il est certain que s' il eust voulu s' aider, il pouvoit d' abord remplir cette place : vous sçavez qu' elle estoit vuide par l' absence de Monsieur De Ville-Savin, et qu' en ce temps-là Monsieur D' Espernon pouvoit tout aupres de cette princesse ; Monsieur De Luçon n' estant pas encore revenu du lieu où Monsieur De Luïnes l' avoit relegué.

Ce Monsieur De Luçon avoit veû je ne sçay quoy de vostre voisin, *qui luy avoit*, disoit-il, *chatouillé l' esprit*, et qui l' obligea de rechercher son amitié. Ayant apporté d' Avignon un desir passionné de le connoistre, il luy fit une infinité de caresses à son arrivée à Angoulesme. Il le traita d' illustre, d' homme rare, de personne extraordinaire. Et l' ayant un jour prié à disner, il dit à force gens de qualité qui estoient à table avecque luy, *voilà un homme etc.* n' est-il pas vray qu' on ne sçauroit gueres voir de plus beaux commencemens ? à Rome on luy eust là-dessus presté de l' argent ; on eust fait des gageures sur ces avances de la fortune. Toutefois les choses en sont demeurées là. Monsieur Le Cardinal De Richelieu ne s' est point souvenu de ce qu' avoit dit Monsieur L' Evesque De Luçon ; et vostre voisin, non plus, ne s' est pas mis beaucoup en peine de l' en faire souvenir. Veritablement il luy a escrit trois ou quatre lettres, en cinq ou six ans, et s' est présenté autant de fois devant luy : mais je vous responds qu' il ne l' a jamais fait, sans se faire violence. J' ay veû le

p403

fonds de son ame ; il a tousjours fuy l' employ, avec plus de soin que les autres ne le cherchent. Il n' a adoré la faveur, que pour ne desobeïr pas à la puissance paternelle, et par consequent, s' il a esté ambitieux, ce n' a pas esté de sa propre ambition, mais de celle de son pere. Aujourd' huy son pere et luy sont du mesme advis : le bon-homme s' est gueri de la cour, sur ses vieux jours, et son fils fait bien voir qu' il n' en fut jamais malade.

En l' estat où il a mis son esprit, il n' a pas plus de pretension à Paris qu' à Constantinople. Il n' est point des confidens du favori, mais il est encore moins de ses importuns. Il ne demande au roy que la permission de se promener au soleil, quand il fait froid ; et à l' ombre quand il fait chaud. Il dit qu' il connoist son peu de merite, et la justice que luy fait la cour, de ne luy faire point de grace. En cela il est d' accord avec elle. Mais de plus il proteste, et il me l' a juré,

par tout ce qu' il y a de saint et de sacré dans le monde, que s' il prenoit fantaisie à la fortune, de luy faire du bien presentement, elle trouveroit un homme qui ne voudroit point de ses faveurs.

Ce n' est ni humilité chrestienne, ni orgueil philosophique ; il confesse ingenuëment que c' est une mauvaise honte ; une paresse d' escholier ; une infirmité de malade. Il est si accoustumé à la chambre, qu' il n' y a point de mitre, pour laquelle il voulust changer son bonnet de nuit, qui est aussi le plus souvent son bonnet de jour. Il s' accommode bien mieux avec sa tranquille pauvreté, qu' il ne feroit avec des richesses inquietes ; ainsi parle-t-il de sa retraite, et de la mediocrité de son bien.

Un de ses alliez estant dernièrement à Paris, se servit de son nom, sans qu' il en sceust rien, pour demander quelque chose au roy. C' estoit une place à bastir, au fauxbourg Saint Honoré, le don de laquelle luy fut accordé, et monsieur le chancelier l' obligea extremément en cette occasion. L' affaire estoit de pres de dix mille escus, à partager entre luy et son allié ; mais l' advis se trouva faux, et le don seellé ne servit de rien. Voicy ce qu' il m' en escrivit, dans une lettre que je receûs de luy, le jour que je partis de Fontainebleau, pour venir en ce pays. Monsieur De Tholose tira la lettre de sa pochette, et nous en leût les lignes qui suivent.

p404

Le bon est qu' en cela il ne jouë point le personnage d' un autre. Jamais homme ne fut moins comedien que luy. Il est riche à sa façon ; des richesses publiques, des richesses innocentes. Le matin, le soir, les belles heures du jour sont à luy. Comme le soleil luy donne liberalement la seule chose qu' il en desire, il ne la reçoit pas en ingrat, et il croit luy estre bien plus obligé de sa lumiere, qu' il ne luy seroit de son or, parce que *la lumiere* (ce sont encore ses termes) *entre dans son ame, avecque la joye ; et l' or l' embaraste lumiere ; qui vaut tant, et qui ne couste rien ; de laquelle les diamans, quelque esclatans et brillans qu' ils soient, ne sont que d' obscures et d' imparfaites images. Je sçay bien qu' une pareille philosophie ne sera pas au goust de ceux qui font payer les aisez, et qui levent les subsistances. Mais les gens d' affaires ont leurs opinions, et il a les siennes.*
Son jardin s' estend jusqu' où s' estendent ses yeux, qui

luy découvrent des fenestres de sa chambre, une province en abrégé ; qui le mettent en possession d' une grande plaine, aussi agreable que fertile ; admirée par les poëtes faiseurs de descriptions, et par les peintres faiseurs de païsages. De cette sorte il s' approprie le bien d' autruy, sans faire tort à personne. Il puise à la source, et la ville n' a que ses restes. Il jouit de la pureté des choses visibles ; de la veritable nature ; et telle qu' elle est, avant que l' art et que le luxe l' ayent falsifiée.

Ne vous souvenez-vous point de ce bon-homme des georgiques de Virgile ; qui dans un petit morceau de terre bien mesnagé, Regum Aequabat Opes Animis ; qui cueilloit les premieres roses du printemps et les premieres pommes de l' automne : Primus etc.

p405

Le philosophe que Seneque allegue si souvent ne vouloit que du pain et du fromage, pour disputer de la felicité avec Jupiter. celui-cy a quelque droit de plus ; et quand nous l' allons voir, il ne nous fait pas mauvaise chere : mais quand je considere les bons intervalles de ses maux ; son loisir et sa liberté ; ses meditations et ses exercices ; je vous advouë que quoy que je l' aime extremément, je suis tenté du peché d' envie ; et quoy que je me porte mieux que luy, je l' estime plus heureux que moy. Peu s' en faut que je ne luy demande à troquer Tholose contre son desert. Monsieur De Tholose dit ces derniers mots en soûriant, et conclut de cette sorte.

Ce n' est donc pas assez d' estre poëte, comme vostre voisin ; soyez philosophe, comme luy, et vous y gagnerez beaucoup : pour le moins, vous vous espargnez les frais du voyage de Paris, et l' achapt du carosse, dont vous nous avez parlé. Obtenez d' abord et sans peine, de la moderation de vostre esprit, ce que vous ne sçauriez recevoir, qu' apres un long temps, et un long travail, de la liberalité de la fortune.

Faites davantage, mon bon monsieur ; piquez-vous d' honneur et tesmoignez du ressentiment. Le mespris se venge par le mespris. La cour n' a point voulu de vous ; montrez luy que vous n' avez que faire d' elle.

DISSERTATION 23

p406

On m' a dit de grandes choses de la vertu de l' homme que nous honorons si fort. Qu' il ne s' imagine donc pas, que j' estime moins son loisir d' Anjou, que ses emplois d' Italie et d' Allemagne. Je veux faire tout expres pour luy, un discours de la grandeur ; mais de la grandeur qui ne vient point du merite de la race, qui ne vient point des bienfaits du prince, qui ne commence point par le brevet d' une charge, et par des lettres de provision. La matiere est ample comme vous voyez, et en attendant le discours que je vous promets, touchons en un mot dans ce chapitre.

Il est vray ce qu' a dit un ancien ; la bonne fortune manifeste la grandeur ; mais la grandeur doit estre, avant que la bonne fortune la manifeste. La lumiere ne fait pas les objets qu' elle fait voir. On ne donne aux sages que les enseignes, et les marques de la dignité : ils en ont toute la force, avant que d' en exercer les fonctions. Le sage est magistrat perpetuel ; le sage ne sçauroit jamais estre personne privée. Vous connoissez le stile et entendez le langage des stoïciens. Or il est certain que l' homme que nous estimons, est plus sage que Chrysippe, et que Cleantes ; et cela estant, quand il ne sera pas un des principaux du conseil du roy, le roy ne sçauroit empescher qu' il ne soit un des plus honnestes hommes de son royaume. Il ne doit cette derniere qualité à la liberalité de personne. Il n' y a point de changement d' estat qui la puisse supprimer, point de violence qui la puisse ravir à celuy qui l' a ; et à parler franchement, je n' estime gueres les biens qui ne sont pas de cette nature.

Ne mettons point la felicité en une place qui est ce matin à nous, et qui pourra estre à nostre ennemi cette apresdinée. Ne mesurons point la valeur des hommes, par celle des choses qui sont autour d' eux, par leurs charges, et par leurs richesses. Ces parties ne sont, ni naturelles, ni vivantes. Ce sont des bras d' argent, et des dents d' yvoire à ceux qui ont des defauts. Ce sont des ornemens agreables, à ceux qui d' ailleurs ne sont pas malfaits ; ce sont tousjours neantmoins des pieces

p407

jointes, et attachées. Mais quoy qu' il en soit, si on separe ma charge de ma personne, je ne laisseray pas pour cela de demeurer tout entier. Si j' ay de la vertu, je la conserveray dans les ruïnes de la fortune. Voilà les gens que je cherche, et ausquels, en cét estat-là,

je veux dedier mes livres.

Je le dis, et le redis, car il faut enfoncer cette verité dans l' ame des hommes d' aujourd' huy, qui n' y font aucune reflexion ; la bonté d' une chose doit luy estre essentielle, et resider en elle-mesme. Un homme vaillant ne devient pas poltron, quand on le desarme ; si une femme n' est belle qu' à cause qu' elle est parée, c' est une fausse belle ; puisqu' elle n' est belle que par emprunt.

Il est donc necessaire d' avoir en soy le principe de sa grandeur, il faut estre riche de ses propres biens : et ce sont ces biens qui ne se perdent, ni par les embrazemens, ni par les naufrages. Ce sont ces parties qui tiennent à l' ame, que les accidens des choses ne peuvent entamer : ce sont pieces fortes et solides, inviolables au malheur du temps, et aux outrages de la fortune. Ceux qui ont de semblables biens se consolent dans la pauvreté, et dans la douleur. Par consequent ils feront quelque chose de moins, s' ils se resjouissent en prison et en exil.

Si la prison estoit une chose absolument mauvaise, un de nos amis n' auroit pas esté prisonnier de sa chambre, dix ans durant, sans estre malade, ni melancholique. Il n' y auroit pas dans le monde tant de captifs volontaires, qui renoncent à la liberté, et qui s' enferment par eslection, et par conseil : y auroit-il des chartreux en tant de provinces, et des carmelites en si grand nombre ? Vostre heroïne, Mademoiselle D' Espéron, auroit-elle choisi ce genre de vie, et l' auroit-elle preferé à tout ce que son illustre naissance luy monroit de grand ? Y auroit-elle tenu bon contre les larmes de monsieur son pere, à qui il ne reste qu' un fils unique, que son grand coeur expose tous les jours aux perils de la guerre ; contre les prieres de toute la cour, dont elle faisoit un des principaux ornemens ; contre un bref de sa sainteté, qu' elle a fait revoquer par sa sainte perseverance ? Y auroit-il enfin des legions entieres de l' un et de l' autre sexe, qui se sont renduës à Jesus Christ ; qui ont désiré leurs chaisnes, qui les ont demandées par grace, et qui les benissent tous les jours ?

Si l' exil estoit aussi un veritable mal, il n' y auroit point eu, non plus, des personnes tres-judicieuses et tres-avisées, qui l' auroient preferé non seulement aux douceurs de la patrie, mais aussi aux delices de la cour. Qui ne sçait qu' il y a eu autrefois des courtisans qui sont devenus hermites, que le dégoust du monde, et que la passion de la philosophie chrestienne ont confiné au fond des deserts ? La belle chose de voir des hommes, nez dans les affaires, nourris dans

les cabinets, recommandables par leur merite, et par leurs services, se donner congé à eux-mesmes, sans l' attendre de leur maistre, et quiter la cour, sans estre disgraciez.

p408

Leur dessein estoit de fuir le monde, et de se cacher ; mais leur vertu les descouvroit en quelque coin de la terre qu' ils se cachassent. Les qualitez qui, dans leur premiere condition, avoient effacé la pourpre, et obscurci le feu des pierreries, esclatoient dans l' espaisseur des bois, et parmi les tenebres de la vie recluse. Leur reputation ne les laissoit pas jouir paisiblement de leur solitude, et les rois envoyoient tous les jours à ces oracles esloignez, quand ils n' estoient plus leurs oracles domestiques. ô illustre obscurité ! ô retraites glorieuses ! ô bannissemens preferables à la faveur ! Vous estes à mon gré les ornemens de nos livres. Vous estes les plus beaux endroits des histoires grecques et romaines.

Je vis Marcellus à Mytilene, et le vis avec admiration, tant il me parut grand en sa mauvaise fortune. Quelle force d' esprit, quelle fermeté de coeur, quel mespris des choses humaines, fondé en raison, et tout pur philosophique, sans aucun meslange de depot, ni de chagrin ! Quand il me falut quitter une si excellente compagnie, je crûs que c' estoit moy qui estois veritablement le relegué, et qui m' en allois en exil à Rome.

Ces paroles sont du vertueux Brutus, que Ciceron appelle en quelque lieu, son heros. Elles se trouvent dans un fragment du livre qu' il avoit composé de la vertu, et un autheur italien les allegue dans ses epistres latines.

Vous nous ferez voir quelque chose d' approchant dans la vie de vostre illustre maistre, où vous travaillez avec tant d' assiduité, et payez en si bonne monnoye les faveurs, que vous en avez receuës. Vous avez esté tesmoin de la magnanimité, qu' il a fait paroistre à Plassac et à Loches, celebres aujourd' huy par sa retraite, comme les marais de Minturne, par celle de Marius. Il n' a jamais paru si grand, que par ses dernieres disgraces, qui luy sont arrivées, sans avoir failli ; et ainsi je tiens que les caresses de ses ennemis eussent moins fait pour sa gloire, que leur haine. J' ay desja annoncé ce bel ouvrage, que je ne tiens en rien inferieur à celuy de Davila.

Mais nostre serieux dure trop long-temps, et pour nous

resjouir un peu, en achevant ce chapitre, et prenant la chose d' un ton plus bas que nous n' avons fait ; je dirois volontiers aux disgraciez, qui ne sont pas tout-à-fait si sages que l' homme, que vous et moy honorons ; et bien, on vous a fait commandement de vous retirer de la cour, où vous vous nourrissiez de soupçons, de desfiances, et de jalousies ; mais on vous laisse en vostre maison, où vous pouvez gouter tous les plaisirs innocens de la vie champestre : où il ne tient qu' à vous, que vous ne jouïssiez de toutes les beautez de la nature, et de toutes les richesses de la campagne. Les bons ennemis qui vous ont envoyé manger des figues et des melons ; les mauvais amis, qui sollicitent vostre rappel ; et que vous estes vostre ennemi vous-mesme de les presser pour cela ! Il y a un banni dans les satyres de Juvenal, qui ne sçachant que faire, commence à boire dez le matin, et profite, pour le moins

p409

en cela, de la cholere des dieux. Par là vous voyez que la bonne fortune n' a pas le loisir de vivre : elle a trop d' affaires, et trop d' emplois. Dans la faveur, on veille toute la nuit, on ne se couche que quand il est jour, et les disgraciez ont desjeuné à cette heure-là.

DISSERTATION 24

Tout eschappe à une memoire qui vieillit ; et parce que ce n' est pas un vilain mesnage, de ne laisser pas perdre ses pensées ; ni une violence deffenduë, d' arrester des paroles qui s' enfuient ; depuis quelque temps je m' estois advisé, de me servir des tablettes, qu' un de mes amis m' avoit envoyées. Mais je pensois n' avoir de tablettes que pour moy. Un hoste curieux a eu les yeux plus subtils qu' il ne devoit, et a penetré dans mes secrets. Je croy qu' il en voudroit faire des relations, de la sorte qu' il s' en est expliqué à vous. Il vous a parlé de plusieurs choses, que je ne voulois communiquer à personne : pour le moins ne le voulois-je pas faire, informes comme elles sont encore. Entre autres, dites-vous, il vous a donné le desir de voir un certain chapitre, dont il vous a conté des merveilles. L' appelle son infidelité officieuse) a descouvert ce que je cachois, je n' ay garde, monsieur, d' en faire le fin avecque vous. Je vous donne de bon coeur le chapitre que vous voulez voir. Quoy qu' il ne soit qu' esbauché, il pourra estre en meilleur ordre, que la copie qui a esté

faite de memoire, et qui vous a esté promise, au cas que vous me trouvassiez difficile à vous satisfaire. Mais qu' y a-t-il que je ne sois tousjours prest de faire, pour vostre satisfaction ?

DISSERTATION 25

p411

En vostre absence je pris la liberté, il y a peu de jours, de dire mon advis, sur une difficulté que Monsieur Conrart m' avoit proposée, et dont j' avois ordre de vous mettre les pieces entre les mains. Je voulois suivre mon ordre, et vous attendre, monseigneur, afin de parler avec certitude ; mais les affaires publiques vous ayant tenu, en campagne, plus de temps que nous n' esperions, je fus obligé d' envoyer mon advis en ayant esté pressé. Apres vostre retour, dez la premiere station que vous fistes aux capucins, où ma retraite vous appelle quelquefois extraordinairement, vous m' en demandastes des nouvelles, et la lecture ne vous en fut pas desagreable. De la periode qui a donné matiere de contestation à deux personnes de merite, (qui ne m' ont point esté nommées, mais que je juge telles par leurs escritures) nous vinsmes à celle de Servius Sulpitius. Vous dites beaucoup

p412

de choses en sa faveur, qui sembloient me reprocher le mauvais traitement que je luy avois fait. Je vous suppliy neantmoins de croire, que si je n' avois pas esté pour luy, en cette derniere occasion, ce n' estoit pas à dire que je voulusse estre contre luy, en toutes les autres. Dans la lettre mesme de la periode contestée, je soustins qu' il y avoit un article qui vaut un livre, que j' ay aimé dés ma jeunesse, et que je ne puis encore assez estimer ; que quand Servius Sulpitius n' auroit jamais dit que ce qu' il a dit des carcasses de ces grandes villes, s' il m' est permis d' user de ce terme ; à *mon retour d' Asie, comme je passois d' EGINE à Megare, etc.* il faut advouër que Sulpitius estoit un honneste homme, et qui sçavoit bien faire son profit des choses qu' il voyoit en ses voyages. Vous m' ordonnastes en suite, pour reparation d' honneur à ce grand personnage, de mettre mon dire par

escrit. Je le fais, monseigneur, fort volontiers, et plus que cela ; car je ne veux rien espargner pour le satisfaire. Tous les beaux endroits de nos livres vous estant connus, il n' y aura rien icy, qui vous soit nouveau : mais vous ne laisserez pas de les revoir, avec quelque plaisir, puisqu' ils y sont, par vostre commandement.

L' article de la lettre est si beau, et la pensée est si noble, qu' elle a plû généralement à tout le monde. La langue des dieux mesme en a eu envie ; la poësie l' a empruntée de la prose, et s' en est parée plus d' une fois. On lit au quinziesme chant de la divine

Jerusalem :

Giace L' Alta etc.

Un poëte du mesme païs que Torquato Tasso, a eu la mesme pensée, ou pour mieux dire a imité la mesme pensée, et l' a mise ainsi en vers latins :

Quà Devictae etc.

En voicy d' autres sur d' autres ruïnes, sur les plus belles ruïnes du monde : et bien justement les peut-on nommer ainsi, puisque le plus bel ouvrage du monde en a esté basti, c' est-à-dire l' Eneide de Virgile.

Circuit Exustae etc.

p413

Mais passant plus avant, dans la pensée de Sulpitius ; le monde a bien veû depuis ce temps-là d' autres ruïnes. Et sans parler des dix-sept villes abismées tout à la fois, sous l' empire de Tibere ; sans aller considerer les pointes des tours et des clochers, au fond de la mer ; sans nous esloigner beaucoup de nostre province ; dans nostre voisinage, n' y a-t-il pas eu de grandes villes qui ne sont plus, et desquelles, aussi bien que de Troye, les ruïnes mesmes se sont perduës. Les habitans de Medoc en cherchent une, dans un lac, et une autre sous des montagnes. Où est en ce pays-là la ville nommée Noviomagum, que nous ne connoissons plus, et dont a parlé Proloméé ? Où est au mesme pays l' isle qui s' appelloit Antros, dont parle Pomponius Mela ? Où est cette merveilleuse fontaine, qui estoit autrefois à Bordeaux, qu' Ausone a chantée de toute la force de sa voix ? Il en parle en effet aussi haut, et en termes aussi magnifiques, que si c' estoit d' Arethuse qu' il parlast :

Salve Fons Ignose etc.

Tout cela dispaïst maintenant, la fontaine, l' isle, et les villes ne sont plus. Nous n' avons que faire d' aller en Asie, et d' en revenir avec Servius

Sulpitius, pour voir *les cadavres, les ossemens, les cendres, et les sepulchres des villes*. mais nous ne laissons pas de luy estre obligez, de l' admirable reflexion qu' il y a faite le premier, et qui est si capable de nous consoler dans nos pertes. Sed Nec Perpetuae etc.

p414

Je ne suis pas d' advis d' oublier, sur le sujet des belles ruïnes, les belles stances de nostre Cygne, *l' herbe est plus haute etc.*

bien à propos, de dire de Troye ce qu' il en dit, mais luy souffrirez-vous de parler, comme il fait, de Rome, qui est encore aujourd' huy si pompeuse et si superbe, qui est toute de marbre et toute d' or, soit en ses palais, soit en ses eglises. Il semble qu' il ne faudroit point parler de cercueil, apres une si glorieuse resurrection. Neantmoins si le françois a failli, il n' a failli qu' apres le latin, qui se trouve dans un recueil fait par Monsieur Pithou.

Si vous avez trouvé beau ce que les poètes disent des ruïnes de Carthage, vous voulez bien, monseigneur, que je vous face souvenir d' une autre chose, qui n' est pas moins belle, sur les mesmes ruïnes. Mais je pense qu' il n' y aura point de mal, que ma glose precede mon texte, et je suis d' advis d' essayer d' abord, si cette belle chose pourra conserver sa beauté, en nostre langue.

Quel spectacle de voir Caius Marius, apres tant de consulats, et tant de triomphes, estre poursuivi par les archers du prevost, et contraint de se cacher, dans les ruïnes de Carthage ? Il y a de l' apparence que ce grand homme malheureux, et cette grande ville destruite, se regardoient l' un l' autre en cét estat là : que Marius consoloit Carthage, que Carthage consoloit Marius, et que la comparaison de leur misere, les obligea tous deux ensemble à pardonner aux dieux et à la fortune. Carthage ne pût trouver estrange sa cheute, apres l' exemple de Marius, et Marius n' osa supporter impatiemment son adversité, en presence de Carthage.

C' est un historien qui a dit cela, et un poète l' a dit aussi. Mais n' est-il pas vray que le poète a eu plus de droit de le dire que l' historien ? Toutes sortes d' ornemens ne sont pas propres à toutes sortes de personnes : et si cette pensée se fust présentée à Tite-Live, elle luy eust plû sans doute, parce qu' elle est belle ; je croy toutefois qu' il s' en fust abstenu

comme d' une beauté deffenduë, comme de la femme, et du bien d' autruy ; quoy qu' il en soit, profitons de cette belle pensée, historique, ou poëtique, il importe peu. Il n' y a point aujourd' huy de malheureux, qui ne se puisse consoler

p415

avec Carthage. En quelque part que nous soyons, nous sommes dans des ruïnes : nous voyons de tous costez des villes destruites, des pays perdus, des royaumes desolez ; et si la consideration des maux publics, adoucit et soulage les maux particuliers ; il n' y eut jamais tant de soulagement, tant de consolation, tant de remedes de cette nature. Quelle apparence de se plaindre des breches d' une maison, et d' une muraille tombée par terre, dans le renversement de toute l' Europe ? Apres avoir veû en Allemagne des cinquante lieuës de pays bruslé, oserions-nous dire que le feu s' est mis, dans le coin de nostre grange ?
Cursum In Africam etc.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)